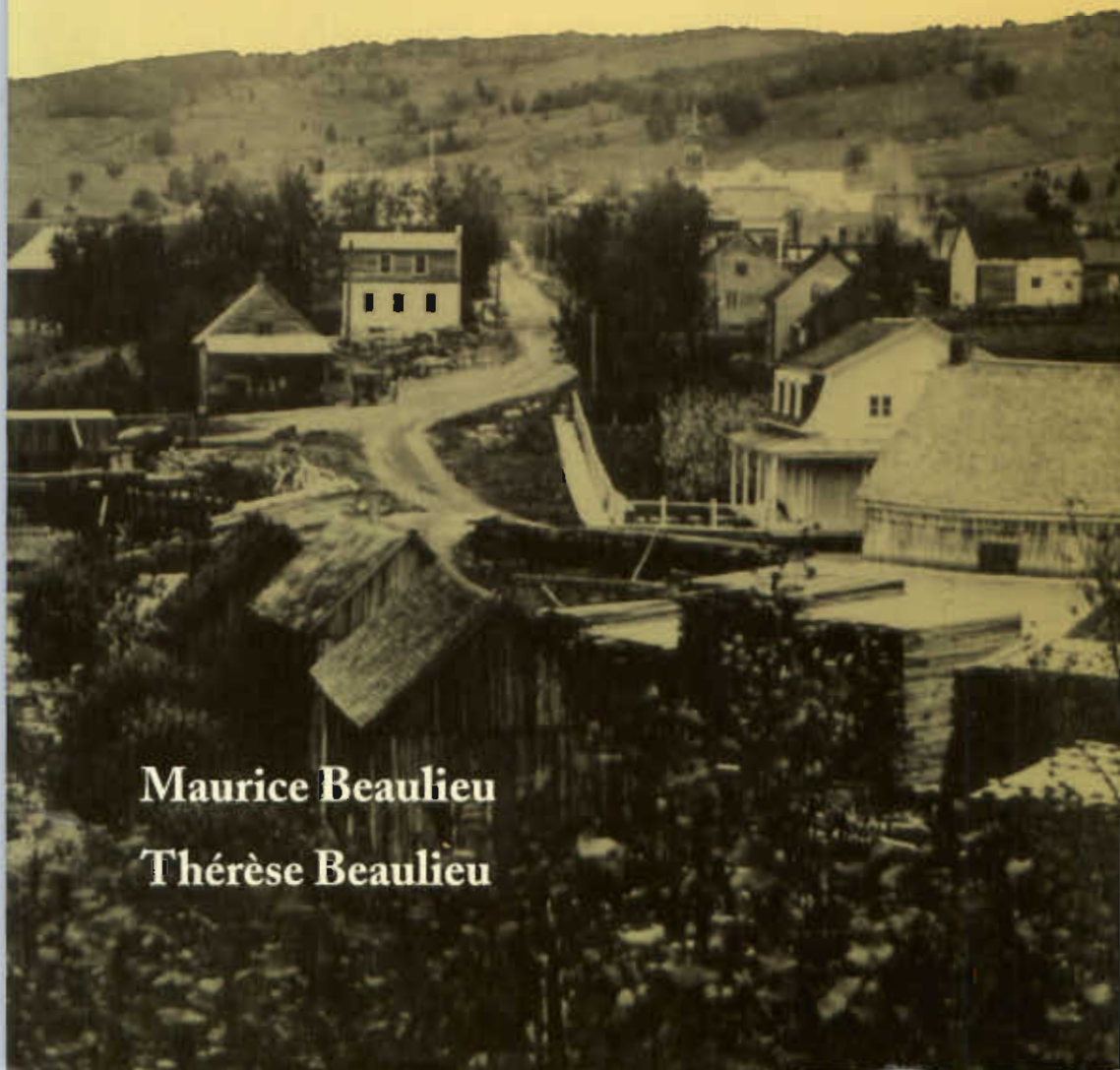


Pages d'histoire de St-Damien-de-Brandon



Maurice Beaulieu

Thérèse Beaulieu

ERRATUM

Veillez noter qu'aux pages 6 et 7 du présent volume, une erreur s'est glissée; les noms des épouses de M. Moïse Beaulieu ont été inversés par contre les photos sont dans le bon ordre. Vous auriez dû lire comme 1^{re} épouse Élisabeth Tellier et 2^e épouse Geneviève Desrosiers.

Nous vous remercions de votre compréhension,

Thérèse Beaulieu, éditrice.

*Pages d'histoire
de St-Damien-de-Brandon*

MME THÉRÈSE D. BEAULIEU
122 DEQUOY
ST-GABRIEL-DE-BRANDON
JOK 2NO TEL.: (514) 835-7116

COUVERTURE : photographie qui représente le village de St-Damien prise en 1922, probablement un bel après-midi d'automne. Le photographe s'était posté au sud du village en surplombant la rivière Matambin et dans l'axe de la rue principale. À droite, on remarque le moulin à scie et la maison de Jean-Baptiste Dénomée bâtis en 1850. Près du pont, la crèmerie Grenache et la forge de Joseph Comtois qui la voisine. À gauche du pont qui enjambé la rivière, la première maison de Dosithée Dénomée. À l'arrière plan, on voit le clocher de l'église et plus haut, la montagne qui est déboisée. C'est pour ainsi dire la rue principale de St-Damien vue à vol d'oiseau.

**Pages d'histoire
de St-Damien-de-Brandon**

*Maurice Beaulieu
Thérèse Beaulieu*

Conception de la couverture : *Diane Beaulieu*

Édition électronique : *Concept Éditique*

Éditrice : *Thérèse Beaulieu*

ISBN 2-9803990-0-0

Tous droits réservés.

La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique et en particulier par photocopie ou par microfilm, par toute personne ou tout groupe, amateur ou professionnel est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditrice.

Dépôt légal – 1994
Bibliothèque Nationale du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada

*À mes enfants : Philippe, Pierre, Alain, Diane et Luc
À la mémoire de mon mari Maurice*

Rimouski, le 27 janvier 1994

Mon cher Maurice,

Quand tu nous as quittés, le 14 novembre 1988, tu travaillais à recueillir de la documentation sur l'histoire de St-Damien et des environs en vue de publier un livre sur ce sujet.

Tu avais consulté de nombreuses sources écrites et interrogé bien des personnes âgées qui gardaient en mémoire de précieux souvenirs relatifs à tes recherches.

Ta destinée n'a pas permis que tu menes toi-même à son terme le beau projet que tu avais conçu. Fallait-il laisser dormir toutes ces richesses que tu avais rassemblées avec tant d'application et d'enthousiasme?

La dépositaire de ces trésors, ta femme Thérèse, d'accord avec vos enfants, a toujours estimé qu'il fallait donner une suite à tes travaux et voir à ce que le livre dont tu avais rêvé finisse par paraître.

Peu à peu le travail s'est organisé, des collaborations se sont trouvées et on a fait le nécessaire pour compléter ce qui était resté inachevé.

Voici donc que paraissent enfin ces pages d'histoire de St-Damien, qui constituent un émouvant monument à ta mémoire.

De tout cœur, Maurice, bravo et félicitations!

Rod, ton beau-frère

Rodrigue Hubert

Paroisse Saint-Alphonse Rodriguez

960, Notre-Dame, Saint-Alphonse Rodriguez, Qué. J0K 1W0

Téléphone: 883-2954

St-Alphonse-Rodriguez, février 1994

*À la famille de Maurice Beaulieu
a/s de son épouse Thérèse,*

Pour commémorer le souvenir et la patiente recherche de Maurice Beaulieu, son épouse et ses enfants ont voulu mettre une dernière main à ses nombreux papiers sur la paroisse St-Damien, sa paroisse natale, pour nous présenter ce livre qu'il aurait voulu produire avec tant d'amour.

Comme ce doit être agréable pour un natif d'une paroisse de faire de la recherche sur ses ancêtres... non seulement la Famille Beaulieu, mais aussi tous ces vaillants défricheurs du début qui ont travaillé d'arrache-pied pour faire que la paroisse St-Damien devienne un lieu où il fait bon vivre et qui est devenue un si beau coin de villégiature de la région De Lanaudière.

Et c'était sûrement intéressant pour lui, à travers toute sa recherche, de retrouver les premiers Beaulieu à St-Damien et peut-être pouvoir faire une partie de l'arbre généalogique.

Tout ce travail acharné, nous le devons à Maurice Beaulieu et sa famille a voulu à titre posthume lui rendre un dernier hommage et nous laisser un dernier souvenir de lui.

À mon arrivée à la cure de St-Damien en 1984, il était déjà au travail. Et il aimait, à chacune de nos rencontres, me parler de ses recherches, de ses trouvailles qui faisait à cette époque un volumineux dossier. Son questionnement était alors comment il ferait pour arriver à produire ce livre « si intéressant », disait-il... mais le cœur flancha avant qu'il ait pu réaliser son rêve.

Avec tout ce bagage, c'est ce à quoi son épouse et ses enfants se sont attaqués. Certes non sans difficultés rencontrées en cours de route parce que faire de la recherche est une chose et écrire est autre chose.

Avec la sortie de ce livre sur la paroisse St-Damien, je veux unir ma voix à tous ceux qui le liront pour venir féliciter et remercier Mme Thérèse Dénommée-Beaulieu, ses enfants, pour leur travail tenace et beaucoup d'heures passées avec amour en souvenir de Maurice et pour laisser tout cela à la postérité.

Souvenir reconnaissant à la famille Beaulieu que j'avais déjà connu à St-Gabriel-de-Brandon en 1982 et pour laquelle j'ai une grande admiration. C'est pour cela que j'ai joyeusement accepté de produire ce petit mot.

En toute amitié,

François Harnois, prêtre

*François Harnois, prêtre
curé à St-Damien 1984 – 1991*

Mars 1987

*Résidants de Saint-Damien-de-Brandon
Saint-Damien (Québec)*

Chers concitoyens!

Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour féliciter chaleureusement M. Maurice Beaulieu qui s'affaire actuellement à la rédaction d'un livre sur Saint-Damien et ses environs.

Il ne fait l'ombre d'un doute que ce livre, une fois terminé, saura captiver l'intérêt des jeunes et des moins jeunes de la belle région de Saint-Damien. Fruit d'innombrables recherches et d'un travail colossal, Monsieur Beaulieu a su, par les nombreux témoignages et récits qu'il a recueillis, relater de façon passionnante les débuts de la colonisation dans la région de Saint-Damien.

J'invite donc toutes les personnes intéressées à découvrir l'évolution de notre municipalité à se procurer le livre de Monsieur Beaulieu qui devrait paraître sous peu.

Bonne lecture!

Le maire de Saint-Damien



Guy Baril



Le député de Berthier
Adjoint parlementaire au
Ministre de l'Agriculture,
des Pêcheries et de l'Alimentation

Citoyens et citoyennes de Saint-Damien-de-Brandon

Je suis très heureux de prendre part à cette publication qui traite de la municipalité de Saint-Damien.

Ce livre est une excellente idée car il permet de faire connaître l'histoire de Saint-Damien. Ce livre est une façon de rendre hommage aux pionniers de cette belle localité du comté de Berthier.

Je tiens à féliciter madame Thérèse Beaulieu, qui grâce à sa détermination et son amour pour l'histoire, a permis que cette publication devienne une réalité.

Je souhaite tout le succès possible à cette publication.

Albert Houde

Albert Houde, m.a.n.

Député du comté de Berthier

*Adjoint parlementaire au ministre de l'Agriculture,
des Pêcheries et de l'Alimentation*

À propos de mon père

Il y a plus de douze ans, mon frère Philippe proposa à mon père, après son tragique accident de 1979, l'idée de rédiger un livre sur ses réalisations : son autobiographie. Mon père ne put se résigner à réaliser un tel projet. Cependant, le sachant très attaché à St-Damien, sa paroisse natale, Philippe lui suggéra simplement de remonter le temps et de retracer les souvenirs qui ont marqué l'histoire de cette localité. Cette fois-ci il réagit tout autrement ; une véritable passion pour l'écriture l'habita peu à peu. Seul Philippe, l'aîné de la famille, pouvait le convaincre de se lancer dans une telle aventure.

Sans aucune expérience, il s'improvisa chercheur, interviewer, archiviste, historien et écrivain afin de mener à bien son ambitieux projet. Toujours inspiré par son incroyable détermination, on le vit bientôt sous des centaines de pages. De retour à la maison la fin de semaine lorsque j'étais aux études, je retrouvais mon père entouré de piles de feuilles manuscrites à peine lisibles.

Soulignons qu'il puisa de nombreux renseignements lors de rencontres répétées avec des historiens de la Société de Généalogie de Lanaudière à Joliette. Il participa également au lancement de nombreux livres de paroisse, ce qui le stimula beaucoup. Je m'en voudrais de passer sous silence les bons conseils de monsieur l'abbé François Lanoue qui lui communiqua le goût d'écrire l'histoire de sa paroisse.

Au-delà de la valeur historique de ce livre, pour les membres de ma famille il représente toute la ténacité et la détermination que mon père a dû déployer pour sa réalisation. « Son livre » est le couronnement de ses efforts et le fruit d'une aventure extraordinaire.

Luc Beaulieu

À propos de ma mère

Suite au décès de mon père, Maurice Beaulieu, en 1988, ma mère coauteur du présent ouvrage surmonta d'abord l'absence de son époux dans sa vie de tous les jours. Elle dut également faire l'inventaire de tous ses papiers et ses documents constituant le patrimoine familial.

Elle ne réalisa que plus tard toute la dimension qu'allait prendre la dernière entreprise de Maurice, qui visait à figer sur papier une partie de l'histoire de St-Damien et de ses résidants. Une œuvre de si grande ampleur ne pouvait, aux yeux de Thérèse, demeurer inachevée.

J'imagine facilement qu'au fur et à mesure de la lecture des différents récits recueillis par mon père, ma mère a vu jaillir en elle ses propres images de St-Damien.

Ses premiers étés chauds et ensoleillés au bord du lac Corbeau, les baignades familiales, les promenades en chaloupe... Puis ce fut le premier travail, le mesurage du bois au moulin à scie paternel de Dosithée Dénommée... Ce fut aussi la rencontre avec Maurice au magasin général de tante Alexina Beauparlant.

Quelle plus belle façon de témoigner sa gratitude et son amour à Maurice que de partager sans compromis ce beau mais exigeant projet. Au fil des mois consacrés à cette laborieuse tâche, ma mère a fait preuve d'un enthousiasme renouvelé et d'une passion qui émergeait tout droit du cœur.

Elle a fait sien ce projet et l'a mené à terme malgré tout l'inconnu de cette démarche et les imprévus qui se sont présentés.

Bravo maman et merci.

Je t'admire

Alain Beaulieu

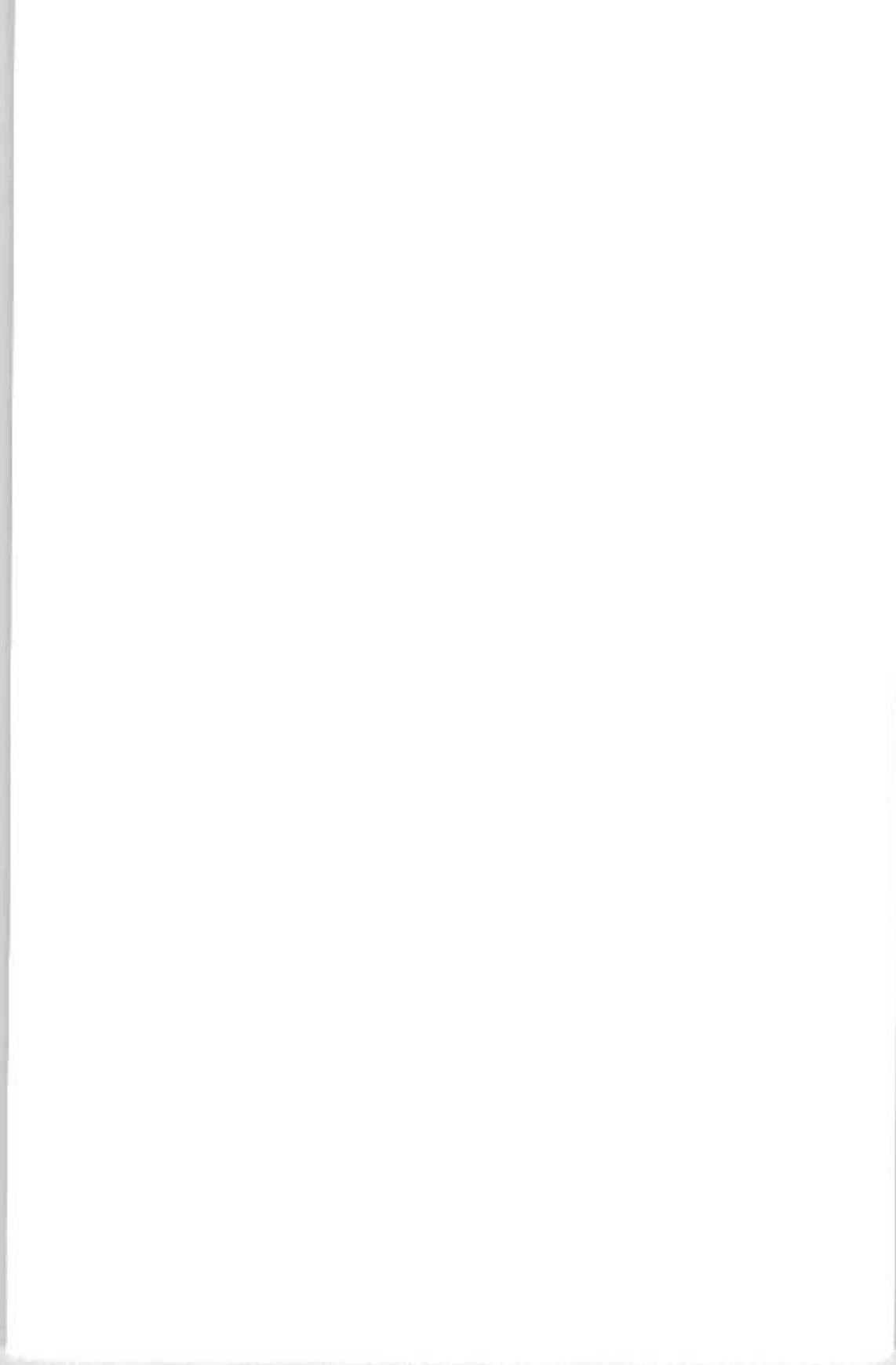
Un de mes vœux se réalise

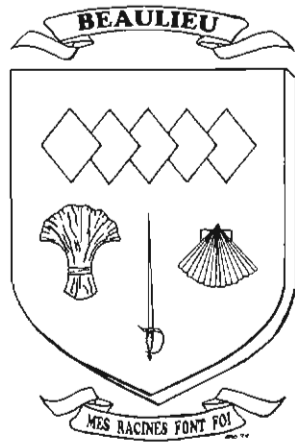
St-Damien-de-Brandon, village pittoresque au paysage diversifié, a vu s'épanouir de nombreuses familles au cours de son développement. Comme d'autres villages du Québec, St-Damien a connu l'exode de ses jeunes qui allèrent construire les villes. Les familles Dénomée et Beaulieu n'échappèrent pas à ce phénomène. Malgré cette mobilité, beaucoup de gens conservent un attachement profond au village qui les a vus grandir. C'est le cas de Thérèse Dénomée et de Maurice Beaulieu, coauteurs de ce volume, qui étaient tout désignés pour raconter leurs souvenirs et rendre compte de leurs recherches sur l'histoire de St-Damien.

Mes parents rendent ici un vibrant hommage à St-Damien. Leurs nombreuses recherches et compilations nous dévoilent un reflet palpable du passé, sans emphase, dans un style simple qui les caractérise. Ce travail si évocateur les a rapprochés de leurs racines et laisse à leurs descendants, dont je suis, des connaissances inestimables sur leurs origines.

Je me réjouis spécialement de la parution de ce livre car il répond à un de mes vœux les plus chers, faire connaître les faits et les anecdotes qui ont marqué l'histoire des bâtisseurs de St-Damien.

Philippe Beaulieu





Famille Beaulieu

Philippe – Pierre – Alain – Diane – Luc



Maurice Beaulieu



Eugène Beaulieu



Marie Beuparlant



Moïse Beaulieu



*Geneviève Desrosiers
2^e épouse*



*Élisabeth
Tellier
1^{re} épouse*



Aubert Beuparlant



Laura Poitras

*Ambroise Hudon
Nathalie Rainville*

*Vital Tellier
Adélaïde Dufresne*

*François Beuparlant
Clarisse Roy*

*Narcisse Poitras
Thérèse Pelletier*

Famille Dénomée



Philippe – Pierre – Alain – Diane – Luc



Thérèse Dénomée



Dosithée Dénomée



Marie-Ange Comtois



Jean-Baptiste Dénomée



Virginie Sarrazin



Sifroy Comtois



Délima Robert

Jean-Baptiste Dénomée
Éloïse Coutu

Pierre Sarrazin
Amélie Chagnon

Elzéar Comtois
Luce Croisetière

Jean-Baptiste Robert
Rosalie Arneault

Avant-propos

Les pionniers d'antan, ces hommes et ces femmes qui n'écouterent que leur courage pour façonner le visage de cette terre hospitalière, méritent toute notre admiration. C'est à eux que nous devons ce riche patrimoine, ces faits vécus et ces récits palpitants. Les familles dont il est question dans ce bouquin, ainsi que toutes les autres, sont le reflet fidèle de toute une époque de bâtisseurs qui travaillèrent à la sueur de leur front pour acquérir leur lettre de noblesse.

Comment passer sous silence la contribution remarquable de tous ceux et celles qui, par leurs photos et leurs récits captivants, nous ont permis de revivre une époque exaltante de la petite histoire de St-Damien.

J'ai voulu rendre hommage à mon époux en publiant, avec le concours des membres de ma famille, toutes les informations et tous les écrits qu'il avait si vaillamment recueillis.

C'est avec un brin de fierté que je vous offre donc ces *Pages d'histoire de St-Damien-de-Brandon*. J'espère que vous aurez autant de plaisir à les lire que j'ai éprouvé de satisfaction à vous les présenter.

Thérèse Beaulieu

St-Damien, patron de notre paroisse

Damien, issu d'une famille noble, vit le jour dans la ville d'Eges, en Arabie, au III^e siècle. Frère de Côme, il s'adonna comme lui à l'étude de la médecine, et tous deux se livrèrent à l'exercice de leurs fonctions avec un art consommé. Leur science, aidée sans doute par la puissance d'En-Haut, guérissait même les incurables. Aussi sont-ils honorés aujourd'hui comme les patrons des médecins.

Chrétiens des plus ardents, ils ne craignent pas de faire connaître leur foi à ceux qui les entouraient. Lysias, alors préfet, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, mis au courant de leur vie chrétienne, les somma de comparaître devant lui et de se prononcer ouvertement pour ou contre le christianisme.

Loin de trembler devant les persécuteurs de leur religion, Côme et Damien se déclarèrent chrétiens, et prêchèrent la nécessité de la foi dans l'œuvre du salut. Sommés d'adorer les faux dieux, ils résistèrent aux ordres de Lysias, malgré des souffrances et la mort même dont on les menaçait. Lysias renouvela ses injonctions et ses menaces, mais sans plus

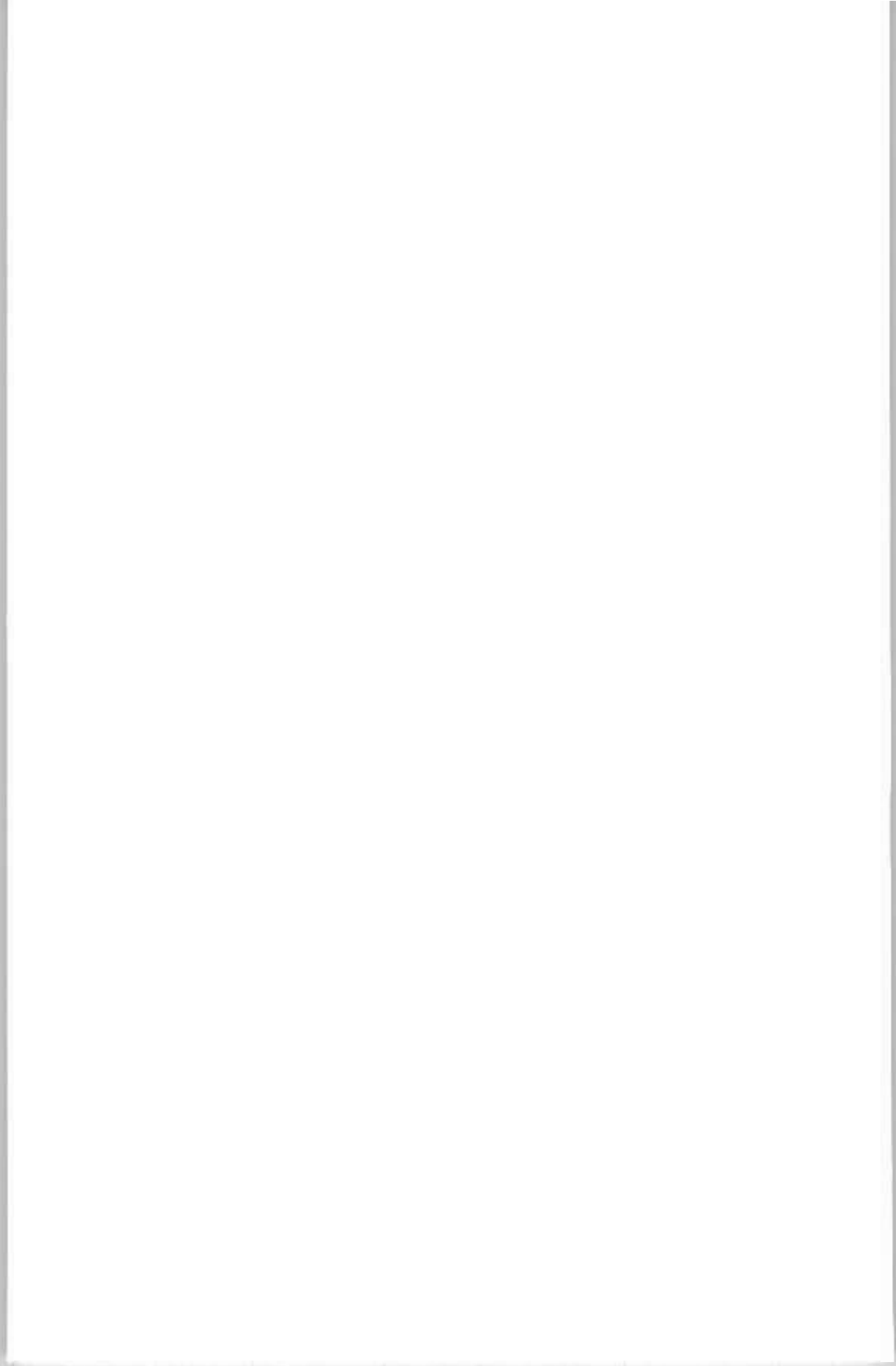
de succès. On lia alors les pieds et les mains des deux victimes et on les soumit à des tortures inouïes.

Précipités au fond de la mer, ils en sortent indemnes. Accusés alors de sortilège et de magie, on les jette au feu. Comme les trois enfants de la fournaise, le feu s'écarte d'eux et les laisse sains et saufs. Mais toutes ces tentatives et nombre d'autres, toutes plus cruelles les unes que les autres, ne parviennent pas à ébranler la foi chrétienne des deux frères. On les frappe alors à coup de hache. Le Christ leur accorde cette fois la palme du martyre. C'était en 303. On célèbre leur fête le 27 septembre.

Le pape Félix IV (526-530) érigea à Rome une église en leur honneur. Une autre leur fut dédiée à Paris au XIII^e siècle, au coin des rues de la Harpe et de l'École-de-Médecine, mais elle fut détruite en 1834. Au XI^e siècle, on fonda l'Ordre de St-Cosme-et-de-St-Damien dans le but de protéger les pèlerins qui se dirigeaient vers la Palestine.

Le XIII^e siècle connut aussi la confrérie de St-Cosme vouée à l'enseignement de la médecine. Saint-Cosme et Saint-Damien sont invoqués au canon de la messe et dans les Litanies des Saints.

Réf. Encyclopédie GROLIER, tome 3, 1952



La petite histoire

Proclamation de la paroisse de St-Damien-de-Brandon



Gazette Officielle de Québec

PUBLIÉE PAR AUTORITÉ.

QUEBEC OFFICIAL GAZETTE

PUBLISHED BY AUTHORITY.

PROVINCE DE QUEBEC.

QUEBEC, SAMEDI, 10 SEPTEMBRE 1870.

PROVINCE OF QUEBEC.

QUEBEC, SATURDAY, 10th SEPTEMBER, 1870.

*Gravure provenant de la Gazette officielle de Québec,
vol. II, no. 36, 10 sept. 1870*

Le texte suivant de la proclamation de la paroisse de St-Damien-de-Brandon est extrait de la *Gazette officielle de Québec*, volume II, numéro 36, du 10 septembre 1870, pages 1840 et 1841.

Proclamation

Gédéon Ouimet, procureur général

Attendu que Charles-Alexandre Terroux, Jean-Adolphe Gravel, Pierre Lamothe, Louis-Wilfrid Marchand et Léonard-Ovide Hétu, écuyers, ont été dûment nommés commissaires pour les fins du chapitre dix-huit des Statuts Refondus pour le Bas-Canada par les autorités ecclésiastiques : et attendu que les dits Jean-Adolphe Gravel, Pierre Lamothe, et Louis-Wilfrid Marchand, trois des dits Commissaires, ont, en leur qualité de Commissaires comme susdit, par et en vertu des dispositions contenues dans le dit acte, fait un rapport de leur opinion au Lieutenant-Gouverneur de Notre Province de Québec, accompagné d'un procès-verbal de leurs procédés, par lequel ils décrivent et déclarent les limites et bornes qu'ils croient le plus expédient d'assigner à la paroisse de Saint-Damien, dans le dit diocèse catholique romain de Montréal, comme suit, savoir : la paroisse de Saint-Damien, située dans le comté de Berthier, dans le district de Richelieu, ayant une étendue d'environ huit milles de front sur environ six milles de profondeur, et sera composée de la plus grande partie des six derniers rangs du township de Brandon, et des dixième, onzième, douzième, treizième et quatorzième lots du septième rang du dit township, et sera bornée : premièrement, au nord, partie par le township de Joliette, et partie par les terres de la Couronne : deuxièmement, à l'est et au nord-est partie par le township de Petersborough et partie par les terres de la Couronne; troisièmement, au sud et au sud-est partie par les concessions de St-Jean et St-Augustin de la seigneurie de Lanaudière, exclues, partie par les lots neuf et huit du septième rang du dit township, exclus, partie par les lots dix, onze, douze, treize et quatorze du sixième rang, exclus, et partie par les lots quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt-et-un et vingt-deux du huitième rang du dit township, exclus, de sorte que la partie du neuvième rang du dit township qui sera renfermée dans les limites de la dite paroisse, se continuera du côté ouest, au

delà du chemin du Gouvernement jusqu'à et y compris le lot actuellement occupé par Pierre Mondor; quatrièmement, enfin, à l'ouest par la seigneurie Ramezay.

À ces causes, Nous avons confirmé, établi et reconnu et par les présentes, confirmons, établissons et reconnaissons les dites limites et bornes comme devant être et demeurer celles de la dite paroisse de Saint-Damien; Et Nous avons ordonné et déclaré, et par les présentes nous ordonnons et déclarons que la dite paroisse de Saint-Damien sera une paroisse pour toutes fins civiles, en conformité des dispositions du susdit acte; De toute ce que dessus tous Nos Féaux Sujets, et tous autres que les présentes pourront concerner, sont requis de prendre connaissance et de se conduire en conséquence.

En Foi de Quoi, Nous avons fait rendre Nos présentes Lettres Patentes, et à icelles fait apposer le Grand Sceau de Notre dite Province de Québec : témoin, Notre Très-Fidèle et Bien-Aimé l'Honorable Sir Narcisse-Fortunat Belleau, Chevalier, Lieutenant-Gouverneur de Notre dite Province de Québec, À Notre Hôtel du Gouvernement, en Notre Cité de Québec, dans Notre dite Province de Québec, ce sixième jour de septembre, dans l'année de Notre Seigneur, mil huit cent soixante-et-dix, et de Notre Règle la trente-quatrième.

Par ordre,
PIERRE J.O. CHAUVEAU,
Secrétaire

ou tant que vous m'avez traité et comme me parlez
 dans votre dernière lettre, le plus tôt possible —
 Et vous transmettant ces pièces, nous vous enverrons
 les 1-50, en papier

Avec l'honneur d'être
 Votre tout dévoué

Levitzky,

J. J. Desautels & Co
 Curé de St. Dominique

Pardonnez ce giffonnement, ou même pour un malade
 qui se meurt

J. J. D.

Situation géographique



Au cœur de la belle région de Lanaudière, St-Damien est situé à près de 50 kilomètres au nord de Joliette et présente une superficie de 270 km².

La paroisse de St-Damien-de-Brandon a été constituée en 1870. Cette municipalité qui occupait autrefois une partie du canton de Brandon, une partie du canton de Gauthier et une partie du canton de Joliette, regroupe aujourd'hui : une partie du canton de Joliette, une partie du canton de Gauthier et la paroisse de St-Damien au complet.

St-Damien est borné au nord par St-Zénon, au sud par St-Jean-de-Matha et St-Gabriel, à l'est par St-Charles-de-Mandeville et les TNO (territoires non organisés) et finalement à l'ouest par Ste-Émélie-de-l'Énergie et St-Jean-de-Matha.

Faisant autrefois partie du comté municipal de Berthier, St-Damien s'intègre aujourd'hui au territoire de la municipalité régionale de comté de la Matawinie.

Les Damiensois et les Damiennes ont de quoi être fiers de leur beau coin de pays où lacs et rivières se détachent dans un relief montagneux.

Nos lacs



Ici, à St-Damien, les Laurentides regorgent de très beaux lacs. Tantôt isolés ou reliés par leurs décharges, ces lacs sont alimentés par les eaux de pluie ou l'eau de source dévalant les pentes.

On dénombre sur le territoire de St-Damien environ cent vingt-sept (127) lacs. Parmi cette centaine de lacs, je ne vous citerai que les plus connus : les lacs Corbeau, Matambin, Quesnel, Lafrenière, à la Truite, Lachance, Boucher, Mondor, Ste-Rose, Blanc, Gauthier, Migué, Desroches, Comtois, en Cœur, Blondin, du Bouleau, Brien, des Bourque, Grenache, Ida, Marie, Celender, Clair, Croche, à la Croix, Caribou, Anne, Bidou, Petit lac Bidou, Édouard, England, Creux, la Crasse, Rond, Pauvre, Perdu, aux Sangsues, Sapin, Neptune, Nimbus, Petit lac à l'Ours, Parent,



Pierre, Pilon, Poisson, à la Raquette, Wa, Uranus, de l'Envol, Francis, Jacques, Jonc, Mars, Martial, Cirrus, Cochon, des Cèdres, Petit lac des Cèdres, Apha, Barré, du Baume, Bêta, Cédras, Petit lac Cédras, Cumulus, Dalonne, Aimé, Coutu, Laporte, Saturne, Stratus, Théophile, etc.

Avec un tel nombre de lacs, les habitants et les résidents saisonniers peuvent pleinement profiter des nombreux plaisirs nautiques.

Nos rivières

Voici les principales rivières qui coulent sur le territoire de St-Damien : Matambin, Noire, David du lac Gauthier et Mastigouche. À l'automne, les rivières se parent de leurs plus beaux ornements. Les arbres aux mille couleurs qui s'y reflètent sont reproduits sur plus d'un tableau, beaux à vous en couper le souffle !

Aujourd'hui, la rivière Matambin est presque à sec en été. Pourtant, son débit d'eau était assez élevé à l'époque pour faire fonctionner simultanément cinq moulins à scie.

Il en va de même pour la rivière Therrien (chemin Mondor) où l'on exploitait allègrement quatre moulins. On comprendra facilement que le déboisement a contribué, au fil des années, à faire baisser le niveau de l'eau de nos rivières, particulièrement durant la saison estivale.

Colonisation dans Brandon



Maison et bâtiments de Gaston Beauparlant en bordure de la petite Matambin dans le 8^e rang (chemin Beauparlant)

Une chose est sûre, nos ancêtres n'avaient pas beaucoup d'argent. Toutefois, ces pionniers étaient tout de même heureux parce qu'ils savaient pertinemment que la nature, utilisée à bon escient, pouvait leur apporter beaucoup.



*Le temps des foins chez Gaston Beuparlant.
Sur la charge de foin : Réal Fiset et Gaston maniant une fourchée de foin.*

En effet, au tout début, nos pionniers n'avaient d'autre choix que de circuler dans des chemins ou des sentiers impraticables. Ils devaient en enlever les souches, labourer de la terre neuve et couper du bois afin d'assurer la subsistance du foyer.

On constate aujourd'hui que les terres les plus productives sont celles qui ont nécessité le plus de travail de mise en culture. Il y a cependant des exceptions. Combien de nos valeureux défricheurs ont pu jouir du fruit de leurs travaux ? Hélas ! bien peu. Il fallait plus d'une génération pour mener à bon port la tâche ardue qu'ils entreprenaient. Toutefois, leur dur labeur n'a pas été inutile. Ils ont pu ainsi léguer la terre, arrosée de leurs sueurs, à leurs enfants qui récoltent maintenant, presque sans efforts, de riches moissons.

Il faut remonter, semble-t-il, à 180 ans pour retracer l'arrivée du premier colon dans Brandon.

En réponse à ma demande sur l'origine de l'appellation « Canton Brandon », la Commission de toponymie m'a informé que ce sont

des arpenteurs anglais qui ont ainsi baptisé ce canton en l'honneur d'une ville britannique. Le canton fut proclamé en 1827.

De toute évidence, c'est vers 1824 que St-José ou plutôt St-Damien a accueilli ses premiers habitants. Le premier curé résidant, arrivé en 1867, y ouvrit aussitôt le livre des registres, soit deux ans seulement avant l'érection canonique de la paroisse, le 28 août 1869. Puis vinrent successivement la reconnaissance civile, le 6 septembre 1870, et la création, le 20 mars 1871, de la municipalité de paroisse pour les Damiensois et les Damiensaises.

En 1823, les arpenteurs Dignon et Smith arpentaient les lignes du comté de Berthier.

En 1826, on comptait dans Brandon 30 familles anglaises et 27 familles françaises. Ces colons de langue anglaise étaient de souche irlandaise, écossaise ou américaine. Plusieurs d'entre eux étaient catholiques, mais il y avait également des protestants. Toutefois, tous ces pionniers apprirent le français et se convertirent par la suite au catholicisme.

Vers 1830, les colons n'avaient qu'une seule idée en tête, obtenir leur titre clair et avoir la paix. Le gouvernement leur donnait des lots qui ne leur appartenaient vraiment que lorsqu'ils avaient assez défriché pour obtenir leur lettre patente.

À remarquer, qu'à l'époque, il y avait, comme aujourd'hui, du favoritisme : en d'autres termes, ceux qui avaient voté pour le parti au pouvoir obtenaient plus facilement leur lettre patente grâce à l'aide du député d'une part. En revanche, les personnes qui n'avaient pas voté du bon côté voyaient leur requête reléguée aux « oubliettes ». Évidemment, cette fâcheuse situation n'alla pas sans causer de sérieux problèmes aux héritiers. En effet, pour obtenir leur fameuse lettre patente, ils devaient reprendre toutes leurs démarches auprès du ministère des Terres et Forêts qui, avouons-le, avait le don d'éterniser les choses !

En 1835, la seule route qui reliait St-Gabriel à St-Damien prenait plutôt l'aspect d'un sentier encombré de souches et de pierres. Il était préférable de se déplacer à pied plutôt que d'utiliser le cheval.

Aux alentours de 1840, les colons, après avoir suffisamment défriché, semaient des pois, des fèves et du sarrasin. Il fallait choisir un endroit propice pour semer les pois afin qu'ils cuisent bien. Une fois les pois coupés à la petite faux, on les laissait sécher dans le champ pour ensuite les stocker dans la grange, ou dans un endroit à ciel ouvert bien nettoyé. La poussière qui pouvait s'y accumuler était emportée par le vent. Il fallait écosser les pois à l'aide d'un fléau.

Le fléau qu'on empoigne est un instrument composé de deux morceaux de bois reliés par des lanières de cuir. Le bâton principal, le manche, appelé « maintien », est fait d'un bois léger (hêtre ou merisier). La partie qui frappe, communément appelée la batte, est plus grosse, plus courte et plus lourde et faite d'érable, un bois dur et résistant. Il faut lier solidement les deux bâtons afin d'éviter que l'un d'eux ne se décroche et ne blesse le voisin. Pour ce faire, on utilise la peau d'anguille, un cuir souple de première qualité qui permet tous les moulinets possibles avec le bâton.

On utilisait également et avec grande prudence le fléau pour battre le sarrasin.

Jusqu'en 1850, il fallait se rendre à Berthier pour la mouture du sarrasin, sans quoi, il était impossible de déguster ces bonnes galettes de sarrasin.

C'est surtout en hiver que les colons coupaient leur bois de chauffage et des billots qu'ils vendaient ensuite à des propriétaires de moulin à scie. Durant plusieurs mois, la forêt résonna du fracas sourd des arbres qui tombaient sous les coups répétés des cognées s'acharnant sur des troncs de diverses grosseurs, ce qui donnait des sons des plus variés.

Tous ces bruits épars et diversifiés se détachaient d'un fond sonore ininterrompu : une rumeur où se confondaient commandements et imprécations. Ces hommes, vigoureux et durs à l'ouvrage, travaillaient avec opiniâtreté sur un terrain très accidenté et ne se laissaient pas abattre par les exigences et les embûches du métier.

À cette époque, il existait un marché à Sorel pour la perche de cèdre; le meilleur prix qu'on pouvait en obtenir, c'était 5 \$ le cent, livraison comprise. D'autres s'intéressaient au commerce de la potasse (cendre de bois franc), tout particulièrement au merisier ou à l'érable. On allait vendre cette potasse à Berthier pour 3 \$ le tonneau. Sait-on le prix d'une belle bille de merisier transportée à Berthier? 2 \$ l'unité.

Pour le transport, on s'en remettait aux bœufs. Vers 1850 toutefois, l'apparition d'un plus grand nombre de chevaux contribua sensiblement à l'amélioration de la qualité de vie.

En 1854, la majorité des gens de St-Damien avait un banc à l'église St-Gabriel. C'est également en 1854 que les colons du lac Corbeau présentèrent une demande officielle en vue d'être annexés à St-Jean-de-Matha. Jusque là, il était bien évident que le lac Corbeau connaissait un essor remarquable. Ces gens réclamaient le village chez eux. Des rancunes subsistèrent pendant plusieurs années à la suite de la décision, prise en 1867, d'ériger l'église dans notre village actuel.

Le 12 novembre 1888, un événement sans pareil allait bouleverser toute la communauté : l'arrivée du chemin de fer Pacifique Canadien à St-Gabriel. Ce dernier contribua largement à l'essor économique de toute la région. Cette réalisation est attribuable en grande partie au député fédéral de l'époque, monsieur Cléophas Beausoleil. Mille fois Bravo! C'est aux alentours de 1912, parallèlement à l'avènement de l'automobile, que les routes s'améliorèrent

et ce, grâce au concours du gouvernement de Lomer Gouin, qui fut premier ministre de 1905 à 1920 sous la bannière libérale.

Avant de clore ce chapitre, je m'en voudrais de passer sous silence la contribution de la femme aux travaux de la terre. Elles étaient de véritables héroïnes ! Mes hommages à tous les ancêtres de St-Damien.

Les rivières Maskinongé et Matambin

Matambin vient du mot « Matomban » qui signifie : « lieu d'où l'on s'embarque ou endroit d'où l'on part ». Il y a quelques siècles déjà, des comptoirs étaient établis à Montréal, aux Trois-Rivières et à Québec où l'on troquait des marchandises aux Amérindiens en échange de leurs pelleteries.

Ce n'est que vers 1800 que Louiseville devint à son tour un centre important pour les Attikamecks de notre région. Ceux-ci, en grand nombre, habitaient Ste-Émélie-de-l'Énergie soixante-dix ans avant sa fondation en 1870 par le sieur Jean-Antoine Leprohon.

Les rivières étaient poissonneuses et le gibier abondant. À cette époque, les peaux de castor étaient en demande, la concurrence battait son plein et on vendait ces peaux au plus offrant. Ces Attikamecks partaient du lac Matambin pour descendre la rivière du même nom avant de faire une halte en bas du village de St-Damien, là où se trouvait l'ancien moulin à scie de Jean-Baptiste Dénommée. Puis, ils continuaient à pagayer jusqu'au prochain dénivellement, chez Hilaire Beaulieu, pour finalement atteindre la rivière Maskinongé par le lac du même nom.

À St-Didace, dans le rang du portage, les Amérindiens devaient effectuer des portages en raison des difficultés rencontrées. Beaucoup plus loin, à Ste-Ursule, cette cataracte importante qu'on appelait à l'époque « le big Portage » était située à 5 milles en amont de Louiseville. Faire du portage consiste à transporter sur terre le

canoë et tout son matériel lorsque les conditions de navigation d'un cours d'eau le rendent impraticable.

Voici d'ailleurs brièvement l'histoire de ces Amérindiens qui ont foulé le sol de St-Damien bien avant nos premiers colons. En premier lieu, on constate la présence d'Amérindiens en Haute-Mauricie dès le début du XVII^e siècle. À cette époque, ils s'appelaient Attikamiques. Ce peuple, considéré très pacifique, partageait l'ensemble de la région avec les Montagnais à l'est, les Cris au nord et les Algonquins au sud.

Vers 1670-1680, une épidémie de petite vérole anéantit la tribu des Attikamecks et les survivants furent décimés par les Iroquois. Leur territoire fut occupé, de 1690 à 1700, par un groupe appelé « Têtes-de-Boules ». Aux dires de certains historiens, il y aurait lieu de croire que ce groupe fut composé d'Attikamiques ayant survécu aux tragédies, ainsi que d'autres Amérindiens nomades. Les habitants actuels de Weymontachie, de Manouane et d'Obedjiwan seraient les descendants de ces « Têtes-de-Boules ». Par ailleurs, ce n'est que depuis une quinzaine d'années que l'ancien nom d'Attikamecks a été repris par la population de la Haute-Mauricie. Incidemment, c'est en 1906 que le territoire de Manouane obtenait le statut de réserve (Affaires Indiennes et du Nord Canada, Région du Québec).

Pourquoi ne pas effectuer ensemble le voyage à contre-courant ? La rivière Maskinongé constituait à l'époque, dans Brandon, la route d'accès qui reliait, dans un premier temps, Louiseville à St-Gabriel, puis St-Gabriel à St-Damien par la rivière Matambin. Il faut préciser qu'à l'époque de la colonisation, on effectuait de la prospection territoriale, en ce sens qu'on recherchait avant tout des terres propices à l'agriculture.

Voilà pourquoi les cours d'eau représentaient des routes naturelles qui étaient à la portée de tous pourvu que l'on sache manier l'aviron et le canoë. Sans toutefois vouloir faire renaître l'amertume,

je dois quand même souligner, écrits à l'appui, que les plus belles terres étaient réservées aux gens d'expression anglaise.

Naturellement, ces rivières étaient parsemées d'embûches en raison du relief montagneux que présentent « les Laurentides ».

D'ailleurs, à Ste-Ursule, située à huit kilomètres en amont de Louiseville, on peut observer des chutes exceptionnelles de 70 mètres de hauteur (230 pieds). Aujourd'hui, un belvédère construit par le gouvernement provincial et cédé dernièrement à l'administration municipale permet aux visiteurs d'admirer ces magnifiques chutes. Comme je le mentionnais auparavant, cette cataracte portait à l'époque le nom de : « le big Portage ». On s'est aussi servi de ce pouvoir hydraulique pour faire tourner un gros moulin à l'aide d'une roue d'eau.

La seconde étape où il fallait franchir des rapides, c'était à St-Didace, plus exactement dans le rang du portage. Ce nom explique bien les manœuvres que devaient effectuer les usagers pour éviter cet obstacle. Toujours à St-Didace, en amont du rapide précédent, un autre rapide obligeait les utilisateurs à faire du portage. Ce dernier rapide avait été aménagé de façon à faire tourner un moulin à scie exploité à l'époque par monsieur Thomas Rivard et plus connu, au cours des dernières décennies, sous le nom de « Moulin à Clovis Dénommée », fils de Jean-Baptiste. Monsieur P.E. Lamontagne fut le dernier à l'exploiter avant sa démolition.

Aujourd'hui, on peut y apercevoir un barrage qui a été érigé par le ministère des Ressources hydrauliques pour maintenir, à une hauteur prédéterminée, le niveau du lac Maskinongé et ce, en raison des crues printanières.

Les riverains de ce majestueux lac en sont très heureux car ils n'ont plus à craindre les inondations occasionnées par les crues occasionnelles.

De St-Gabriel à St-Damien, on comptait et on compte toujours deux dénivellations importantes, la première étant située un peu au nord du 9^e rang. On y exploita un moulin à scie fonctionnant à l'eau et connu sous le nom de : « Moulin Hilaire Beaulieu ». Ce moulin était situé à l'endroit où demeure aujourd'hui madame Lorenzo Tellier. La seconde dénivellation, sise au sud du village de St-Damien, faisait également tourner un moulin à scie qui portait à l'époque le nom de son propriétaire, soit le moulin « Jean-Baptiste Dénommée », à l'endroit où habite aujourd'hui Rolland Dénommée.

De là, on pouvait atteindre le lac Matambin ou le lac Corbeau. C'était alors et, jusqu'en 1820, les seules voies d'accès à la municipalité de St-Damien. C'est donc à pied ou en canoë, en suivant les cours d'eau et en traversant ou contournant les lacs que les premiers pionniers, armés de courage et de persévérance, sont venus s'établir à St-Damien.

Famille Therrien

Louis Therrien avait 21 ans lorsqu'il partit de Ste-Anne-de-la-Pérade en canoë, en amont du fleuve St-Laurent, pour se rendre à Louiseville. Rendu à destination, on l'informa qu'il pouvait s'établir sur un lot de la région de Brandon. Il entreprit de remonter la rivière Maskinongé jusqu'au lac du même nom et croisa, sur son chemin, de nombreux Indiens.

À St-Gabriel, il rencontra un pionnier en la personne de Bernard Monday, qui l'hébergea gratuitement jusqu'à ce qu'il trouve un lot pour s'établir en permanence. Toujours en canoë, il explora les rives du lac Maskinongé pour finalement déboucher sur la rivière Matambin jusqu'au 8^e rang (chemin Beauparlant).

Il se rendit compte que les arpenteurs avaient effectivement tracé les lignes de cordon des 7^e et 8^e rangs et décida de se rendre à l'emplacement actuel de Léo Therrien. Pour ne pas coucher à la

belle étoile, il se construisit un abri de fortune en se servant d'une hache, d'un godendard et d'une pelle. Son fusil à baguette lui servit en maintes occasions.

Le premier établissement de St-Damien-de-Brandon fut celui de Louis Therrien et de sa mère, dame veuve Josephite Bernier Therrien, mariée en secondes noces en 1824 au Capitaine Samuel Hibbard.

En récompense de ses loyaux services pendant la guerre contre les États-Unis en 1812-1814, le capitaine Hibbard obtint du gouvernement un grand terrain dans les 8^e et 9^e rangs du canton Brandon. En 1825, Louis Therrien fut rejoint par ses frères Xavier et Joseph ainsi que par Timothy Page. En 1827 et 1828, ce furent respectivement ses frères Thomas et Henri qui s'établirent à cet endroit.

En 1830, plusieurs autres familles vinrent les rejoindre, notamment celles de Georges et James England.

En organisant des corvées, les premiers arrivants défrichèrent un sentier vers St-Gabriel afin de pouvoir s'alimenter et bénéficier d'autres services. Cette tâche fut effectuée à pied ou en canoë par lacs ou rivières.

Lorsqu'on faisait un sentier, on évitait les terres basses marécageuses, d'autant plus que l'on ne possédait pas de chaussures étanches. Nos premiers défricheurs portaient des mocassins enduits d'huile; comme ils oubliaient souvent de les entretenir, les coutures cédaient facilement et les mocassins prenaient l'eau. Solution : gravir une pente pour marcher à sec.

Le défrichement du 8^e rang ne fut pas une mince tâche compte tenu principalement de la dimension impressionnante des arbres. En effet, les travaux de défrichement comportent parfois plusieurs étapes, entre autres l'abattage, l'essouchage, l'épierrage, la coupe des bosquets et des broussailles, etc.



*Maison de M. et Mme Léo Therrien du 8e rang, située au 347 ch. Beauparlant.
La maison de Louis Therrien, premier pionnier de St-Damien, était située
exactement entre celle de Willie et de son fils Léo, tous les deux descendants de
Louis Therrien*

En somme, ce sont là les étapes de base qui précèdent les travaux de culture proprement dits.

C'est ainsi que nos premiers colons arrachèrent à la forêt les premières terres de St-Damien.



*Maison de la famille Willie
Therrien, maintenant démolie*

À l'aide de leurs seuls bras, ces pionniers, ces « bâtisseurs de pays », comme on les appelait, réussirent, à force d'acharnement, à obtenir des terres cultivables, ce qui mérite certes notre admiration.

Louis Therrien, marié à Rosalie Poitras, eut cinq fils et sept filles. Cet homme valeureux s'éteignit en 1884 à l'âge de 81 ans, cinq ans avant sa femme qui rendit l'âme à l'âge vénérable de 84 ans.

Afin de perpétuer leur mémoire, ne serait-il pas opportun d'ériger un monument à l'endroit même où notre paroisse prit son envol?

Fusil à baguette

À St-Damien, au tout début de la colonisation, les premiers habitants eurent tôt fait de constater à quel point la forêt regorgeait de gibiers de toutes sortes. Louis Therrien et les autres colons ne disposaient malheureusement que de vieux fusils à baguette pour abattre ces animaux.

Le maniement de cette arme comportait plusieurs étapes. Premièrement, il fallait introduire de la poudre dans la gueule du fusil que l'on transportait dans un contenant appelé gourde. Deuxièmement, on devait enfoncer une bourre en feutre, remplacée plus tard par une roulette de carton pressé, de façon à ce que la poudre demeure bien en place lorsqu'on enfonçait la baguette à fouler avec grande précaution afin de prévenir toute explosion. Cette manœuvre devait être effectuée avec grand soin sans quoi la poudre risquait d'exploser.

On introduisait ensuite de minuscules plombs pour petit gibier ou encore une balle en plomb pour gros gibier avant d'insérer de nouveau une autre bourre de façon à donner à la poudre sa force explosive.

La pire chose qui pouvait arriver, c'était d'apercevoir une perdrix ou un lièvre au moment où l'on chargeait une balle de plomb. Alors que faire? Impossible de changer la charge du fusil, car cela s'avérait trop dangereux. Fallait-il prendre une chance? Charger un autre coup demandait au moins dix minutes. Il ne fallait surtout pas manquer le loup, car celui-ci aurait vite fait de foncer sur vous avant que vous n'ayez eu le temps de recharger le fusil. Le fusil à cartouches se révéla beaucoup plus rapide et surtout beaucoup plus commode.

Rencontre importante

Monsieur Robert Frappier, natif de St-Damien et très bien connu dans la région, est venu me rencontrer à ma résidence du lac Quesnel.

De toute évidence, il savait pertinemment que je caressais le rêve de publier un jour un bouquin sur l'histoire de St-Damien.

Homme d'une grande sensibilité, mon projet, qu'il considérait comme une aventure extraordinaire, l'enthousiasmait au plus haut point. Il était en outre au courant des nombreux efforts que j'avais déployés pour remonter le cours du temps. En effet, il me fallait constamment consulter les registres paroissiaux, actes notariés et archives et interroger plusieurs octogénaires dont la lucidité et la mémoire étaient à toute épreuve. De plus, monsieur Frappier me félicita et me glissa quelques mots d'encouragement : « Le travail sera long et ardu, mais avec ta grande détermination, je suis persuadé que tu mèneras ton projet à bon port ». Puis il ajouta : « Tout le monde t'épaulera, car tu es un gars vraiment très sympathique ». Voilà en gros l'essentiel de ses paroles. Je dois toutefois avouer que ce flot d'éloges me rendit quelque peu mal à l'aise.

Pour une raison que j'ignore, on voyait bien que Robert Frappier était attaché à St-Damien comme à la prunelle de ses yeux. Je me rendis vite compte que j'avais beaucoup d'affinités avec cet homme. Puis, avec émotion dans la voix, il me confia : « Pensons à ce qu'il a fallu de courage et d'abnégations à ces pionniers pour aller s'établir en pleine forêt avec toutes les difficultés que cela implique : isolement, privations et embûches de toutes sortes ».

À mon tour, je l'assurai que je ferais de mon mieux pour retracer les racines profondes et lointaines de ce vieux village, fondé il y a 120 ans, qui regorge d'anecdotes, de souvenirs et de faits cocasses inédits qu'il faut s'empresser de consigner avant que le temps ne fasse son œuvre !

Après avoir discuté de choses et d'autres, Robert Frappier me confia qu'il désirait apporter sa propre contribution en effectuant des recherches qui nécessairement risquaient de chevaucher les miennes.

Plusieurs mois plus tard, c'est avec fierté et beaucoup de satisfaction que Robert Frappier vint me porter au lac Quesnel le fruit de ses recherches intensives. En contrepartie, je lui témoignai ma reconnaissance tout en lui promettant que ses travaux seraient publiés dans mon bouquin sous le titre : *Robert Frappier raconte*.

Robert Frappier raconte



Robert Frappier

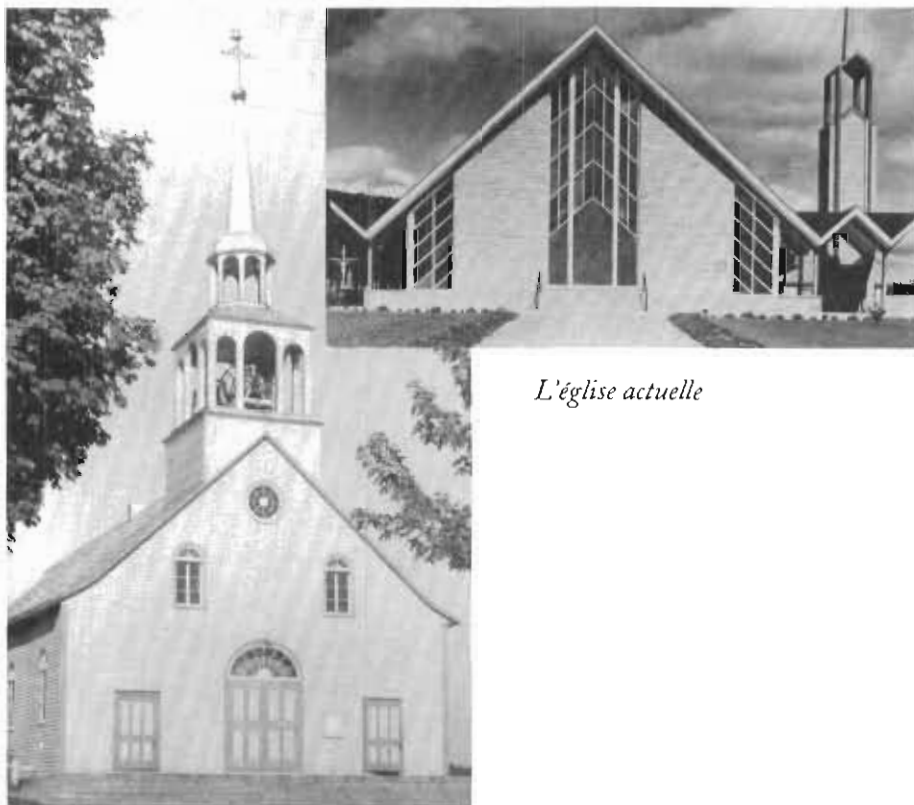
Nous nous attachons fortement aux choses, à celles qui sont témoins de notre vie quotidienne. L'habitude de les voir, celles surtout de nous en servir engendre entre nous et elles comme une parenté, des liens intimes qui ne se brisent pas sans regrets même si c'est la nécessité qui les coupe. Et, pour nous, Canadiens-français, s'il s'agit de l'église paroissiale, de celle où nos ancêtres ont prié, de celle de notre enfance, sa disparition devient comme un deuil de famille. Deux vers de Lamartine, si souvent cités que j'hésite à les rappeler, traduisent bien ma pensée :

*« Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? »*

Dans la première semaine du mois d'août 1960, on a démoli la première église paroissiale de St-Damien-de-Brandon. Elle était vieille, presque centenaire, ridée, ébranlée par les ans, rapiécée comme un vieux manteau, mais vénérable et pleine de souvenirs. Depuis le clocher jusqu'aux fondements, de puissantes machines l'ont grugée avec appétit, lui ont coupé la tête, cassé les reins et arraché la vie à grands coups. Avec précaution, on descendit du clocher le coq qui vit lentement disparaître le village contemplé depuis si longtemps. Puis, les cloches, frémissantes, dans leur robe d'airain, retenues de ne pas sonner leur propre glas, consolées d'être promises à de prochaines gloires, se dirigèrent vers la terre avec précaution. Rien de dramatique que de grosses cloches qui reposent sur le sol. Les machines y allèrent ensuite sans ménagement.

Au centre du village un silence s'est étendu, rompu bientôt par les travaux de construction d'une nouvelle église. Un grand trou s'est ouvert comme au passage d'une tornade, une silhouette a disparu du paysage. Peu à peu, dans les mémoires s'effaceront les images de vétusté du temple, ses lignes vacillantes, ses murs tachés par les doigts du temps; et les fidèles se souviendront toujours de leur vieille église enjolivée dans une vague poésie et dont ils chercheront le clocher dans leur album de famille.

Dans les archives de l'évêché, dans celles de St-Damien, dans les mémoires de quelques citoyens, j'ai essayé de retrouver les traces de cette église, d'en esquisser les traits, d'en rappeler les commencements, d'en faire la carrière, un peu comme l'on fait au décès des grands personnages. En feuilletant les vieux documents, des faits intéressants, des récits émouvants sont tombés sous mes yeux et je n'hésite pas à vous présenter ces souvenirs, ces miettes de notre petite histoire. Nous verrons en particulier, la vie rude et pénible que menaient en ces temps-là nos curés-fondateurs. On s'étonne à bon droit de constater que les paroisses du nord de notre diocèse

*L'église actuelle**La vieille église**Une partie du cimetière, la vieille église et une partie du presbytère*



L'intérieur de la vieille église



L'intérieur de l'église actuelle



L'ancien presbytère

furent ouvertes presque toutes en même temps. On dirait qu'il s'est fait alors comme une ruée sur nos forêts qu'on a envahies de tous côtés. En 32 ans, soit de 1832 à 1870, vingt-trois paroisses du diocèse de Joliette, dont 18 dans notre nord, furent organisées. Voici quelques noms et quelques dates. (D'après les dates mentionnées et mes recherches dans les registres des paroisses, il s'agit ici des dates des érections canoniques des paroisses mentionnées.) St-Ambroise et Ste-Mélanie en 1832, St-Lin 1834, Rawdon 1837, St-Gabriel 1839, St-Thomas 1841, St-Charles-Borromée, St-Alphonse et St-Félix-de-Valois 1843, St-Norbert 1846, Ste-Julienne et St-Liguori 1848, St-Alexis 1851, l'Épiphanie 1853, St-Calixte 1854, Ste-Élisabeth 1855, St-Jean-de-Matha 1852, Chertsey 1856, Ste-Béatrix 1861, St-Michel 1864, St-Côme et St-Damien 1867, Ste-Émélie et St-Zénon 1870.

Chapelle au lac Corbeau

Le Guide de février 1945 nous apprend qu'une certaine veuve Therrien, mère de cinq fils : Henry, Xavier, Onésime, Louis et Thomas, épousa en 1824 un certain Joseph Samuel Hibbart, qualifié de pionnier de St-Damien. Après quelques recherches, il appert que ces Therrien habitèrent à l'extrémité des 8^e ou 9^e rangs, tout près de St-Gabriel. De fait, nos archives nous indiquent qu'ils firent signer des requêtes aux habitants de ces rangs pour demander de ne pas être séparés de St-Gabriel. Le lac Corbeau quant à lui est situé dans le 11^e rang, un peu entre les 10^e et 11^e rangs.

Des textes authentiques et irréfutables révèlent l'existence d'une chapelle au lac Corbeau, un oratoire, premier lieu consacré au culte dans la région. Presque à la même époque, à un mille et demi de distance, à l'endroit du village actuel de St-Damien, d'autres colons vinrent s'établir. Il y aurait donc eu deux agglomérations, peu éloignées l'une de l'autre, séparées par des chemins

difficiles. De fait, en raison des difficultés de communication, ces deux colonies étaient relativement éloignées les unes des autres.

Une aimable correspondante que m'a présentée le curé Héria Héту, m'a écrit pour me dire que son ancêtre, José Dénomée, avait bâti un moulin à scie dans la région du lac Corbeau. Pour loger bûcherons et colons, il avait également construit des cabanes de bois, complètement recouvertes et entourées de terre. On baptisa ces habitations du nom de « trou de mulot ». Le mot évoque quelque peu les habitudes des mulots, souris des bois et des champs. D'ailleurs, le premier curé vécut durant quelques semaines dans l'un de ces logis et il écrira : « Je loge dans un trou de mulot ». Cette lettre fut adressée à M^{gr} Bourget. J'avais d'abord pensé à un bon mot, à un badinage, mais il s'agissait d'un mot historique rattaché à notre petite histoire. Le curé Désautels vint loger au lac Corbeau pour faire plaisir aux gens de l'endroit un peu désappointés de voir qu'ils n'avaient plus de chances de former le noyau d'une nouvelle paroisse.

Mais revenons un peu en arrière. Il y eut une chapelle au lac Corbeau, c'est un fait indéniable. Elle fut érigée en 1857. Il s'agissait peut-être d'une chambre dans une maison, d'une maison ou peut-être d'une petite chapelle. De toute façon, il y eut un lieu destiné au culte. Voici quelques lettres recueillies dans le cartable de St-Gabriel, aux archives de l'évêché.

Le 20 janvier 1857. Le curé Joseph Brissette de St-Gabriel, écrit à M^{gr} Bourget.

*« Je n'ai pas encore commencé la mission dont m'a chargé
Votre Grandeur, en faveur des personnes du lac Corbeau trop
éloignées et trop pauvres pour venir à l'église. Je ne sais si je
suis digne de blâme. Depuis que les habitants de cet établis-
sment ont commencé à rêver à une division paroissiale, et
à une chapelle, je leur ai fait connaître votre décision à ce
sujet puis les ai avertis que j'irais avec plaisir les desservir*

de temps à autre, sur semaine, s'ils préparaient un lieu convenable. Voyant qu'ils n'en faisaient rien et connaissant leurs dispositions, j'ai cru ne devoir faire aucune démarche pour obtenir une maison ou une chambre dédiée au culte divin ».

Après avoir mentionné qu'il avait aussi attendu la réponse de M^{gr} Bourget, le curé Brissette continue :

« Maintenant qu'ils sont déçus de toute espérance de former une paroisse, ils voudraient obtenir autre chose. Ils m'ont fait connaître leur nouveau plan et m'ont demandé, cette fois, de le communiquer à Votre Grandeur... Ils voudraient obtenir un vicaire dans cette paroisse, qui irait les desservir tous les dimanches, m'offrant cent louis pour la pension et les honoraires du vicaire ».

Le curé Brissette explique qu'il était impossible aux gens du lac Corbeau de recevoir le prêtre sur semaine. Ils n'avaient pas les moyens de quitter leur travail, sauf le dimanche. En terminant, il demande pourquoi le chanoine Hypolite Moreau, représentant de l'Évêque, encouragea ces gens à exiger l'établissement d'une chapelle. Voilà pour l'origine de toutes ces démarches et de ces agitations.

Pour résumer la situation, mentionnons qu'il n'y avait pas encore de chapelle au mois de janvier 1857. Les démarches visant à ce qu'une paroisse soit établie se terminèrent ainsi : M^{gr} Bourget accepta de confier une mission, ou desserte au prêtre de St-Gabriel. Nos archives nous en apprennent bien peu sur toutes ces tractations. Cependant, une lettre du curé Brissette en date du 3 mars 1857 nous apprend que la chapelle est ouverte et que la mission est en branle au lac Corbeau.

« Je suis heureux d'apprendre à Votre Grandeur que j'ai établi la mission du lac Corbeau. Je suis allé deux fois dire la messe à cette mission depuis quinze jours. Les pauvres

habitants de cette localité se rendent avec beaucoup d'empressement aux offices et reçoivent avec avidité les instructions religieuses dont ils étaient privés, pour la plupart, depuis longtemps. Ils paraissent tous bien disposés à profiter des grâces de la mission. Aussi, je me propose d'aller les visiter aussi souvent que mes occupations pourront me le permettre, et j'ai lieu d'espérer que je serai dédommagé de mes peines par le bien que je pourrais produire au milieu d'eux ».

Le curé Brissette demande ensuite la permission d'utiliser une seule couleur de vêtements pour toutes les messes et de prolonger le temps pascal pour favoriser ces gens.

Au mois de novembre 1857, le curé de St-Gabriel écrivait encore : « Maintenant les habitants du Lac Corbeau voudraient acheter une cloche pour leur mission. Votre Grandeur voudrait-elle donner à M. Guyon la permission de venir la bénir? » monsieur Guyon était curé de Ste-Élisabeth.

Monsieur Henri Brissette fit parvenir une lettre à M^{gr} Bourget le 21 octobre 1860 dans laquelle il lui demande la permission d'ériger une nouvelle croix au cimetière (de St-Gabriel, évidemment) et le chemin de la croix dans la chapelle de la mission du Lac Corbeau.

Le 15 janvier 1861, monsieur Brissette présente une nouvelle demande dans le but qu'un vicaire soit affecté à la paroisse de St-Gabriel.

Le curé de St-Gabriel, puisqu'il n'avait pas de vicaire, vint donc sur une base plus ou moins régulière desservir la mission du lac Corbeau où il y demeura de 1857 à 1861. En 1861 toutefois, le curé Brissette était transféré à la paroisse Ste-Scholastique et fut remplacé par l'abbé Turcotte. En 1864, l'abbé Turcotte quitte à son tour et est aussitôt remplacé temporairement par l'abbé Olympe Blanchard, curé de Ste-Béatrix, en attendant l'arrivée d'un nouveau curé, l'abbé Joseph Plessis-Bélair. Ces fréquents

changements ont certainement nui à la régularité des offices de la mission du lac Corbeau. Cela explique peut-être le silence des archives à partir de 1861. La mission aurait-elle été abandonnée peu à peu ? Chose possible, mais nous ne savons pas comment est disparue la chapelle du Lac Corbeau.

Le moulin qui attirait tant de monde a-t-il brûlé et fut-il reconstruit ailleurs ? Les colons changèrent-ils eux-mêmes de lieu par esprit d'aventure ou pour améliorer leur sort ? Le propriétaire du moulin a-t-il fermé ses portes ou transporté ses pénates en un endroit mieux boisé ? Que de suppositions et d'hypothèses me direz-vous, et nous ne possédons aucun document qui puisse nous éclairer.

On est toutefois en droit de se demander si les gens de cet endroit vinrent à la messe au Lac Corbeau entre l'ouverture de la mission au lac Corbeau à l'établissement d'une mission à St-Damien ? Auraient-ils préféré aller à l'église de St-Gabriel ? Pas de réponse hélas. On pourrait dire avec La Palice que certains allèrent parfois au Lac Corbeau ou à St-Gabriel. Car on a peine à croire que le curé de St-Gabriel se serait rendu, tour à tour, dans ces deux chapelles voisines et si éloignées de sa propre paroisse. Il y a souvent des choses que les documents ne disent pas, mais il ne faut pas chercher à combler les silences, les vides, par des hypothèses que personne ne saurait accepter. D'ailleurs, pour ce qui est de St-Damien, une foule d'hésitations vint expliquer bien des choses.

Avant l'église paroissiale qui fut démolie en août 1960, il y eut une chapelle temporaire à St-Damien. À nous maintenant de faire la lumière.

Les nombreuses personnes de la paroisse qui furent interrogées confirmèrent l'existence de la chapelle. Cette affirmation me semble fondée. Les documents en fournissent d'ailleurs des preuves probantes. En d'autres occasions, ils nous permettent de

procéder par déduction raisonnable afin d'en arriver à la même conclusion.

Dans nos archives, la première mention d'une desserte ou d'une mission à St-Damien nous provient du cartable de St-Gabriel (1864). Au bas d'une brève lettre, l'abbé Magloire Turcotte qui venait demander au chanoine Paré, secrétaire de M^{gr} Bourget, une boîte aux huiles « d'étain fin » pour les huiles de St-Gabriel et de St-Damien ajoute en post-scriptum. : « Les gens de St-Damien travaillent activement à leur chapelle. Ils veulent la lever après les semences. » Il voulait sans doute dire que les gens préparaient le terrain, approchaient les matériaux, creusaient peut-être les fondations, etc... Mais c'est surtout cette petite phrase du 24 avril 1864 qui vient confirmer la décision de bâtir une chapelle.

Dans un article du Guide de Joliette, en février 1945, on peut lire : « On construisit une chapelle sur le terrain de Josaphat Grenache et les curés de St-Gabriel vinrent y dire la messe jusqu'en 1867, date de la bénédiction de l'église actuelle. » Madame Lalonde (née Dénomée), m'écrivait à ce propos qu'il y eut deux chapelles au village de St-Damien, l'une en haut, l'autre en bas du village. Celle du bas, située sur l'emplacement actuel de monsieur Elzéar Comtois, semble être celle qui nous intéresse. Elle avait été bâtie sur le terrain d'Alexandre Maxwell qui accueillait aimablement le prêtre qui venait de St-Gabriel. « Le terrain de ce monsieur Maxwell était voisin du nôtre, écrit madame Lalonde. On me dit, ajoute ma correspondante, que cette chapelle primitive fut démolie lors de la construction du presbytère et que l'on se serait servi de ce bois pour la construction du presbytère ». Il s'agit ici du premier presbytère et non de l'actuel. Cette chapelle a été remplacée par une plus petite qui sert, à l'instar de celle du haut du village, de reposoir aux « grandes » processions. Ce terrain est situé tout près de la rue principale du village. Un peu plus bas, on aperçoit l'établissement de la famille Grenache. Au coin de la rue, l'usine

Grenache a utilisé le terrain pour ériger un entrepôt. C'est près de cet endroit qu'aurait été célébrée la première messe au village. C'est tout ce que nous savons sur cette chapelle. En outre, lorsque le représentant de l'évêque vint, en 1865, effectuer l'enquête habituelle qui précède la fondation d'une paroisse, il dira qu'il s'est arrêté près de la « chapelle actuelle » de St-Damien. Il s'agit sans doute de la chapelle du bas du village, construite l'année précédente, et que les gens de St-Damien voulaient ériger après les semences, si l'on se fie à une lettre rédigée le 24 avril 1864 par le curé de St-Gabriel.

La première église

Bientôt, les gens de St-Damien allaient être témoins de l'érection d'une véritable église, de l'organisation d'une vraie paroisse et de la fin des longues privations. Qu'on songe, ne serait-ce qu'un instant, à ces chemins tracés dans les montagnes et les bois pour éviter les rochers et les ruisseaux et à ces pics trop élevés. Qu'on songe à ce qu'il fallait de temps et d'énergie pour aller chercher le prêtre et le médecin à St-Gabriel et aux voyages pénibles qu'il fallait effectuer dans les cas de mortalité et de naissances. Il était également difficile de bien préparer les petits enfants à la première communion, et que penser de l'instruction ? Cette situation ne pouvait durer longtemps. Les gens étaient prêts à tous les sacrifices pour en arriver à une solution. La chapelle temporaire représentait une grande amélioration, mais malheureusement le prêtre n'était pas souvent là et ne vivait pas au milieu de ses fidèles. Pendant ce temps là, un petit village prenait forme progressivement tandis que le Lac Corbeau stagnait.

Personne ne pourra reprocher aux fidèles de vouloir que l'église soit située près de leur demeure. C'est une ambition légitime. Les gens du Lac Corbeau voulaient que l'église soit construite dans leur région et leurs arguments étaient fondés. Les gens de

St-Damien, probablement plus nombreux et plus fortunés, réclamaient eux aussi l'église sur leur territoire. Cela explique, pour corroborer les documents, cette espèce d'animosité qui s'installa entre les deux paroisses. On en parle encore aujourd'hui, mais plutôt comme un fait historique. Mais n'avons-nous pas récemment vu les gens du Lac Corbeau organiser une tombola qui rapporta plusieurs milliers de dollars pour la nouvelle église en construction? Cette animosité s'est à ce point estompée que l'on peut en parler sans blesser personne.

De nombreuses raisons incitèrent sans doute l'Évêque à ériger l'église à St-Damien plutôt qu'au Lac Corbeau. La générosité des gens de St-Damien aurait, semble-t-il, fait pencher la balance. D'ailleurs, messieurs Napoléon Bolduc et Joseph Maxwell offrirent le terrain nécessaire aux établissements paroissiaux. Monsieur Gaspard Gravel s'engagea à fournir le bois et à chanter les messes gratuitement de son vivant. Son épouse quant à elle et leurs filles allaient s'occuper de la sacristie, des linges et des vêtements liturgiques. Une des filles allaient en outre faire la musique aux offices. Il n'est donc pas étonnant que l'église ait été construite à St-Damien.

Tractations

Voici brièvement une partie du contenu de l'histoire de St-Gabriel-de-Brandon, publiée en 1917 par G. Ducharme.

En 1854, les résidants de St-Damien, nommément ceux du lac Corbeau, prirent leur destinée en main. De fait, plusieurs des habitants des rangs 7 à 9 de Brandon signèrent une pétition afin d'être annexés à St-Jean-de-Matha, communauté qui avait été érigée canoniquement en paroisse en 1852. Le curé Dequoy de St-Gabriel appuya cette requête et la signa avec monsieur Granger, marguillier en charge.

Le 29 janvier 1855, le chanoine Hypolite Moreau indiqua qu'il se rendrait à St-Gabriel le 15 février, à titre de représentant

de l'autorité diocésaine, pour entendre les pétitionnaires qui désiraient être annexés à ladite paroisse de St-Jean-de-Matha. Il vint donc à la date fixée tenir cette assemblée, mais les syndics qui prônaient la construction de l'église s'y opposèrent farouchement. Ils évoquaient comme prétexte que des colons d'autres rangs en viendraient à présenter plus tard la même demande, ce qui créerait, disaient-ils, un précédent. En outre, on affirmait que les gens de St-Damien voulaient se soustraire au rôle de répartition qui devait être homologué en mars de la même année. Il convient de souligner que tous les colons de l'époque étaient confrontés à une profonde misère et que l'argent était, avouons-le, plutôt rare. Devant cette situation, les syndics négocièrent avec l'entrepreneur pour que la construction de l'église soit reportée à l'année suivante.

Paraît-il, afin de permettre aux gens de St-Damien de faire leur Pâques, l'abbé Joseph Brissette, curé de St-Gabriel, célébra la messe dans la maison de Joseph Maxwell.

Le 6 novembre 1856, une requête signée par 107 résidants des 7^e, 8^e et 9^e rangs et par la concession de Mastigouche fut envoyée à l'évêque. Les signataires demandaient la permission de construire, à leurs frais, une chapelle dans le 9^e rang. Ils consentaient à payer leur quote-part pour la construction de l'église de St-Gabriel. De plus, ils s'engageaient solidairement à remettre annuellement à leur curé la somme de 100 louis. Neuf de ces colons hypothéquèrent leurs terres pour garantir le paiement des 100 louis, à savoir messieurs Aubert Hamelin, Napoléon Bolduc, J.-Baptiste Payette dit St-Amour, Joseph Maxwell, J.-Baptiste Croisetière, Frs Mondor, Louis Bolduc, Bénoni Mondor et François Mondor, fils de Bénoni.

Ils insistèrent de nouveau car le chanoine Moreau, lors de l'enquête qu'il avait effectuée, leur avait donné l'espoir qu'ils formeraient bientôt une paroisse. « Seule l'opposition légale des syndics pouvait les empêcher, avait-il mentionné, d'obtenir satisfaction ». L'abbé Brissette, curé, se plaignit à l'évêque du fait que

le chanoine Moreau avait donné espérance aux gens de St-Damien. Il pria l'évêque de rejeter cette nouvelle demande et proposa même de s'y rendre en mission tous les quinze jours.

L'évêque accepta la proposition du curé Brissette qui, en 1857, alla ouvrir officiellement la mission du lac Corbeau. Les gens se rendirent en si grand nombre à la messe que le curé Brissette ne put cacher sa surprise de les voir venir avec tant d'empressement et tant de contentement.

En novembre 1857, les gens du lac Corbeau exprimèrent le désir d'acheter une cloche et de la faire bénir, permission qui leur fut accordée. Le même jour et à la même cérémonie, l'évêque bénit deux cloches : l'une pour l'église de St-Gabriel et l'autre destinée à la mission du lac Corbeau.

La cloche de St-Gabriel pesait 677 livres et avait coûté 75 louis. Elle fut présentée à la bénédiction par Rémi Tranchemontagne, de Berthier, et par demoiselle Marie-Louise Fiset, de St-Cuthbert, qui lui donnèrent les noms de Marie-Gabriel-Euphémie-Louise Rémi. La cloche du lac Corbeau pesait 80 livres et avait coûté 35 \$. Ce furent Joseph Loranger et Marguerite Loiseau, son épouse, qui la présentèrent à la bénédiction. Ils lui donnèrent les noms de Joseph-Lucie-Geneviève-Marguerite. Pendant cette cérémonie, on ramassa la jolie somme de 176 \$.

Ce n'est qu'en 1863, que les gens de St-Damien obtinrent l'autorisation de construire une chapelle plus vaste et plus digne de leur mission déjà florissante. Ils se mirent immédiatement à l'œuvre. Au cours de l'hiver, ils coupèrent le bois nécessaire à la construction de la chapelle. Le 24 avril 1864, le curé Turcotte annonça que les travaux de construction du nouveau temple commenceraient le dimanche suivant, immédiatement après la messe.

Le 13 novembre 1866, Hercule Maxwell informa l'évêque de Joliette que l'abbé Bélair retardait les ouvriers travaillant à la construction de la chapelle de St-Damien. Il confia également à

l'évêque que l'abbé Bélair n'avait pas célébré la messe dans la mission depuis quatre mois. Pour se disculper, l'abbé Bélair invoqua les difficultés à se procurer le matériel nécessaire pour terminer la construction, ce qui retardait l'érection de la chapelle. « Elle ne pourra pas être bénite cet automne, quoi qu'on dise ». Froissé de se voir ainsi accusé, monsieur Bélair offrit sa démission à l'évêque qui la refusa.

Tous les délais liés à la construction de l'église de St-Damien sont attribuables à des difficultés d'ordre pécuniaire. Point d'argent, point de Suisse, rien pour rien !

Les misères du curé Désautels



*M. le curé
Jean-Jacques Désautels
(1867 - 1875)*

(Extraits des archives de l'évêché de Joliette)

Dans une longue lettre à son Évêque, le 18 mars 1868, le curé Désautels présente un état financier de ses affaires personnelles et écrit « ... je ne regrette pas ces privations, Dieu les a permises et même voulues, elles ont dû être pour le plus grand bien de mon âme. À St-Damien, je n'ai pour toute richesse qu'un cheval, une voiture d'été, deux petits lits mincement montés, une demi-douzaine d'assiettes, de couteaux, de fourchettes, de tasses ; j'ai de plus une vache, et puis c'est complètement tout. Le strict nécessaire qui me manquait encore a été emprunté. Ma pauvreté a donc le bon effet de ménager ma bourse. Quant aux hardes, je suis dans une belle pénurie : une soutane de trois ans, des bottes qui ont eu autrefois des semelles, des pantalons très variés de couleurs par la variété des pièces qui les composent et qui cependant sont très chauds, voilà, Monseigneur, les habits du premier curé de St-Damien. Avec cet accoutrement je suis fier comme un prince chinois. L'adage vulgaire qui dit que la misère

n'est pas faite pour les chiens, a quelque chose de vrai, et pour ma part, je puis dire en toute sincérité que si jamais j'ai le bonheur d'aller au ciel, je pourrai m'y vanter de n'être pas allé en carrosse ».

Il ajoute qu'il n'a pas souffert de la faim et que ses confrères, monsieur Gagnon de Berthier, en particulier l'ont souvent aidé à ce propos.

Quelques extraits d'une lettre écrite cinq ans plus tard, soit le 15 mai 1873, nous montrent que les conditions matérielles n'avaient pas changé pour le curé Désautels : « M'appuyant sur certains mots dits par Votre Grandeur, je crus en venant ici, que je ne devais y passer que quelque temps ou peu d'années. Je me suis donc mis à l'œuvre avec un courage et un dévouement hors ligne. Je mis à contribution, et mes parents et amis, et mes anciens élèves, et pour ma part, je fis plus peut-être que je n'aurais dû faire ».

Il ajoute qu'il a réussi, mais que ses bienfaiteurs ne l'aident plus, que sa dîme diminue et qu'il est encore endetté. Et, il continue : « Voici à peu près quel genre de vie il m'a fallu mener pour pouvoir continuer à rester ici dans l'obéissance à mon évêque ; bûcher moi-même et charroyer mon bois d'hiver et d'été ; transporter à bras, et par le moyen d'un joug, mon eau que je prends à dix arpents de ma maison, soigner et nettoyer moi-même mes bestiaux. Voilà pour le dehors. Quant à la vie dans ma maison, elle est encore plus pénible ».

À cause de sa vieille mère malade, il n'a jamais pu garder de servantes. Quant à la nourriture, voici un échantillon : « jamais de soupe ; toujours un pain mal boulangé et à demi-cuit, ou une mauvaise galette de sarrasin, un lard que tous les ans elle laisse jaunir, et cuit jusqu'à des quinze jours d'avance. Quand la faim me presse de trop près, je mange ce que je puis trouver ».

Il demande d'importants secours de la Propagation de la Foi et déclare ni plus ni moins « Puisque j'ai dépensé au service de l'église et, les honoraires de mes messes de tous les jours, et les huit

cents piastres d'épargne lors de mon professorat dans le Collège Masson, il me semble légitime de m'habiller et de me vêtir aux frais de l'Église ».

Dans quelques lettres qui suivent, il étale encore son état financier personnel. On lui doit et on ne le paie pas, lui doit et ne peut payer. Il est même poursuivi par un médecin de Terrebonne. Tout cela le fatigue, mais ne le décourage pas et il écrit des choses comme ceci : « Tout n'est pas rose dans ce bas monde ; cependant il faut se consoler, le calme vient après la tempête.

*Aux noires tempêtes succède la tourmente,
Et le beau temps venait de leur fureur mourante.*

On me dira peut-être que j'ai trop donné à St-Damien, soit. Cependant, je ne regrette pas le passé, et dans le temps mes affaires étaient assez bonnes.

*Dieu laisse-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits oiseaux, il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature. »*

Cela est tiré d'une lettre du 13 novembre 1868. Il nous semble bien à la lecture de ces lettres, voir un bon curé qui donne ce qu'il a et qui emprunte quand il a besoin d'argent même pour en donner. Le curé Désautels, évidemment, se souciait peu de ses propres affaires sauf quand surgissaient trop de difficultés. Il avait des dettes et ne pouvait pas les payer, et il écoutait son grand cœur pour faire des œuvres, malgré le désordre de ses finances. Il se créa ainsi des difficultés, des ennuis.

Il raconte qu'il a refusé d'aller faire du ministère près de Whitewall, état de New-York, où il aurait gagné 1 500 \$ dès la première année. Il a préféré demeurer à son petit poste et y faire les sacrifices voulus en faveur des gens que M^{gr} lui a confiés. Il parle ensuite de chicanes où la politique se met. Il y reviendra dans quelques autres lettres et s'y montrera dur pour les politiciens. À la fin de sa lettre, il cite ou il fait quatre vers d'un goût douteux,

mais qui nous apprennent que le curé de St-Damien prisait et savait plaisanter :

*Pour reposer mon cerveau fatigué,
En vrai Socrate, en homme distingué,
Du pouce et de l'index, je saisis une prise,
Qu'aux deux trous de mon nez, en deux parts je divise.*

Avant de signer, il sent le besoin de s'excuser pour la liberté qu'il a prise avec son Évêque.

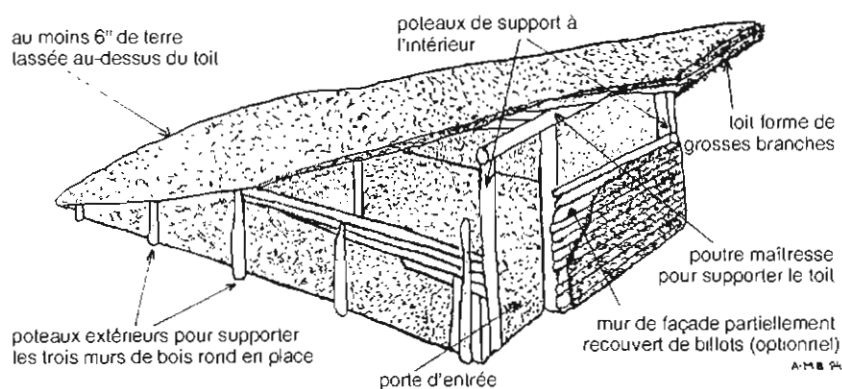
Il semble bien que le curé Désautels n'était pas fait pour vivre retiré dans la montagne, avec les pionniers d'une paroisse. Tout de même, il y a fait une belle œuvre et a su faire les sacrifices nécessaires. Il ne paraît cependant pas s'être jamais adapté à cette vie et il souhaitait même en sortir, mais il y passe huit années et son évêque lui donna ensuite une paroisse organisée, non loin de la métropole : Ste-Rose-de-Laval où il décéda en 1884.

Boom

Boom au 11^e rang : c'est vers 1840 que l'on aurait bâti le moulin à scie de José Dénommée (Joseph) à l'endroit même où se trouvent la rivière Matambin et la décharge du lac Corbeau, formant ainsi une seule rivière. Ce moulin fonctionnait avec une roue à aubes (roue hydraulique).

En passant, monsieur Dénommée, dont le charisme était reconnu de tous, était un homme qui inspirait confiance. Pour loger bûcherons et colons, il avait construit, à proximité de son moulin, un genre de motel moitié hors terre, moitié sous terre. Pour la circonstance, ces habitations furent appelées : « trous de mulots ».

Le lac Corbeau bourdonnait d'activités, la population grandissait et cet endroit était devenu le quartier des affaires de St-Damien. La forêt vierge regorgeait de beaux arbres de toutes essences que les bûcherons abattaient pour en faire des billots. Après cette



Voici ce qu'on appelait un « trou de mulot » : ce genre de maison logeait les hommes du moulin à scie de José Dénomée, au lac Corbeau

première étape, c'était le transport, puis l'utilisation de la grande scie ronde d'où sortaient, par magie, planches, madriers, poutres et colombages de différentes grandeurs. Ce bois d'œuvre permettait de répondre à la demande des paroisses environnantes sans oublier celle de l'Industrie (Joliette).

On raconte que le soir, ces braves travailleurs, question de se détendre ou de se distraire, chantaient des airs de folklore au son d'un instrument à cordes.



À cette époque, on appelait parfois les gens de St-Damien, les gens de St-José. Ce coin de la paroisse a connu un essor plus rapide qu'ailleurs, de sorte qu'on croyait en faire un village désigné sous le nom de St-José (nom non canonique).

Lieu où était bâti le moulin à scie de José Dénomée à la jonction de la rivière Matambin et à la décharge du lac Corbeau (vers 1840)

Après plusieurs années d'exploitation, le moulin cessa ses activités en raison d'un manque d'approvisionnement. C'est alors que les colons continuèrent à défricher leur terre rocailleuse et qu'ils relevèrent le défi de survivre en se contentant de peu tout en élevant convenablement leur famille. « Le vrai courage trouve toujours quelque ressource ».

Premier réseau routier entre St-Damien et Berthier via St-Gabriel et St-Norbert



*Vous reconnaîtrez sûrement cet arbre, plus que centenaire,
à cet endroit pittoresque menant à St-Damien.*

Les premières voies de communication furent les lignes de lots ou « cordon » de rang que l'on installait graduellement çà et là, selon l'occupation des lots. Ces travaux se faisaient toujours par corvées, c'est-à-dire, avec le concours gratuit d'amis, selon l'usage de l'époque.

Pour traverser une rivière, on abattait un ou deux arbres que l'on plaçait en travers de celle-ci pour la franchir à sec.

Le premier sentier fut débroussaillé, vers 1828, par la famille Therrien. Il suivait la ligne du Cordon avant de gagner les hauteurs à l'arrière du Cap St-Gabriel. D'autres sentiers furent ultérieurement ouverts et constituaient, en 1829, les premiers modèles de route. C'est durant cette même année que le gouvernement du Bas-Canada s'engagea à débloquer une somme d'argent importante pour l'aménagement d'un chemin passable entre le lac Matambin et St-Norbert.

Bernard Monday, fondateur de St-Gabriel, fut nommé pour assurer la surveillance des travaux de ce grand projet. Le tracé de la route 347 engendra bien des discussions. À ce qu'il paraît, Bernard Monday avait une manière bien à lui et fort appréciée de négocier les droits de passage : la loi de l'expropriation n'existait pas en ce temps-là. Cette dite somme d'argent fut bientôt épuisée et, en 1830, le gouvernement autorisa une nouvelle aide financière.

Le chemin fut tant bien que mal ouvert en 1831 sur toute la longueur projetée. Cependant, le problème de la fameuse savane du ruisseau Noir entre St-Gabriel et St-Norbert occasionna des problèmes pendant encore vingt-cinq ans. On devait composer avec cet obstacle, quasiment infranchissable, pendant six mois par année.

Le terrain était si peu solide que des pièces de bois placées en guise de pontage et des faisceaux de branchages s'enfonçaient sous leur poids. Plus d'une fois, des chevaux s'enlisèrent et périrent en tentant de franchir cet « obstacle naturel ».

Au fil des années, en raison des travaux de défrichement qui éliminèrent les sources d'eau inondant le terrain, cette partie du chemin devint carrossable.

On m'a en outre raconté que durant l'été, les charretiers devaient transporter à bras le contenu de leurs voitures pour ensuite

inciter les chevaux ou les bœufs à franchir seuls ce passage dangereux. Lorsqu'ils transportaient des barils de farine ou de lard, il fallait les rouler sur des arbres ébranchés qu'on avait placés sur le sens du chemin.

Bien que le reste du trajet était loin d'être facile, les difficultés rencontrées au ruisseau Noir valaient à elles seules tout le parcours !

On a même essayé de le recouvrir de billots attachés les uns aux autres en guise de pont flottant. Malheureusement, les attaches usées se brisaient lorsqu'on traversait avec les chevaux ou les bœufs. Il arrivait même parfois qu'un des animaux se casse une patte. Il fallait alors abattre l'animal sur-le-champ, ce que faisait à regret le pauvre colon qui perdait ainsi un cheval ou un bœuf.

Ce chemin, bien qu'imparfait, constituait quand même une grande amélioration pour les colons qui, jusque là, étaient isolés. À défaut de chemins carrossables, ils devaient auparavant aller à Berthier à pieds pour se procurer les provisions et les effets qui leur manquaient. Les marchands de St-Gabriel veillaient au grain afin de pourvoir les colons de St-Damien des choses essentielles.

Si l'on tient compte du fait que Berthier est situé à 35 km du lac Maskinongé, on comprendra facilement ce que pouvait valoir un sac de farine ou toute autre fourniture au retour à St-Gabriel.

L'hiver, cette savane gelait, ce qui la rendait plus carrossable. Les colons en profitaient pour transporter de la potasse, des perches de cèdre, des billots de merisier, etc. vers Berthier ou Sorel.

En été, par temps sec, le vent faisait virevolter la poussière tandis que lorsqu'il pleuvait, ce chemin se transformait en une mer de boue quasiment impossible à emprunter.

Aujourd'hui, on n'apprécie peut-être pas à leur juste valeur toutes les facilités de communication qui nous procurent une meilleure qualité de vie. À l'époque, la vie était difficile et les gens devaient souvent marcher sur de longues distances pour s'approvisionner.

Nous devons nous incliner devant le courage, l'endurance et la ténacité de nos pères. Tous les sacrifices qu'ils se sont imposés ne sont pas demeurés vains !

Aidés par la municipalité, les colons organisèrent vers 1900, une corvée pour ouvrir la route, le long du lac Maskinongé, qui longe le cap de roche. Malheureusement, les fortes pluies qui s'abattirent vers 1910 provoquèrent un éboulement qui empêcha tout passage. On entreprit des travaux de réparation sans toutefois réussir à déloger une grosse pierre profondément ancrée dans le sol.

Ce n'est que vers 1924 que Siméon Lafrenière, citoyen de St-Damien et député provincial, fit enlever cette pierre à l'occasion des travaux de réfection de la route.

Au fil des années, la route 43 (347) a subi plusieurs modifications. En fait, elle a fait l'objet de nombreuses améliorations, de sorte qu'il est plus facile aujourd'hui d'y circuler en véhicule moteur, surtout que les automobilistes n'ont pratiquement plus à se soucier des animaux de ferme ! L'amélioration a toujours meilleur goût !

Quelques familles



*1^{ère} rangée, de gauche à droite, l'homme à la barbe, Jean-Baptiste Dénommée sr,
sa femme Sara Sarrazin, Virginie Sarrazin femme de J.-B. Dénommée jr
portant sur ses genoux leur fils Dosithée.
2^e rangée, à l'extrême droite, J.-B. Dénommée jr*



Cette maison était située au 921, 3^e rang, à St-Gabriel-de-Brandon où naquit Jean-Baptiste Dénommée en 1867. Récemment, cette même bâtisse fut démolie...

Famille Dénommée

Les ancêtres Dénommée ont changé de nom à diverses reprises en cours de route pour devenir Delaunay vers 1669, puis Delomay en 1694 et ensuite Delomé en 1726. C'est vers 1754 que le nom de famille Delomé devint Dénommé et, au fil des ans, d'autres signèrent Dénommée.

C'est Joseph Délomé dit Dénommé marié à Marie-Cécile Céleste Gilbert Comtois à Berthier le 16 octobre 1754 qui est sans doute l'ancêtre de tous les Dénommé.

Ce Joseph Délomé dit « Dénommé » est l'arrière grand-père de Joseph Dénommé, l'un des colons qui seraient venus s'établir à St-Damien avant 1840, alors qu'il se faisait appeler José Dénommé. Ce Joseph Dénommé marié à Émérence Préville le 2 juillet 1838 à St-Cuthbert est l'arrière grand-père de Jean-Baptiste Dénommée dit Baptiste Dénommée marié à Virginie Sarrazin le 22 octobre 1895 à St-Damien.

La famille Dénommée a sans contredit laissé sa marque à St-Damien sur le plan de l'exploitation forestière, des moulins à scie et du commerce du bois de sciage. Dès la fin du XIX^e siècle, Baptiste Dénommée exploitait un moulin à scie au 10^e rang (chemin Mondor) à proximité du pont sur la rivière Therrien. Il va sans dire que les chemins étaient à peine praticables, même en été. On utilisait les bœufs pour le transport des billes et du bois scié. Avec les années, le déboisement eut pour effet de diminuer le débit de la rivière et comme le barrage n'était pas très élevé, la force motrice, c'est-à-dire la roue d'eau, perdait de la vigueur. Néanmoins, l'ingéniosité de Baptiste lui permit quand même de bien se tirer d'affaires.

En 1904, Jean-Baptiste vendit son moulin du 10^e rang à Origène Duperreault pour ensuite se porter acquéreur de la résidence et du moulin à farine ainsi que du moulin à scie de Gaspard Gravel au village même de St-Damien. Ce moulin avait été construit en 1850 par Alexis Bernard pour le compte de William Morrisson et son fils Georges Morrisson en eut la direction avant son acquisition par Gaspard Gravel.

Là, ce fut bien différent, en ce sens que le volume d'eau de la rivière Matambin était plus grand. Activé par la roue d'eau, le moulin à scie fonctionnait à plein régime, ce qui permit ainsi de diversifier les activités telles que le planage du bois, sa transformation en bardeaux, le cardage de la laine, la mouture du grain, la fabrication de tonneaux et, par la suite de boîtes à beurre. Baptiste poursuivit dans le même domaine à la suite de la fermeture de l'usine de boîtes à beurre de Georges Mondor, de la fermeture du moulin à farine Langevin et de celle du moulin au grand Creek de Desroches qui se spécialisait dans les tonneaux et les seaux de cèdre.

Jean-Baptiste Dénommée était adroit et ingénieux. Quelques années plus tard, il apporta un changement radical à son moulin

en remplaçant la « roue » par une turbine afin de mieux contrôler l'énergie.

Au retour de la messe du dimanche, Jean-Baptiste aimait s'arrêter au magasin général de Aldéric Boucher pour rencontrer des amis comme Gilbert Croisetière, Charles Comtois, Émilien De Grandpré, Patrick Dandeneau et, à l'occasion, Camille Bolduc. Baptiste aimait particulièrement se faire agacer pour amuser les autres. Ses réparties étaient très bonnes et bien pensées, m'a-t-on confié.

C'est dans le 10^e rang que naquit son premier rejeton, nommé Dosithée. Voici textuellement le contenu de ce document :

Extrait du registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse St-Damien-de-Brandon pour l'année mil huit cent quatre-vingt-seize ». Le vingt-huit septembre mil huit cent quatre-vingt-seize, Nous Prêtre-curé soussigné de cette paroisse avons baptisé Joseph, Dosithée, Michel né la veille, fils légitime de Jean-Baptiste Dénommée, scieur, et de Virginie Sarrazin de cette paroisse. Le parrain a été Dosithée Legrand, chauffeur de la paroisse St-Gabriel qui ainsi que le père a signé avec nous et la marraine Marie-Vitaline Dénommée, son épouse qui a déclaré ne savoir signer. Lecture faite – D. Legrand, J.-B. Dénommée, Jos Brien ptre, Curé.

Après ses études, Dosithée continua d'assister son père dans son travail. Après avoir construit une maison de l'autre côté de la rivière, il épousa Marie-Ange Comtois le 22 juin 1921.

Un jour, en 1923, Aimé Mondor, voisin de Ligouri Boucher du 10^e rang, vint au village, rencontrer Jean-Baptiste et lui dit : « Ça va très mal à matin, ma femme vient de mourir. » Puis s'adressant à Dosithée, il lui dit : « Pourrais-tu faire une tombe pour ma femme ? » Celui-ci, qui était bien au fait de la corpulence de la femme d'Aimée, réfléchit un instant, puis acquiesça à sa demande. Vers la fin de la journée, Aimé avait une tombe pour exposer son épouse nommée Mathilda Sarrazin.



Dosithée Dénommée

Vers 1923, après réflexion, Dosithée décida de déménager à Montréal avec sa famille afin de commencer une nouvelle carrière en tant que constructeur de maisons résidentielles, tout en utilisant le bois d'œuvre préparé à St-Damien.

C'est en mai 1933, que Baptiste parvint à convaincre son fils de revenir à St-Damien et de continuer le boulot...

Dosithée revint donc au village de St-Damien avec sa famille et se fit un devoir d'apprendre les règles de la « National Hardwood Lumber Association » afin de tirer le meilleur parti de la qualité



*Jean-Baptiste Dénommée
et son petit-fils Rolland*

D. DÉNOMMÉE & CIE
TÉL. 75-S-3-1, Barreau
TÉL. 75-S-2-3, Maison
BOIS
St-Damien, 19

Vendu à _____
Sorte de bois _____ épaisseur _____

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
14												
13												
12												
11												
10												
9												
8												
7												
6												

Camionneur _____

Carte de mesurage de bois

des bois francs. Comme scieur, il excellait à obtenir le grade « optimum » et était respecté des classeurs professionnels. Il y avait même des billes de 40 à 50 pouces de diamètre. À en juger par les anneaux de croissance, certains merisiers avaient plus de cent ans. Les camions de Dosithée transportaient vers Montréal le bois de sciage destiné à des clients comme E.J. Maxell Ltée, Morris Lumber et Daigle Lumber Ltd. Le bois mou était expédié à des clients comme Dupuis



Adalbert Dénommée avec son cheval et son frère Clovis mesurant un billot



Un des camions de D. Dénommée et Cie

*Cour du moulin Dénommée**Façade du moulin*



Elphège Vézina sur le barrage au-dessus de la rivière Matambin près du moulin

de Verdun, McLennan Lumber ainsi qu'à d'autres compagnies solvables.

Le transport était également effectué par d'autres camions vers le Canadien Pacifique à St-Gabriel. Afin de demeurer productif pendant la période de

sciage – fait intéressant à souligner ici – Dosithée utilisait son tracteur HD7 (Diesel), ce qui lui permettait de faire tourner le moulin à une vitesse de croisière.

Au fil des années, Dosithée décida de bâtir par-dessus le petit ou le vieux moulin au grand étonnement de Baptiste surpris par



L'arrivée des billots au moulin à scie Dénommée provenant du chemin Désautels



*Du lac Blanc, Elphège Vézina conduit le tracteur de
Dosithee Dénomée au moulin*

l'ampleur de la bâtisse, la grande quantité d'acier et de béton requise pour sa construction, et l'installation de nouvelles machines fonctionnant à la vapeur. L'intérieur avait un fini émail et on y trouvait eau courante, toilettes, fontaines et un vaste bureau avec téléphone portant le numéro 75-31.

À l'époque, ce nouveau moulin était considéré comme l'un des meilleurs du nord de Québec. Au niveau de la solidité, aucune comparaison n'était possible. Certains malins disaient même que Dosithee avait la manie des grandeurs. Chacun a droit à ses opinions!



*Hormidas Grandchamp et
Dosithee Dénomée au lac Blanc*

Il fallait certainement investir beaucoup de temps et d'argent pour réussir à obtenir du bois commercial en pleine forêt sur le chemin Désautels. C'est surtout en hiver que le gros tracteur, muni de quatre et parfois six « sleighs », était



Dosithée et Marie-Ange lors de leur 50^e anniversaire de mariage

utilisé pour le transport. Les gens du village étaient émerveillés de voir passer le « cortège ».

Fort d'une solide formation acquise au Séminaire de Joliette (confrère de classe et ami inséparable de M^{gr} Édouard Jetté), Dosithée était un homme sûr de lui et plein de ressources. Friand de poésie, Dosithée étalait à ses heures ses talents de poète. Il était également doté d'une grande force physique, champion au poignet, amateur de patin sur glace et passionné pour le baseball. C'était un homme dynamique et plein de confiance en l'avenir. Il fut en fait le premier président du Club de pêche Société de Protection de St-Damien ainsi que maire de cette localité de 1943 à 1947. Sa devise : *Vouloir ce que Dieu veut*.

Inutile de vous dire que dans le temps le gouvernement n'octroyait pas de subventions aux industries. Au contraire, on

pénalisait ceux qui n'avaient pas voté du « bon » côté. C'est ainsi qu'en 1948, Dosithée s'associait à des Européens (Yougoslaves) afin de renforcer ses positions. Malheureusement, cette association ne donna pas les résultats escomptés.

Dosithée décida alors de retourner à Montréal, retroussa ses manches et, avec l'aide de ses fils Maurice et Rolland, continua ses anciennes activités. Il incorpora son entreprise en 1951 sous la raison sociale de Brandon Construction. Mentionnons ici que des centaines et des centaines de maisons furent construites aux quatre coins de l'île de Montréal ainsi qu'en banlieue.

Qu'est devenu le moulin de St-Damien? Ne représentant plus qu'une valeur sentimentale, il fut récupéré officiellement le 19 mars 1956 sur les instances de Rolland. Durant huit ans, la firme Grenache Inc. en fut locataire et s'en servait comme entrepôt. C'est finalement en 1967 que Dosithée incita son fils Rolland à le démolir parce que, selon lui, il était plus sage d'agir ainsi.

Pour les gens de St-Damien, ce fut la belle époque des activités du moulin à scie Dénommée. À quelques exceptions près, tous ont profité des retombées économiques des moulins à scie Dénommée, et les jeunes d'aujourd'hui conservent en mémoire de bons souvenirs qui leur ont été légués par leurs parents ou leurs arrière-parents.

Addenda : Rolland, Yolande, Thérèse, Maurice, Madeleine, Cécile, Gilles et Jacques sont les enfants de Dosithée et de Marie-Ange et font partie de la onzième lignée des Dénommée.

Fonctionnement d'une scierie

Plusieurs d'entre nous connaissent la musique qui se dégage de ces moulins conventionnels, mais combien d'entre nous savent comment ces moulins fonctionnent?

Toutes ces scies qui tournent à vive allure en déplaçant l'air environnant ainsi que toutes ces vibrations musicales continues et

cacophoniques me font penser à un orchestre bruyant dont les instrumentistes sont en proie à une émotion qui trouble l'esprit...

À titre indicatif, voici comment s'effectue le débitage de ces billes en planches ou en madriers. Pour le cheminement des billots, un préposé dirige ceux-ci à l'intérieur du moulin à scie à l'aide d'un dispositif particulier. L'étape suivante, le scieur, aidé d'un ou deux employés, roule le billot sur le chariot et plante vigoureusement des pics d'acier dans l'écorce afin de bien l'assujettir.

À l'aide d'une poignée reliée à une règle circulaire et intégrée au traîneau ou au chariot, le scieur contrôle l'épaisseur afin d'obtenir la coupe longitudinale désirée. À l'aide d'une manette, il fait avancer le chariot, lequel se dirige en direction de la grande scie. Lorsque le trait est terminé, il pousse la manette en sens inverse et le chariot revient à sa place.

C'est à l'aide de pivés ou de crochets appropriés que l'on manœuvre le billot. Lorsque vient le temps d'élargir la table du chariot, le scieur utilise une pédale après avoir tourné la poignée à la verticale lors du recul du chariot. Sous le chariot, l'agencement du câble d'acier assure son déplacement. La roue excentrique flanquée de deux poulies, située à proximité du scieur, constitue le mécanisme causal. Bien entendu, pour les profanes, ces explications ne sont pas faciles à saisir. Il me vient toutefois un proverbe chinois à l'esprit : « J'entends et j'oublie, je vois et je retiens, je fais et je comprends ».

Un moulin à scie comprend également d'autres pièces d'équipement qui assument d'autres fonctions. Mentionnons entre autres la déligneuse, l'éboueur et les scies multiples qui effectuent la coupe transversale des dosses ou « croûtes ». À la sortie du moulin, le bois scié est classé par essence, épaisseur et largeur avant d'être empilé avec adresse dans la cour pour l'étape du séchage à l'air libre.

Nos pionniers étaient familiers avec l'industrie du bois de sciage et connaissaient bien l'arôme qui se dégageait de l'épinette,

du sapin, de l'érable, de la pruche, du merisier, du hêtre, du pin et des autres essences.

Ce n'est pas le travail qui faisait peur à ces pionniers. Ce ne fut certes pas une mince tâche que de défricher pour s'établir dans nos régions : montagnes, lacs, rivières, climat rigoureux. Il a fallu énormément de courage, de patience, de dévouement, d'énergie et surtout beaucoup d'amour.

À l'exemple de nos ancêtres, c'est à nous de prouver d'une façon concrète qu'il fait bon vivre à St-Damien-de-Brandon.

Famille Grenache

Monsieur Pierre Grenache, célibataire et commis voyageur de profession, père de Josaphat Grenache, arriva à St-Damien vers 1870. Lorsqu'il affirmait aller à la « Hy-O », il voulait dire « le Haut-Canada ». Après de courtes fréquentations avec mademoiselle Magne Payette dit St-Amour qui habitait au 8^e rang, il l'épousa et hérita, peu de temps après, de la terre des beaux-parents. On avance que Pierre Grenache n'était pas très intéressé à défricher la terre ; en contrepartie, il possédait des biens.

Du point de vue artisanal, mademoiselle Magne Payette, lorsqu'elle demeurait encore chez ses parents, fabriquait du beurre qu'elle vendait dix sous la livre à ses voisins. Ce beurre était paraît-il excellent et de nombreux gourmets se rendaient chez elle pour s'en procurer. C'est sur cette terre qu'en 1875 naquit Josaphat Grenache. Vers l'an 1900, Josaphat devint propriétaire d'une maison à deux étages où se trouve aujourd'hui le dépanneur Louis-Edmond Gravel. Cette maison passa au feu vers 1916 et fut reconstruite et aménagée en magasin général. C'était là également que fut installée à St-Damien la première pompe à essence manuelle de la compagnie Esso Impériale.



Les trois propriétaires de la compagnie Grenache, Roch, Josaphat et Félix

En 1911, aidé par son père, Josaphat achetait en société avec Aldéric Dandonneau, la beurrerie de monsieur Joseph Gravel, fils de Gaspard Gravel. Monsieur Joseph demeura quand même en poste à titre de beurrier. Après quelques années, Josaphat devint le seul propriétaire de la fabrique et fit ensuite l'acquisition de la fromagerie de Jos Charbonneau au lac Matambin. Il y avait aussi une crèmerie au lac Corbeau qui était exploitée par Francis Robitaille.

Il va sans dire que la venue de l'automobile changea rapidement les habitudes de nos fermiers. Les postes d'écémage fermèrent et les cultivateurs se procurèrent des centrifugeuses pour leurs fermes.

Surtout en raison de leur commerce, la famille Grenache a été, pour ainsi dire, avant-gardiste sur le plan de l'entretien des chemins à St-Damien en hiver. Nécessité oblige! Heureusement, après la deuxième guerre mondiale, le gouvernement provincial prit en charge l'entretien des chemins en hiver et ce, à la grande joie de tous.



Photo de Grenache au temps où l'on faisait de la crème glacée



Du « vrai bon beurre » fabriqué chez Grenache par René Dubeau



Personnel de la compagnie Grenache vers 1946.

*1^{ère} rangée : Gilles Dubeau et les propriétaires Roch et Félix Grenache,
Marthe Mondor, secrétaire.*

*2^e rangée : Donatien Dénomée, Gabriel Croisetière, René Dubeau,
Gaston Provost, Billy Hétu, Philias Pichette, Athanase Tellier.*

3^e rangée : René Poirier et Rolland Provost

En 1929, monsieur Josaphat Grenache et ses quatre fils travaillaient sans relâche pour assurer le maintien et la progression de l'entreprise familiale. C'est alors qu'ils entreprirent de fabriquer de la crème glacée. Pour en mousser la vente, il fut même décidé de distribuer des échantillons à la population afin de mieux faire connaître le produit.

Cette stratégie, jumelée à l'excellence de ce produit, s'avéra efficace et donna à la maison Grenache le coup d'envol dont elle avait besoin.



Équipement pour l'entretien des chemins d'hiver avant 1945.



Flotte de camions Grenache inc.



Complexe industriel de la compagnie Grenache inc. à Ville d'Anjou, érigé en 1964

C'est en 1937 que les deux aînés, Roch et Félix, devinrent propriétaires de l'entreprise sous la raison sociale Grenache et Frères. L'entreprise connaîtra par la suite un essor vigoureux – d'autres produits venant s'ajouter à la gamme de ceux déjà existants. Constitué en compagnie en 1948, dans le but de poursuivre le commerce exploité antérieurement sous la raison sociale Grenache et fils et ensuite Grenache et frères, la maison porte dorénavant l'étiquette Grenache Inc.

En 1954, l'entreprise acquiert une usine de crème glacée située à Montréal sur la rue Davidson. Pendant dix ans, cette bâtisse sera le siège social de la compagnie. C'est vers 1964 que Grenache Inc. érige un complexe industriel à Ville d'Anjou, ce qui lui permettra de jouir d'une réputation enviable dans le monde des affaires. Voilà en résumé l'histoire de la famille Grenache qui était originaire de St-Damien.

Famille Onésime Lafrenière



Maison bâtie par Onésime Lafrenière, habitée par la suite par son fils Omer (bureau de poste vers 1920). Actuellement, c'est la résidence de Mme Marcelle Lafrenière

Après avoir vécu à St-Ambroise, Onésime Lafrenière acheta la terre de Léocardie Trépanier à St-Damien et s'y installa en 1870 avec sa femme Eugénie Alarie qui lui donna neuf enfants dont les plus connus sont : Omer, Dieudonné et Siméon.

Devenu veuf, Onésime alla faire un tour chez des parents dans le coin de Ste-Mélanie où il fut bien accueilli. Après quelque temps, constatant qu'il était très bien traité à cet endroit, il signa un contrat qui le liait à cette famille. Lorsqu'il revint, il se mit à jongler à toute cette histoire, ce qui provoqua chez lui des sautes d'humeur. Il affirmait à tous ceux qui voulaient bien l'écouter : « C'est bien sûr là, je me suis mis dans de jolis draps, c'est bien sûr

là, je ne pourrai plus me remarier car j'ai signé un engagement avec cette famille ».

Il construisit une maison d'une architecture remarquable et décida de l'habiter avec son fils Dieudonné. C'est aujourd'hui la résidence de madame Marcelle Lafrenière. Onésime et son fils Dieudonné avaient la mauvaise habitude de se jouer des tours entre eux, comme le fait de sortir chacun de leur côté sans se dire où ils allaient et à quelle heure ils reviendraient à la maison.

Un soir, les voilà partis veiller. Le père fut le premier à rentrer mais malheureusement, il ne trouvait plus sa clef. Quoi faire alors ? Il cogna dans l'espoir de réveiller Dieudonné sans succès, son fils n'étant pas encore revenu. Le père Onésime, ne le sachant pas, cognait et cognait avec acharnement, mais en vain. « Ah ! Ce qu'il dort dur celui-là » pensa-t-il. Il décida alors d'aller chercher une échelle pour tenter d'entrer par une fenêtre et y parvint. Dieudonné, qui arriva un peu plus tard, s'interrogea sur la présence de l'échelle. « Qu'est-ce que cela veut dire ? Y aurait-il un feu » ?

Un autre soir, on avait organisé une soirée dans le rang et le père Onésime voulait y assister en disant : « Je vais aller jouer du violon pour les faire danser ». En fait, c'était devenu une coutume de voir Onésime arriver avec son violon lorsqu'il y avait une soirée. Il faut dire qu'il ne se faisait pas prier pour jouer de son instrument préféré.

Lorsqu'il jouait du violon toutefois, il avait la fâcheuse manie de taper du pied, ce qui faisait avancer sa chaise. Pour ne pas avancer, il attachait sa chaise dans le coin et le tour était joué ! Un bon violoneux doit taper du pied pour donner le rythme aux danseurs. À l'époque, les gens dansaient sur tout air de musique. Il s'agissait tantôt d'un vieux cotillon français endiablé et tantôt d'une danse « anglaise », fraîchement apprise des Irlandais ou des Écossais. La danse n'a pas de frontières linguistiques. La fête durait une bonne partie de la nuit. Laissez-moi, en passant, vous conter

cette anecdote. Un bon soir, Omer et Siméon, garçons d'Onésime, sortirent par une autre porte en oubliant de ramener leur père. Onésime se demanda « Ça leur prend bien du temps à partir » et décida d'en avoir le cœur net. Il constata, à sa grande surprise, que ses deux fils étaient partis en l'oubliant. « Je vais devoir marcher » pensa-t-il, en rouspétant. Quelle ne fut pas la surprise de ses deux fils de voir revenir leur père à pied !

Omer Lafrenière s'acheta, vers 1925, une voiture, de marque Dodge de Josaphat Alarie de Ste-Marie Salomé. C'était une quatre cylindres, de type à pédales. Omer était presque chauve et portait une perruque. Pour aller à la messe, son épouse Isoline s'assoit toujours à l'arrière de l'auto. Dans le temps, la route 43 passait au beau milieu du village.

Monsieur Omer arrivait avec sa voiture, mais oubliait de changer de vitesse une fois rendu dans la côte. Avec des ratées, sa voiture avançait par secousses. Pas surprenant que sa perruque ballottait dans tous les sens au grand désespoir de son épouse Isoline. Après la messe, Dieudonné sortait de l'église et se plaçait en bas du perron pour surveiller ce qui allait se passer.

Siméon Lafrenière, député, s'était acheté une Ford à pédales. Lorsqu'il allait à Québec par train, il laissait sa voiture dans le garage. Son fils Oneil aurait bien aimé s'en servir, mais sa mère s'y objectait catégoriquement. Elle plaça même un piquet de cèdre sous les roues arrières afin d'empêcher l'auto de reculer.

Un beau jour, Oneil décida quand même de prendre l'auto. Après avoir démarré, il se trompa de vitesse d'embrayage. Au lieu de reculer, il partit de l'avant, si bien qu'il défonça le garage. La promenade fut de courte durée et il fallait maintenant songer à réparer l'auto et le garage.

D'après ce qu'on m'a raconté, Onésime Lafrenière avait un faible pour le parti conservateur. Son fils Siméon, qui avait reçu une bonne formation, ambitionnait de devenir député.



Siméon Lafrenière (au centre) et le curé Pauxé (à droite) lors de l'inauguration du pont Beauparlant en 1921. En haut à dr., Siméon Lafrenière

Il changea toutefois d'allégeance politique et se porta candidat pour le parti libéral. À ce qu'il paraît, ses chances d'être élu conservateur étaient très minces. C'est en 1919 que Siméon Lafrenière fut élu, par acclamation, député de Berthier, poste qu'il occupa jusqu'en 1925.

Ce député s'est bien dévoué pour les gens de son comté en mettant principalement l'accent sur le réseau routier menant à St-Michel-des-Saints. Il démissionna en 1925, après six ans de politique active et fut nommé régistrateur du comté de Berthier.

Addenda : Marc Lafrenière, fils majeur de Omer et Isoline Brûlé, marié à St-Damien le 10 juin 1942 à Laurence Beauparlant, fille mineure de Pierre et Alexina Denommée, furent les parents de 15 enfants, sept filles et huit fils, record moderne chez les Lafrenière. Chapeau!

Famille Grandchamp dit Corneillier



*De gauche à droite, les enfants de Élie Tiffin Grandchamp :
Hormidas, Joseph, François-Xavier, Liboire, Octave, Édouard*

Le premier ancêtre canadien de cette famille se nommait Pierre Grandchamp dit Corneillier. Il débarqua à Montréal avec son épouse Catherine Curtain. Il fut propriétaire d'une maison sise sur le terrain occupé aujourd'hui par l'ancien palais de justice de Montréal sur la rue Notre-Dame. Il fut bedeau à Repentigny en 1683 et mourut à St-François de l'Île d'Orléans le 31 décembre 1704.



*Charles-Bernard Moisan, trappeur d'animaux à fourrure. Paraît-il qu'au lac
Blanc, il y avait beaucoup de renards, de ratons et de visons.*

Pierre Corneillier, fils de Pierre Corneillier épousa, le 1^{er} juillet 1720, Marie-Anne Lehoux (fille d'Hypolite et Jeanne Drouin) à la paroisse Ste-Famille de l'Île d'Orléans.



*Habitations de Hormidas Grandchamp et de ses fils. Photo prise du
13^e rang sur la montagne de la terre de Rosaire Grandchamp*

Jean-Baptiste Corneillier épousa Thérèse Beauché dit Morency le 5 juillet 1762 à la paroisse Ste-Famille de l'Île d'Orléans.

Jean-Baptiste, fils de Jean-Baptiste Grandchamp dit Corneillier se maria à Marie Josephte Saucier le 10 février 1794 à Louiseville.

C'est à St-Cuthbert le 23 août 1831 que fut célébré le mariage de Eusèbe, fils de Jean-Baptiste fils et d'Adélaïde Turcotte. Élie



Les foins chez Hormidas



Troupeau de vaches chez Hormidas Grandchamp

Corneillier, marié à Rosalie Prévile le 11 août 1863 à St-Gabriel, s'établit à St-Damien dans le rang 13.

On ne sait toujours pas pourquoi il se faisait appeler Élie Tiffin Grandchamp dit Corneillier. Ses enfants se nommaient Hormidas, Liboire, Joseph, Octave, Édouard, François-Xavier et Délia qui épousa Théophile Prévile.

Premier colon du rang 13, il défricha plusieurs lots dans Brandon et dans le canton Gauthier à proximité des lacs Migué, Canard et Blanc. Le lac Migué est le premier d'une chaîne de lacs situés dans le canton Gauthier.

La plupart des anciens utilisaient le nom de Corneillier, à l'exception de Hormidas et de Albert qui, fait assez inusité, se faisaient appeler Grandchamp.

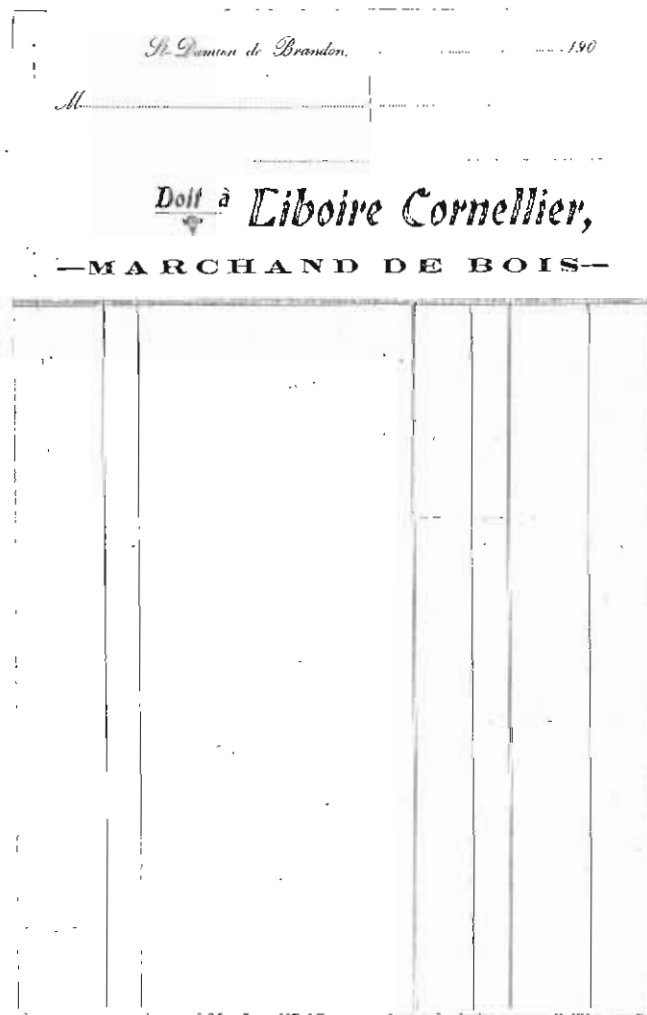
On m'a raconté que plusieurs personnes avaient élu domicile au lac Canard ou au lac Blanc vers 1900. Mentionnons entre autres messieurs Petit Turcotte, Patrick Grandchamp, Lois Janson, Tivière Richard, Bernard Moisan, Médéric Croisetière, Médéric Grandchamp, Breault et Bellehumeur, sans oublier les employés du moulin qui y habitaient.



Chez « Midas Grandchamp »

Hormidas Grandchamp possédait une ferme de 55 vaches laitières au 13^e rang, tout près du lac Migué, ainsi que des chevaux, des porcs et d'autres animaux de ferme. À cette époque, les animaux sauvages côtoyaient souvent les animaux domestiques. On raconte qu'il était fréquent de voir des chevreuils brouter de l'herbe avec les vaches. On apercevait même des faons (petits chevreuils) qui tétaièrent les vaches. Les gens riaient de bon cœur à la vue d'un tel spectacle. J'ai visité cette ferme en maintes occasions et j'ai pu constater que ce n'était certainement pas un terrain propice à l'utilisation de machines agricoles. La récolte s'effectuait surtout à la main. Le relief de cette terre explique en partie pourquoi elle est présentement en friche. Pas surprenant que les enfants l'aient désertée.

Liboire Grandchamp dit Corneillier vit le jour dans le 13^e rang et fut baptisé à St-Gabriel. Dans ce temps-là, lorsqu'un enfant venait au monde, il s'écoulait un certain temps avant que le père, avec son enfant sur le dos, aille le faire baptiser. Dans le cas présent, le père parcourut dix milles, avec son marmot sur le dos, juste pour se rendre à l'église.



Facture de Liboire Cornellier

Liboire Grandchamp devint un homme débordant d'énergie qui voulait fonder un foyer, mais il lui fallait de l'argent. Ayant appris par hasard qu'on demandait des ouvriers au lac Supérieur en Ontario, il décida de tenter sa chance. Après un certain temps, il se rendit au lac Michigan dans le coin de Chicago. À cet endroit,

il trouva exactement ce qu'il recherchait, soit une grosse entreprise forestière munie d'une importante scierie.

Il réussit à se faire embaucher au service d'entretien du moulin. On lui enseigna également la mécanique et le fonctionnement d'une scierie. C'est à partir de ce moment qu'il eut la « piqure » du métier ! Il s'était mis en tête de construire son propre moulin dans son propre pays, soit au 13^e rang à St-Damien. Son projet se concrétisa avec la construction d'un moulin, mû par une roue d'eau, à la décharge du lac Migué. Tout fonctionnait à merveille.

Lorsque le moulin cessait de fonctionner, les hommes disponibles de la région s'organisaient, haches et godendards à la main, pour faire chantier afin d'approvisionner à nouveau la scierie. Malheureusement, après quelques années, le moulin fut complètement détruit par un incendie.

Vers 1905, Liboire Grandchamp, n'écouterant que son courage, entreprit de reconstruire son moulin, qui cette fois fonctionnerait à l'aide d'une chaudière à vapeur. Cette nouvelle orientation s'expliquait par l'essor que connaissait le marché du bois de sciage à Montréal et par le fait que le Canadien Pacifique avait ouvert un chemin de fer à St-Gabriel. En outre, cette nouvelle forme d'alimentation allait permettre de faire fonctionner le moulin à l'année longue ou presque. Le bran de scie était utilisé pour alimenter le feu.

L'hiver, on profitait de la neige et de la glace pour transporter le bois de sciage en empruntant lacs et rivières avec les chevaux. On pouvait ainsi éviter les pentes abruptes et gagner du temps. Après quelques années, soit vers 1908, Liboire décida de relocaliser son moulin au lac Canard. Albert Robert m'a raconté que son père, Hormidas Robert, avait déménagé la bouilloire à l'aide de quatre chevaux et qu'il lui fallut plusieurs jours pour y parvenir. Vingt hommes travaillaient à cet endroit.

Un événement tragique survint en février 1911. Liboire Grandchamp, aidé de ses neveux, s'affairait à réparer un joint de



Croix qui fut plantée près du chemin Désautels à l'endroit où était le moulin à scie de Liboire Grandchamp.

la courroie principale de la roue d'air, tandis qu'un autre employé enfournait de la croûte pour faire augmenter la pression de la vapeur dans la bouilloire lorsque celle-ci explosa, tuant sur le coup trois travailleurs.

Lors de l'explosion, Gilbert Vincent, Elzéar et Romélus Robert réparaient un chemin de l'autre côté du lac pour le compte de Liboire Grandchamp. Après avoir entendu la détonation, ils accoururent sur les lieux de l'accident pour constater avec effroi que leur patron ainsi que deux de ses neveux étaient complètement déchiquetés. Les deux autres hommes morts en même temps que Liboire Grandchamp étaient les garçons de Joseph Grandchamp.

Des morceaux de chair humaine furent projetés à une grande distance sur le lac Canard. Tous ces restes ont été déposés dans une boîte et apportés à monsieur Phaneuf, entrepreneur de pompes funèbres de St-Damien.

Mais quelle fut donc la cause de cette tragédie ? À ce qu'il paraît, il s'agirait d'une erreur humaine. Sous toute réserve, une des

deux hypothèses suivantes expliquerait cette tragédie : a) la pression de la vapeur était trop élevée en regard de la capacité de la chaudière ; b) un geste irresponsable a été commis en tentant de manier l'injecteur à contretemps.

En mécanique, un injecteur est cet appareil qui aspire l'eau d'alimentation qu'il refoule dans la chaudière. Ce système fonctionnait manuellement tandis qu'aujourd'hui l'amorçage s'effectue de façon automatique.

Un employé doit cependant constamment surveiller la pression de la chaudière. Si l'indicateur révèle qu'il n'y a plus d'eau dans la chaudière, il ne faut surtout pas y verser de l'eau froide car cette manœuvre risquerait de la faire exploser.

À titre indicatif, Liboire Grandchamp était marié à une Allemande – Bertha Featherly – qui ne parlait que l'anglais à son arrivée à St-Damien. Peu de temps après, elle se convertit au catholicisme et fit sa communion solennelle à l'âge de vingt-quatre ans en même temps que madame Damien Dubeau (Salana Comtois) qui était alors âgée d'onze ans.

Bertha était une très belle femme, un peu gênée, qui prit de l'assurance au fur et à mesure que son français s'améliorait.

Il convient de souligner que l'abbé Jean-Jacques Désautels, curé de St-Damien de 1867 à 1875, fut le promoteur de l'ouverture du chemin Désautels. D'ailleurs, son nom figure toujours sur la carte provinciale ou municipale. Ce bon curé avait même formulé le désir de fonder éventuellement une paroisse au lac Comtois ou au lac des Îles.

Incidemment, en 1987, j'ai rencontré un certain monsieur Bellehumeur de Montréal qui me confia que son père avait travaillé au moulin de monsieur Grandchamp au lac Canard. À la fin de cette rencontre, il me rappela la phrase biblique suivante : « Dieu a dit : Je viendrai comme un voleur ». À mon avis, ce « hold up » aurait dû être retardé. Si le moulin de Liboire avait fonctionné

durant une génération de plus, le curé Désautels aurait peut-être réalisé son rêve, à savoir, la fondation d'une autre paroisse dans cette superbe région. L'Homme propose mais Dieu dispose !

Mauvais souvenir du 13 février 1911

Mlle Marie-Rose Croisetière, fille de Georges, avait conservé en février 1911, une coupure de journal qui relatait l'accident survenu au moulin à scie de Liboire Corneillier dit Grandchamp au lac Canard à St-Damien. Son frère Jules est décédé le même jour à la suite d'une opération pour l'ablation de l'appendice sur la table de cuisine de ses parents.

Ses funérailles ont eu lieu la même journée que Liboire Corneillier et ses deux compagnons de travail (ses neveux). Il y avait quatre tombes dans l'église de St-Damien le 13 février 1911.

À St-Damien le 13 février 1911 sont inhumés : Liboire Corneillier âgé de 41 ans, époux de Bertha Featherlay ; Henri Corneillier âgé de 13 ans, enfant de Joseph et de Mederise Lachapelle ; Josaphat Corneillier âgé de 18 ans, enfant de Joseph et de Mederise Lachapelle ; Jules Croisetière âgé de 18 ans, enfant de Georges et Rose-Anna Bolduc.

Mauvais souvenir !

Monsieur Roméo Tellier

Roméo Tellier, fils de Joseph Tellier, est né en 1889, à St-Jean-de-Matha, près du « Pain de Sucre ».

Vers 1892, Jos Tellier acheta le moulin à scie du 9^e rang de Téléphore Turenne. Ce dernier l'avait acheté de Joseph Bélanger. Vers 1913, alors que Joseph Tellier exploitait son moulin, il fut emporté par une défaillance cardiaque à l'âge de 64 ans. Par la suite, la famille Tellier a poursuivi, pendant près de deux ans, l'exploitation du moulin pour finalement le démolir.



*Maison bâtie par Roméo Tellier vers 1914 qui aurait coûté 2 000 \$ à l'époque.
Habitée par les messieurs Forest, M. et Mme René Croisetière et actuellement
par la famille Verret au 6980 rue Principale.*

En 1914, Roméo Tellier bâtissait l'ancienne maison jadis habitée par René Croisetière, située en face de l'église de St-Damien. Pour l'époque, cette maison était très solide et embellie à l'extérieur par des ornements. À l'arrière, il y avait une écurie qui pouvait abriter deux vaches et deux chevaux ainsi qu'une grange qui servait à entreposer le foin et l'avoine nécessaires à l'hivernage des animaux.

En 1918, Roméo Tellier (Pit Tellier), qui demeurait dans sa maison avec sa mère, épousa mademoiselle Marianne Préville, fille de Joseph Préville. Homme d'action, il décida vers 1919 de construire une autre maison laquelle appartient aujourd'hui à Victor Malo de Joliette comme résidence secondaire. Il vécut

quelques années dans cette demeure qui était située au 60 chemin St-Gabriel à St-Damien.

Vers 1923, Roméo Tellier construisit et exploita pendant de nombreuses années un moulin à scie fonctionnant à la vapeur, à l'ouest du pont enjambant le ruisseau situé non loin de sa demeure.

Il acheta une auto de marque Overland cabriolet qu'il remisait dans le garage qu'il s'était construit. Malheureusement, un incendie prit naissance au beau milieu de la nuit, détruisant et le garage et l'auto. Roméo Tellier coupait du bois au haut du 13^e rang près de Hormidas Grandchamp qu'il transportait près de la rivière, en bas du moulin à scie de J.-B. Dénommée. Le printemps venu, c'était la drave des billots jusqu'au moulin de Hilaire Beaulieu où ils étaient sciés. Selon les témoignages recueillis, la drave lui aurait occasionné de nombreuses difficultés.

Vers 1934, il vendit la maison qu'il habitait avec son épouse à Nazaire Dénommée. La fille de ce dernier, Opalma et son frère Armand, l'habitèrent longtemps pour ensuite la vendre à un monsieur Taschereau de Montréal qui la vendit à son tour à monsieur De La Gorgendière.

À la suite de la vente de sa maison, Roméo Tellier alla s'établir en Mauricie, plus précisément à Rivière aux Rats où il exerça le métier de scieur dans un moulin. Après 25 ans passés à cet endroit, il revint à St-Damien à l'âge de 75 ans et fut embauché comme scieur au moulin d'Édouard Desroches. C'est à son retour qu'il se remaria avec Alice Savard qui était originaire de Château Richer. Elle était la belle-sœur d'Alphonse Préville. On m'a raconté que les fréquentations furent de courte durée; un vrai coup de foudre qui résultat par un mariage. Roméo Tellier mourut à St-Damien en 1971 à l'âge de 82 ans. C'était un citoyen bien connu de notre paroisse.

Famille Beuparlant



*M. et Mme Eugène Beaulieu
(Marie Beuparlant), les parents
de Maurice, le coauteur de ce livre*

Jean Beuparlant, né en France en 1710, est l'ancêtre de la famille Beuparlant qui compte de nombreux descendants à St-Damien. Il fit partie de l'armée française, plus précisément du Régiment de Carignan, et émigra au Canada en 1730. De retour à la vie civile, il épousa Josette Moreau le 7 juin 1734 en l'église Notre-Dame de Montréal. Il exerçait le métier de tailleur. Après quelques années passées à Montréal, ils s'établirent définitivement à Berthier, où ils élevèrent une famille de neuf enfants. Jean Beuparlant mourut en 1776 à l'âge de 66 ans.

Deux des ses petits-fils vinrent s'établir dans le canton de Brandon. Maxime, né à Berthier en 1800, se maria dans ce village en 1823 et alla s'établir à St-Gabriel où il défricha un lot dans la Baie à Baralette (aujourd'hui la



Leur maison et leur ferme qui étaient situées au 1001, chemin Beuparlant.

Pointe-aux-Ormes). Son frère Jean-Baptiste défricha un lot dans le rang du Cordon (aux quatre fourches, domicile de monsieur Savoie de nos jours). Le 30 avril 1872, Maxime mourut à St-Damien et fut inhumé à St-Gabriel.

Les gens de cette époque avaient construit sur ces lots une chapelle protestante, une chapelle catholique ainsi qu'une forge. Ils avaient même baptisé le pont de la décharge du lac Maskinongé « le Pont Beauparlant », nom qu'il porte toujours aujourd'hui.

À l'origine c'était un pont flottant qui n'était pas toujours sécuritaire en raison de la crue des eaux. Au printemps, il fallait souvent se servir de canoës dans les cas d'urgence, notamment pour le ravitaillement. Le deuxième pont fut érigé sur pilotis.

Ces pilotis étaient plantés l'hiver en pratiquant des trous dans la glace et en utilisant un genre de marteau pilon confectionné avec des troncs d'arbres. De cette façon, les hommes n'avaient pas à utiliser des barques, ce qui leur permettait de travailler plus facilement.

Aujourd'hui encore, on peut apercevoir les vestiges de ces pilotis. En effet, il est même risqué de se promener en chaloupe hors-bord dans ce secteur en raison de leur présence à fleur d'eau. Le troisième pont était couvert; c'était la grande mode au Québec au début du siècle. Dommage qu'il ait été remplacé par un pont en béton construit par le gouvernement provincial en 1954.

Vers 1880, après avoir examiné les rives du lac Maskinongé et celles de la rivière Matambin, François Beauparlant, aidé de ses fils Aubert, Louis et Joseph, décida de défricher quelques lots du 8^e rang à St-Damien. François Beauparlant vit le jour à St-Gabriel en 1832. Il épousa Marie-Clarice Roy et tous deux moururent à St-Damien à moins d'un mois d'intervalle. Madame Beauparlant décéda le 10 février 1894 et son mari le 28 mars 1894.

Aubert Beauparlant, fils de François, naquit à St-Gabriel le 19 octobre 1857 et il a épousé Marie Laure Poitras. Il établit d'abord domicile dans le 8^e rang avant de déménager, en 1926, au

sud du village de St-Damien, à proximité du magasin général Grenache. Il décéda le 14 décembre 1931 au même endroit. En passant, Aubert Beuparlant était mon grand-père-maternel.

Les premières familles Mondor de St-Damien

Parmi les premiers colons venus s'installer à St-Damien aux alentours de 1853, il y avait un certain François Léonard dit Mondor qui était marié à Julie Portelance.

Voici donc en résumé l'évolution des Mondor à St-Damien. Originaire de Lanoraie, François Léonard dit Mondor se maria en première noce à Marie-Joseph Roy dit Desjardins qui mourut quatre ans plus tard lors de son troisième accouchement. François Mondor n'avait alors que 27 ans. Il se maria en 1812 à Julie Portelance, veuve de Louis Prud'Homme qui, de son vivant, était forgeron à St-Paul-de-Joliette.

Pour accélérer la fondation de nouvelles paroisses, le gouvernement d'alors promit une prime aux audacieux colons qui voudraient bien s'établir sur les nouveaux territoires cédés par la Couronne, en leur garantissant en outre un revenu supplémentaire pour chaque acre de terrain défriché. Bien qu'il avait une famille de douze enfants, François Mondor entreprit à pied et en canot le long trajet qui le séparait de St-Paul-de-Joliette et des terres encore non défrichées. Ce voyage rempli d'embûches de toutes sortes dura un mois.

Suivant surtout la rivière l'Assomption, il parvint à l'été de 1851 dans la paroisse de Ste-Émélie-de-l'Énergie. Or, à la même époque, les quelques colons installés dans le 9^e rang du Canton Brandon réclamaient l'aide de colons pour les aider à défricher la nouvelle paroisse.

Édouard Mondor, fils de François Mondor, vint s'établir au nord-ouest du lac Maskinongé. Il se maria à St-Gabriel en première

noce à Philomène Boucher et s'installa à St-Damien sur une terre rocailleuse du 10^e rang. Sans enfant, Édouard Mondor se remaria le 9 février 1858 à Caroline Pelletier.

De cette union naquirent neuf enfants dont voici la liste : Aimé, marié à Domithilde Sarrazin; Joseph, marié à Virginie Beauparlant; Ludger, marié en première noce à Anna Beauparlant et en seconde noce à Rose Letellier; Hercule, marié à Parmillia England; Hormidas, marié à Virginie Laliberté; Herménégilde, marié à Émélie Richard; Perpétue, mariée à Joseph Beauparlant; Amélie, mariée à Norbert Richard et Lucille, célibataire.

Peu de temps après son mariage, Hormidas Mondor se construisit une maison dans le 10^e rang et sa femme Virginie lui donna sept enfants qui portaient les noms suivants : Alcide, marié à Diana Mondor; Eugène, marié à Rosanna Mondor, Joseph, marié à Exima Prescott; Wilfrid, marié à Alice Longpré; Philippe, célibataire; Léonie, mariée à Arthur Boucher et Patrick.

Hormidas était l'un de ces colons courageux qui en plus de s'occuper de sa terre, faisait des chantiers. Malgré son ignorance, il parvenait toujours à tirer profit des chantiers qu'il entreprenait. On dit même qu'il était d'une charité débordante. Il embauchait les colons rejetés par les autres « contremaîtres » « Viens, disait-il à ces pauvres colons rejetés, viens, que je te fasse gagner ton pain quotidien ». (Extrait des notes fournies par madame Hermas Mondor.)

Il y a eu quatre lignées de Mondor à St-Damien et il se peut qu'il y ait des descendants dont j'ignore l'existence.

1. Joseph, Hormidas, Aimé, Ludger, Herménégilde, Arthur et Hercule étaient tous frères. C'était la première lignée, surnommée Charbonnier. Ils habitaient pratiquement tous le 10^e rang, connu sous le nom de rang Mondor.

2. Lignée d'Isaac Mondor du 9^e rang dont madame Gérard Grandchamp est une descendante.
3. Lignée de Amédée, Thomas, Anne-Marie (madame Hector Frappier), Côte et Fidèle. Le père de cette lignée, Thomas Mondor, habitait dans le petit 10 entre Adrien Comtois et le chemin de ligne qui conduit au 9^e rang. C'était la terre d'Aldéric Boucher, de nos jours le Domaine Boucher.
4. Lignée de Romulus, Rémi et François, fils de Bruno Mondor et de Marie-Louise Tellier. Bruno Mondor fut le premier maire de St-Damien en 1876.

Joseph Mondor, « guérisseur »

À St-Damien, plusieurs personnes croyaient à tort que Joseph Mondor était ensorcelé lorsqu'il faisait allusion aux « pantaques ». D'autres toutefois affirmaient qu'il avait hérité d'un don du ciel. En vérité, Joseph Mondor exerçait sans le savoir une forme d'hypnotisme sur son entourage, soit par le regard, la parole, les passes (gestes et impositions des mains) et la pensée.

Il était reconnu comme un homme pieux et très poli, toujours prêt à aider son prochain et à apaiser ses souffrances à l'aide de méthodes vieilles comme le monde. Je l'ai d'ailleurs vu arrêter une hémorragie. Il pouvait, à l'occasion, transférer à distance sa force de concentration. Certes, l'hypnotisme et le magnétisme sont bien différents du vaudou.

Famille Georges England

Georges England, fils de John England, demeurait à Ste-Ursule. En 1830, il remonta en canot la rivière Maskinongé jusqu'au lac du même nom à St-Gabriel pour finalement s'établir dans un lot à proximité de Louis Therrien, soit dans le 8^e rang ou chemin

Beuparlant à St-Damien. Il défricha en outre d'autres lots qui furent occupés plus tard par Octavienne et Arthur England.

Georges England était Anglais et protestant. Cet homme entreprenant, qu'on qualifiait de « gentleman », menait une vie exemplaire. De plus, il participa à l'ouverture du chemin Désautels à titre de contremaître de chantier.

Georges England était un homme très charitable comme en témoigne le don qu'il offrit à monsieur Lehern de St-Gabriel. Ce dernier, qui vivait dans la pauvreté, se vit offrir, par monsieur England, un magnifique cheval canadien. C'était un cheval canadien dont les ascendants venaient de Bretagne. Pesant entre 1 000 et 1 200 livres, cette bête était dotée d'une force « herculéenne », ce qui lui permettait de s'acquitter de toutes les tâches qu'on lui confiait.

Ce cheval, qui avait été utilisé l'hiver précédent pour le transport des billots, décida, un bon matin, de fausser compagnie à son maître. Un jour où monsieur Lehern avait laissé son cheval brouter l'herbe, ce dernier traversa le lac à la nage pour aller rejoindre son ancien propriétaire. Même les chevaux peuvent s'ennuyer. Les gens qui furent témoins de cette scène furent fort impressionnés.

La lignée des Forest

Les familles Forest arrivèrent au Québec à la suite de la déportation des Acadiens. Plusieurs d'entre eux s'installèrent à Montréal tandis que d'autres se réfugièrent à St-Jacques-de-Montcalm, à l'Assomption ainsi qu'à St-Lin. Vers 1850, monsieur Urgel Forest arriva dans Brandon et loua une terre dans le 6^e rang, puis une autre dans le 4^e rang. C'est vers 1862 qu'il devint propriétaire d'un lot dans le rang Beuparlant (ou des Forest). Ce fut officiellement l'arrivée des Forest dans St-Damien. De son mariage, Urgel Forest eut cinq enfants dont quatre garçons et une

filles. Après quelques années, la famille décida d'émigrer aux États-Unis. Par la suite, plusieurs enfants vinrent à l'occasion en visite à St-Damien. Seul son fils Élisée décida un jour de continuer à vivre à St-Damien. Il eut cinq garçons et sept filles. J'ai bien connu quatre de ses garçons, soit Joseph, Amédée, Henri et Damien Forest. Le dernier, prénommé Georges, est parti travailler dans l'Ouest canadien vers 1914 et n'est jamais revenu.

Joseph Forest, homme très habile, a déjà exploité la beurrerie du Cap ou Dubeau. Il opérait des moulins à scie à vapeur, ce qui était monnaie courante à St-Damien en 1916. Il fit fonctionner l'edger au moulin Smith ainsi que celui de la scierie de Dosithée Dénomée vers 1942 et ce, durant plusieurs années.

Amédée était un homme d'affaires aguerri, sérieux et doué d'un bon jugement. Henri, quant à lui, était très jovial et enjoué. Lorsqu'il décidait d'aller à la pêche, plusieurs se faisaient un plaisir de le suivre parce qu'il leur racontait des histoires qui les faisaient rire aux éclats!

Un jour, au début de l'hiver, les membres du club de pêche allèrent « faire de la glace » en vue de remplir les glacières pour l'été suivant; c'étaient les réfrigérateurs de l'époque. Accompagnés de quelques hommes du village, cette tâche prenait plutôt des allures de fête. Pour passer le temps, on apportait du whisky en esprit que l'on baptisait avec la bonne eau du lac Blanc. Cette glace était sciée avec des scies à glace de type godendard qu'un seul homme manipulait. Ce travail était épuisant et il fallait un apprentissage pour manier cette scie aisément.

Après avoir pratiqué un trou dans la glace, Amédée Provost s'approcha à son tour pour prêter main-forte, mais soudain, le voilà à l'eau. Il faut dire qu'il avait peut-être un peu trop goûté au whisky. Ses compagnons s'empressèrent de le sortir de l'eau qui était très froide. Tous ceux qui le connaissent sont habitués à son timbre de voix clair. Mais vous auriez dû l'entendre à sa sortie de l'eau! Ses

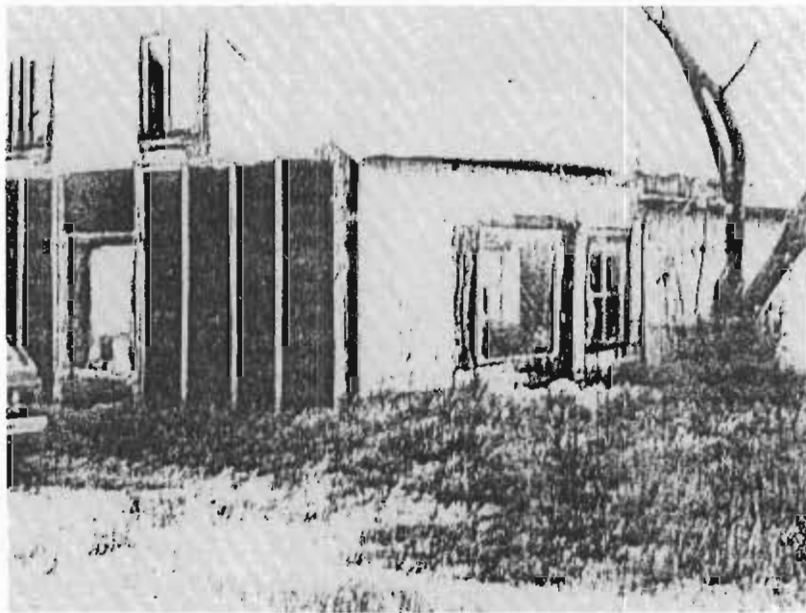
compagnons l'amènèrent au camp pour prendre soin de lui et tous ensemble se réconfortèrent autour d'un bon verre de whisky. Henri continua de plus belle avec ses histoires bien drôles qui firent rire tout le monde. Cette petite aventure s'est passée au lac Blanc.

On m'a raconté que ces hivers étaient passablement longs; les femmes des coupeurs de glace s'inquiétaient parfois du temps qu'il fallait pour « faire cette glace ». Que voulez vous, quand on s'ennuie...

Monsieur Joseph Forest fut maire de St-Damien de 1937 à 1941. Son fils Georges-Albert, marié à Georgette Beauparlant, eut dix-sept enfants.

Famille et moulin à scie Lebert

Ignace Lebert père, marié à une demoiselle Armstrong, était de souche anglaise et de religion protestante. D'ailleurs sa pierre tombale au cimetière protestant, sis au rang du Cordon à St-Gabriel-



Maison originale de M. Ignace Lebert, grand-père de Henry Lebert

de-Brandon, témoin de ses origines. Il s'installa à St-Damien en 1830 dans le 8^e rang, près de la frontière de St-Charles. Il construisit sa maison en face de celle de Louis Therrien (ancêtre de Léo Therrien) que l'on peut encore voir de nos jours.

Cette maison, vieille de 160 ans, ne subit que quelques légères modifications jusqu'à 1985. Sa fondation, faite de simples pièces de cèdre, avait énormément souffert des intempéries.

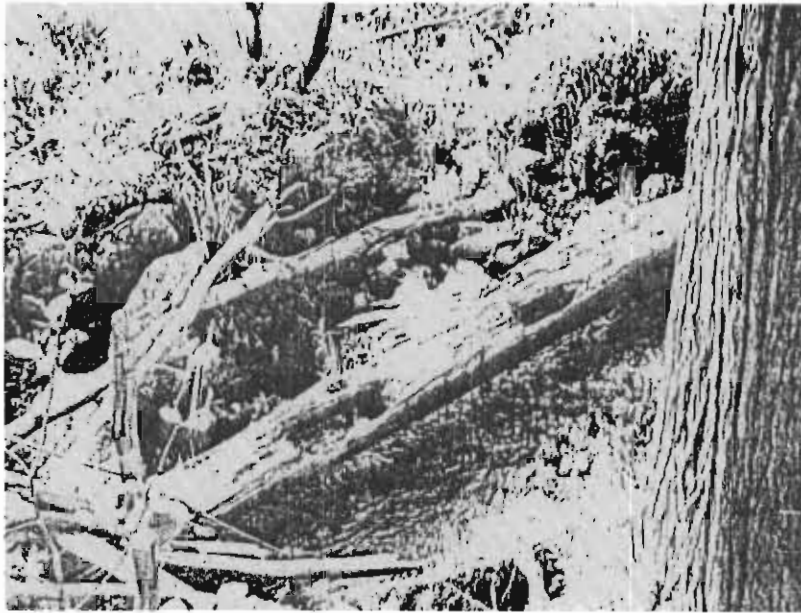
Le carré de la maison est formé de pièces de bois de neuf pouces carrés, équarris à la hache et retenues entre elles par des chevilles de bois. Toutes les solives et tous les chevrons furent aussi équarris à la hache.

Au rez-de-chaussée, on peut apercevoir sur le plancher de la cuisine une trappe munie de deux pentures et d'un anneau enfoncé. Sous cette trappe se trouve une cave de plombier où l'on entreposait pour l'hiver pommes de terre et autres légumes.

Ce plancher, en madriers non embouvetés d'environ 1 ½ po. d'épaisseur et taillés à la hache et à la plane (outil d'acier tranchant à deux poignées servant à aplanir le bois) n'est pas étanche. Les deux chambres à coucher étaient séparées par une cloison en planches non embouvetées sur laquelle on avait collé du papier journal de façon qu'on ne puisse voir au travers.

La couverture était en bardeaux de pin finis à la plane, méthode pour le moins rudimentaire. Au premier coup d'œil, on voyait bien que cette maison s'enfonçait graduellement avec les années. La fenêtre de la cuisine était située à environ 24 pouces au-dessus du sol.

Vers 1845, Ignace Lebert érigea un moulin à scie qui fonctionnait à même l'eau du grand ruisseau tortueux qui serpentait sur sa terre. On m'a raconté que ce moulin était unique en son genre, en ce sens qu'on utilisait un godendard installé verticalement à la place de la scie circulaire classique. C'était en quelque sorte une



Endroit où il y a eu un moulin à scie, chez M. Ignace Lebert. Voir les mortaises faites à la main et qui sont encore sur place.

« scie spéciale » qui fonctionnait lentement en raison du faible débit d'eau qui alimentait les aubes de la roue de ce moulin.

C'est ainsi que monsieur Lebert réussissait à débiter du bois d'œuvre pour ses propres besoins et, à l'occasion, pour rendre service à ses copains du voisinage, alors en pleine expansion.

Aussi étrange que cela puisse paraître, on trouve encore de nos jours des vestiges de ces pièces de bois équarries à la hache ayant servi au barrage.

Toutefois, ce ruisseau devint au fil des années un petit cours d'eau insignifiant en raison des activités de déboisement. Ce moulin a disparu depuis plus de 130 ans, mais je tenais quand même à vous en parler.

En août 1986, accompagné de Léo Forest, je suis retourné voir cette propriété qui me fascinait. Dès notre arrivée, quelle ne fut pas notre surprise de constater que des ouvriers s'affairaient

autour de la bâtisse en y effectuant des réparations majeures. Nous avions les larmes aux yeux..., que de souvenirs qui s'envolaient ! On était en train d'y installer un solage. Nous acceptions mal la transformation de cette propriété qui perdait ainsi son cachet d'autrefois. Mais peut-on empêcher le progrès ?

Son fils Ignace, marié à Marie-Louise Beuparlant, eut trois fils et six filles. Monsieur Henry, fils de Ignace Lebert fils, nous reprenait toujours lorsque nous avions le malheur de l'appeler Henri. « C'est Henry, mon nom », disait-il, et prononcez-le à l'anglaise s'il vous plaît. Bilingue, il avait passé plusieurs années aux États-Unis, plus précisément à Woonsocket.

Je me souviens des corvées de bois de chauffage organisées par mon père sur le lot des Lebert et auxquelles participait Henry. Trois générations ont travaillé au défrichage de ce lot.

À cette époque, les cultivateurs du 8^e rang (chemin Beuparlant) utilisaient fréquemment le « hospor ». Cette force motrice était surtout employée pour le fonctionnement des batteuses qui séparaient l'avoine de la paille ou pour le sarrasin. Cependant, les utilisateurs du hospor, ou si vous préférez, la trépigneuse, devaient se servir d'un cheval (parfois de deux) et surveiller de près ce « moulin-piloteux » pour éviter tout risque d'accident.

Le soir, sur semaine, Henry Lebert se rendait au magasin général de madame Pierre Beuparlant non pas pour lui conter fleurette, mais plutôt pour badiner avec des copains du rang, question de se divertir.

Devant monsieur Henry, il fallait surtout éviter de parler de politique provinciale car il s'emportait facilement. Henry était un partisan de l'Union Nationale.

Il était préférable de causer de choses et d'autres, de se taquiner entre amis, de rire et d'entretenir de bonnes relations avec les camarades.

Famille Joseph Dubeau

Joseph Dubeau, originaire de Ste-Élisabeth, arriva à St-Damien, plus précisément au lac Noir, comme colon pour défricher des terres dans Brandon. Remarquez que le mot « colon » n'est pas péjoratif mais désigne plutôt celui qui colonise. Par colonisation, on entend mettre en valeur le sol d'une région en y établissant une population stable.

Ce célibataire fit un jour la connaissance de mademoiselle Parmelia Comtois qu'il épousa le 25 juin 1895. Vers 1908, après réflexion, Joseph Dubeau décide de s'installer sur la terre de son beau-frère Sifroy Comtois (chemin Beauparlant), ce dernier ayant émigré avec sa famille aux États-Unis. Visiblement malheureux de vivre sur cette propriété, Joseph changea d'avis et déménagea après avoir loué une terre appartenant à Élisée Forest (actuellement occupée par Gaston Beauparlant). Joseph Dubeau s'établit définitivement en achetant la terre de Wilbrod Forest, fils de Fabien Forest, propriété actuelle de Adrien Dubeau.

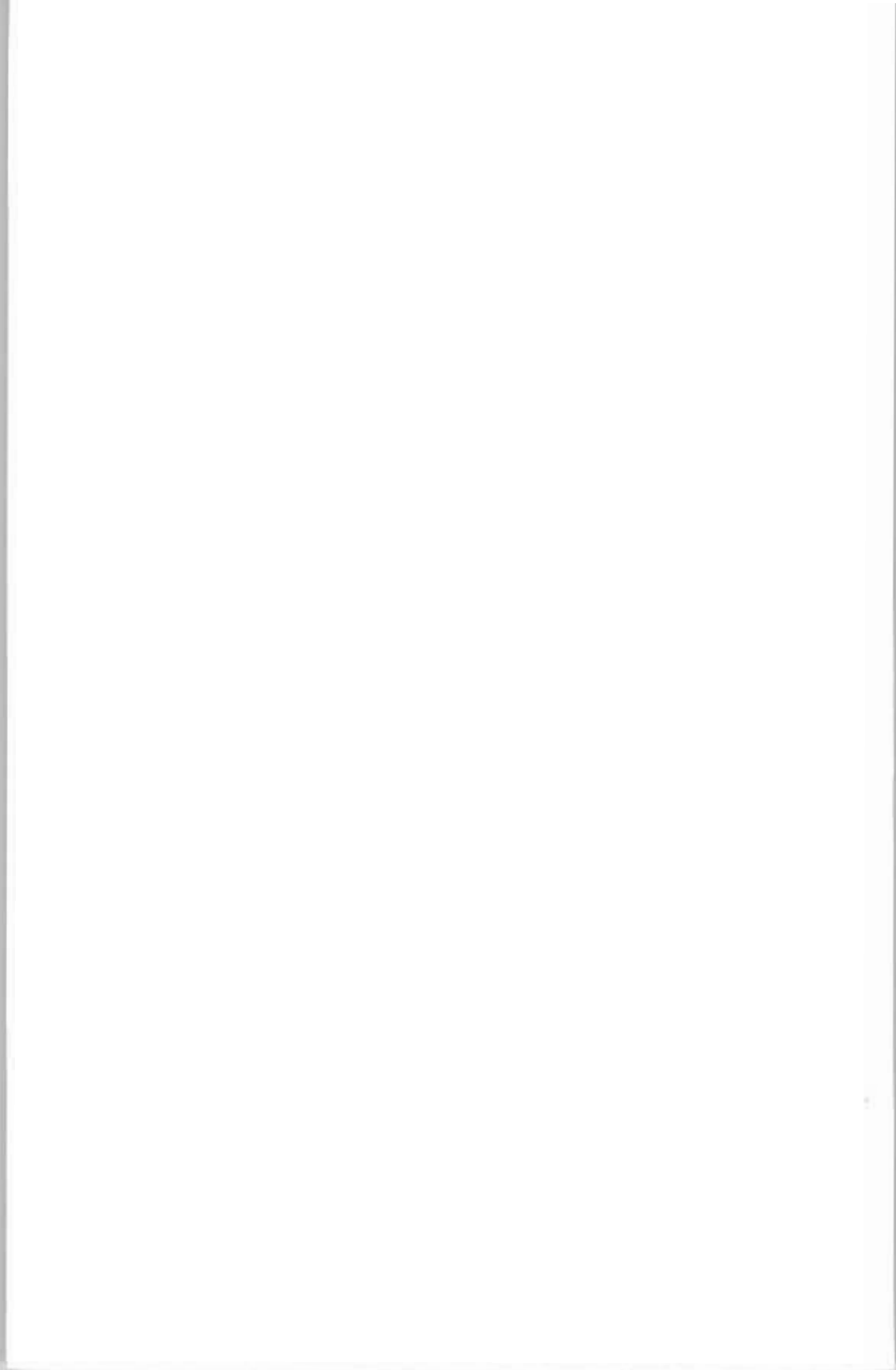
Jadis, ce lot avait été défriché et occupé durant plusieurs années par la famille Forest. C'est précisément sur cette terre nourricière que monsieur et madame Joseph Dubeau ont élevé plusieurs enfants dont les plus connus sont : Marie, Laurette, Marie-Reine, Robéa, Damien, Donat, Hector, René, Albert et Adrien.

En passant, voici un fait cocasse que j'ai plaisir à vous raconter au sujet de Wilbrod Forest. Ce bon Wilbrod était costaud mais trapu. Un certain printemps lorsque vint le temps d'entailler les érables, l'on demanda aux voisins de faire une corvée. Alcide Morin et d'autres colons se portèrent volontaires et lui jouèrent un tour sans le vouloir semble-t-il.

D'ordinaire, les entailles sont effectuées à la hauteur de la neige. Mais cette année-là, il était tombé beaucoup de neige et les

bons samaritains, au lieu de se pencher pour percer les trous dans les arbres, vrillèrent au bout de leurs bras. Naturellement, lorsque la neige s'est mise à fondre, on eut peine à atteindre les chaudières !

Lorsque Wilbrod décida d'aller examiner le contenu des chaudières, il eut beaucoup de difficulté et fut obligé de traîner avec lui un escabeau pour aller cueillir l'eau d'érable. Alcide Morin, qui habitait en face de Wilbrod la trouvait bien bonne. Quant à Wilbrod, il se serait passé volontiers de ces éclats de rire !



Exploitation forestière, activité principale

Liste des scieries à St-Damien

Le moulin à scie est certes l'une des plus anciennes entreprises commerciales de St-Damien. Il y a eu vingt-cinq moulins : trois fonctionnaient à l'aide d'un moteur diesel; deux à l'électricité; vingt à l'eau et treize furent convertis au moyen d'une chaudière à vapeur.

Vous ne me croirez peut-être pas, mais je connais l'histoire de chacun des moulins à scie de St-Damien. J'ai relevé ce défi et je conserve tous ces renseignements dans mon carnet. Cependant, afin de ne pas ennuyer inutilement mes chers lecteurs, je ne vous citerai que les noms des propriétaires : José Dénomée, Russell, Gervais, Pit Therrien, Ignace Lebert, J.-B. Dénomée (chemin Mondor), Smith & Lee, Locas, Hilaire Beaulieu, J.-B. Dénomée (Gaspard Gravel) village, Yves Poitras, Charbonneau et Grandchamp, Liboire Grandchamp, Onésime Desroches, Croisetière, Pit Tellier, Dosithée Dénomée, Maxwell et Phaneuf, Édouard

Desroches, Guy Baril, Bélanger, Salander, G.A. Dufresne, Édouard Lépine, Hermas Roch.

Moulin à scie Onésime Desroches

Désirant profiter de l'ouverture du chemin Désautels, Onésime Desroches étudia les possibilités d'installer un moulin à scie au lac Desroches (nom donné en son honneur). C'est ce qu'il fit. Il était le beau-frère de J.-B. Dénommée, homme très adroit, qui s'était bâti un moulin dans le 10^e rang à St-Damien (chemin Mondor), à proximité du pont qui enjambe la rivière Therrien. Ensemble, ils concrétisèrent ce projet. Ce moulin était particulier en ce sens qu'il était équipé pour la fabrication des tonnes, des minots et des tinettes en cèdre. Tous ces récipients étaient indispensables à l'exploitation d'une érablière.

Moulin à scie Maxwell-Phaneuf

Ce moulin aurait été bâti vers 1860 et opérait par roue d'eau. Il était situé à l'est du village de St-Damien, au sud du chemin St-Gabriel, entre Gratien Dubeau et Henri Robitaille. Le moulin avait deux étages, en bas, le moulin à scie et au deuxième étage, une manufacture de bois. C'était là que M. Adélarde Bélanger allait faire tourner ses moyeux de roues en bois pour fabriquer ses « waguines » (voitures tirées par des chevaux).

Monsieur Philius Phaneuf qui avait acquis ce moulin de monsieur Maxwell vers 1880, était aussi entrepreneur de pompes funèbres et fabriquait des tombes. Après l'abandon du moulin à scie, on le transforma en maison à deux étages. Monsieur Médéric Croisetière et sa famille ont habité cette maison durant plusieurs années.

Moulin à scie Lépine

Le moulin à scie de monsieur Édouard Lépine, construit vers 1860 au lac Blondin, fut l'un des premiers à être bâti à cet endroit. Ce moulin opérait par roue d'eau, la chute n'était pas élevée et le volume d'eau n'était pas considérable. On n'a qu'à regarder ce ruisseau et on ne peut s'imaginer qu'un moulin à scie ait pu opérer par pouvoir d'eau.

Il y a une grande savane tout près, alors avec un barrage, on accumulait l'eau pour pouvoir opérer après la période de la fonte des neiges, et on invoquait la pluie afin de faire fonctionner ce moulin. Il n'était pas rentable malgré la très grande étendue de bois. Monsieur Lépine l'opéra un certain temps en se spécialisant dans la latte de bois et plus tard le ferma.

Moulin à scie Pit Therrien, histoire de la palette du diable

Le moulin à scie de Pit Therrien fut construit vers 1888 et appartint successivement à Pit Therrien, J.-B. Gouin, Zotique Bernadet et Hermas Roch. Ce moulin était situé juste au bas de la « palette du diable », sur la terre de Théodore Blondin, premier défricheur et propriétaire de plusieurs lots dans le 10^e rang et au commencement du 11^e rang Brandon près du lac à la Truite. Le lac Blondin porte d'ailleurs son nom. C'est un beau coin de pays.

Au tout début, ce moulin fonctionnait au moyen d'une roue d'eau. Par la suite vers 1890, en raison d'une pénurie d'eau, Pit Therrien convertit son moulin à eau en un moulin à vapeur.

Ce moulin était situé à l'ouest du lac Blondin, près du ruisseau qui descendait de la montagne. En haut de cette montagne, il y avait une très belle zone forestière. Les arbres étaient de dimension impressionnante. C'était une forêt vierge qui n'avait jamais été bûchée. La présence d'un cap à même les galets de la montagne empêchait le transport des billots. Seule l'eau du ruisseau y coulait.

Pit Therrien entreprit de dynamiter le dangereux cap pour y ouvrir un chemin. Il y parvint mais pas entièrement. Une pointe de roc, en forme de palette de casquette, que l'on baptisa « palette du diable » avait résisté à tous les assauts. Ce nom apparaît comme tel sur les cartes de la région.

François et Henri Therrien entreprirent, pour le compte de leur frère Pit, d'effectuer une coupe de bois au lac des Bourque. Durant cette période de bûchage, leur déplacement leur fit perdre beaucoup de temps. Les premières journées, les bœufs furent laissés sur place avec de la nourriture et les hommes voyageaient jusqu'au moulin à scie situé à environ 2 ½ milles plus en aval.

Ces bœufs, lourds et puissants, dotés d'une endurance et d'une force remarquables, bien que lents, étaient fort utiles pour le travail en forêt. Ils étaient dociles et patients du fait qu'ils étaient domestiqués et surtout émasculés.

Or un soir, voilà que Pit Therrien décide de rester sur les lieux de travail et de passer la nuit dans un endroit aménagé avec des branches, fatigué qu'il était de voyager.

Il remarqua alors que les bœufs étaient très agités ; quelque chose ne tournait pas rond. À la brunante, les loups commencèrent à pousser leurs longs cris stridents qui résonnaient sans cesse dans la montagne. Cette situation était pour le moins alarmante. Pit Therrien aurait bien aimé savoir le nombre exact de loups dans cette meute, mais en vain...

Il savait pertinemment que des loups tenaillés par la faim forment souvent une meute pour, faisant fi de leur prudence habituelle, attaquer d'autres animaux.

Il n'était certainement pas question d'essayer de les apprivoiser. Il constata que tous les bœufs regardaient en direction de cette montagne menaçante afin d'être prêts à toute éventualité et de se défendre le cas échéant.

Il éprouva un sentiment de peur extrême devant cette menace. Le lendemain, au retour de ses frères, il avait encore des frissons mais il en fut quitte pour une bonne peur.

En passant, le moulin de Pit Therrien fonctionnait en même temps que le moulin Gervais situé à un mille plus au sud. Ce coin là bourdonnait d'activités!

C'est finalement vers 1915 que le moulin Therrien fut démoli par Hermas Roch qui se servit de cet équipement pour en reconstruire un autre en Abitibi.

Moulin à scie Gervais

Ce moulin fut construit par Camille Mondor un peu avant 1900. À cette époque, un chemin passait par le lac Rond, à l'arrière de Napoléon Boucher, près du lac Blondin.

Le moulin Gervais était situé près du ruisseau, à la décharge de ce lac, sur la terre d'Aimé Mondor (10^e rang), non loin du moulin à scie de Pit Therrien. Lors de la construction du moulin à scie, on eut beaucoup de difficultés à transporter le « boiler ». En premier lieu, il fallait le placer sur une « waguine », traînée par des chevaux qui devaient emprunter des côtes assez abruptes.

Quant au chemin de ligne England, il était fait de sable mou avec une montée assez inclinée que l'on ne parvint jamais à gravir. Alors, le propriétaire et les colons changèrent leur fusil d'épaule. Ils démolirent en fait les clôtures pour ouvrir un passage à travers les champs des cultivateurs de façon à permettre le transport de la chaudière vers le moulin Gervais au lac Blondin.

À cette époque, le propriétaire faisait office de maître-d'œuvre sur le plan de l'entretien et de la bonne marche du moulin. L'argent était rare et les coûts liés à la machinerie et à la main-d'œuvre étaient assez élevés. Il fallait donc travailler d'arrache-pied pour réussir. Ayant besoin d'argent pour nourrir leurs familles, les colons ne ménageaient pas leurs efforts.

C'était un moulin d'assez grande envergure qui comptait une quinzaine d'employés. Les affaires tournaient rondement. Le transport du bois se faisait surtout l'hiver sur la neige. C'est Amédée Therrien qui « ouvrait » les chemins des cultivateurs ainsi que le chemin du lac Maskinongé, en longeant les rives. En passant sur le lac, il évitait trois grosses côtes, soit la montée Beauparlant, la fameuse côte de la « Beurrerie du Cap » et la montée Comtois. Aussitôt les billots arrivés au moulin, ils étaient sciés et le bois était transporté jusqu'au train à St-Gabriel.

Pendant un certain temps, Pit Therrien fut scieur officiel, aidé d'Amédée Forest (canteur). Georges Sylvestre s'occupait de la déligneuse et « clairait » la grande scie. À l'occasion, son travail consistait à mesurer du bois.

Ce moulin, de style assez « moderne », servait à préparer du bois d'œuvre, du bardeau de cèdre et de la latte. C'est là que Wellie Therrien perdit trois doigts dans un accident de travail.

Un jour, la courroie du régulateur de l'engin à vapeur se brisa. Damien Dubeau alla fermer la valve de la chaudière pour stopper le moteur qui tournait trop vite. On constata rapidement l'ampleur des dommages. Les poulies étaient dotées d'un moyeu en métal, mais les rayons en bois étaient complètement brisés. Ce n'est qu'après plusieurs jours qu'on put reprendre les activités au moulin. Monsieur Gervais possédait deux maisons pour loger ses « pensionnaires » travailleurs ainsi qu'une écurie.

Vers 1918, un incendie se déclara au moulin, brûlant tout sur son passage. Seule l'écurie fut épargnée. Ce fut la fin du moulin Gervais.

Moulin à scie Locas

Le moulin à scie Locas était situé aux abords de la rivière Therrien, en haut des « chutes à Smith » d'une trentaine de pieds de hauteur. Le débit d'eau y était important.

Un barrage refoulait l'eau presque jusqu'au lac Lafrenière. En été, lorsqu'on examine le tout du haut des « chutes à Smith », on aperçoit une très vaste savane jadis entièrement inondée par le barrage de ce moulin, lequel fut bâti vers 1880 par Sifroy Comtois, maître-d'œuvre très en demande.

Au tout début, ce moulin fonctionnait à l'aide d'une roue d'eau mais il fut converti à la vapeur quelques années plus tard. Cette innovation permit de l'exploiter toute l'année durant et surtout l'hiver où l'on se servait de la neige pour faciliter le transport du bois de sciage au Canadien Pacifique qui, au tout début, était connu sous la raison sociale : Cie du Chemin de fer Montréal & Lac Maskinongé. Son président était Cléophas Beausoleil de St-Gabriel qui fut élu député fédéral dans Berthier en 1887.

Il y a quelque temps, je me suis rendu sur les lieux (en haut des « Chutes à Smith ») avec Roger Morin, propriétaire de la terre de Eugène Mondor. Nous y avons trouvé des poulies et des bouts de rails d'un chariot en métal non rouillé qu'on utilisait pour scier le bois.

Sur les lieux, on aperçoit une étendue de terre d'environ mille pieds carrés couverte de branches. Il n'y a aucun doute dans mon esprit, ce terrain a bel et bien servi d'assise à ce moulin. C'est vers 1910 que Hermas Roch acheta le moulin en question pour le démolir et le relocaliser ailleurs.

C'est Donat Lemire qui entreprit de descendre le « boiler » à St-Gabriel avec ses deux chevaux d'un noir foncé et luisant. Ce jeune hôtelier de St-Gabriel était un fier garçon, sa passion pour les chevaux était presque une obsession. Il faut reconnaître que le cheval aime l'homme, il aspire à lui plaire. C'était aussi l'époque de la fameuse bière « Black Horse » brassée par la compagnie Dowes. Afin de promouvoir la vente de cette liqueur veloutée, des « teams » de chevaux noirs d'une beauté pleine de grandeur étaient attelés à des voitures et on les faisait balader aux quatre coins de la province.



Comme vous pouvez le voir sur cette photo, la « Black Horse » a contribué à sa façon à son effort de guerre en 1939-1945.

Moulin à scie de Joseph Guiboche & associés

En 1890, Hermas Roch bâtit un moulin à scie qui était situé à un 1 1/2 km au nord de celui de Jean-Baptiste Dénomée. Il se trouvait en fait aux abords de la rivière Matambin sur la route du 11^e rang, au bas de la côte du Chemin du lac Corbeau. Ce moulin, qui fonctionnait à l'aide d'une roue d'eau, était la propriété de messieurs Joseph Guiboche, Joseph Boucher et Napoléon Deshaies.

À cette époque, les bassins forestiers commençaient à diminuer et il fallait envisager d'aller chercher les billes plus loin, mais des problèmes de transport se posaient. On préférait bâtir un moulin à scie à proximité de l'approvisionnement.

Aussi le moulin de José Dénomée du lac Corbeau ferma-t-il en raison de la rareté du bois commercial.

Moulin à scie Salender

Il y eut jadis un moulin à scie fonctionnant à la vapeur de l'autre côté du pont (12^e rang), près de la rivière Noire. Ce moulin fut construit par un certain Salender vers 1870. Monsieur Salender faisait le commerce du bois de sciage tout en rendant grand service à tous les colons des environs. Le moulin était situé en-deçà des limites de St-Damien et fonctionna plusieurs années. Aujourd'hui, on ne distingue pratiquement plus rien de ce moulin.

Moulin à scie Russell

Ce moulin à vapeur, situé cinq arpents en aval du moulin à scie Gervais, avait une vocation temporaire et portative.

Moulin à scie et pont Hilaire Beaulieu

Le moulin à scie d'Hilaire Beaulieu sur la rivière Matambin, à l'entrée de St-Damien, fut construit par Michel Collins vers 1849. Ce moulin changea plusieurs fois de propriétaires comme en fait foi la présente liste : Collins, Édouard et Aubert Hamelin, Léandre Bruno, Noé Rainville, Napoléon Deshaies et bien d'autres. Hilaire Beaulieu en fut le dernier propriétaire.

Le pont Beaulieu enjambe la rivière Matambin sur la route 347. Ce fut d'abord un pont flottant qui fut ensuite remplacé par un pont sur pilotis, puis par un pont de bois. Je me souviens de la construction du pont actuel en 1930, mon frère y ayant travaillé.

L'entrepreneur était monsieur Sansregret de Joliette. C'était devenu une nécessité car l'ancien pont de bois était devenu dangereux. Ce pont, en très bon état, quoique trop étroit, existe toujours.



Pont Hilaire Beaulieu sur la rivière Matambin



*M. et Mme Hilaire Beaulieu
(Délina Therrien)*



*Le moulin à scie de Hilaire Beaulieu,
vu du côté nord-ouest, près du barrage.*

Moulin à scie Smith & Lee

Ce moulin fut bâti vers 1912 par Hermas Roch sur la terre de Hormidas Mondor. Après l'avoir exploité durant deux ans, il décida de le vendre à deux anglophones, à savoir, messieurs Smith et Lee.

Ce moulin fonctionnait à la vapeur et on y fabriquait également des lattes avec les croûtes (dosses) afin de rentabiliser davantage l'entreprise. À proximité, plusieurs bâtisses s'y trouvaient : un camp pour loger les employés du moulin, la cuisine, la boutique de forge, une écurie avec grange, une remise et finalement le camp des propriétaires.

Des figures bien connues composaient le personnel de cette scierie. Mentionnons entre autres messieurs Pit Tellier, maître scieur ; Ernest Boucher, maître de la chaufferie ; Joseph Forest opérateur de la déligneuse ; Damien Dubeau, éboueur ; Joachim Dandonneau, Léo Dénomée, Gabriel Croisetière, Philias Croisetière, Armand Croisetière et plusieurs autres.

Georges Croisetière était affecté à l'entretien des chevaux et il devait transporter chaque jour des lattes du moulin au Canadien Pacifique de St-Gabriel. Patrick Grandchamp était le gardien de nuit tandis que Jean-Baptiste Roberge et sa femme Alexina Godard étaient responsables de la préparation des repas pour tout ce beau monde.

La cuisine, servant également de réfectoire, permettait aux hommes de prendre leurs repas chauds. Le milieu de la pièce était occupé par de longues tables sur lesquelles on plaçait les contenants de sucre, de compote aux pommes, de beurre ainsi que les assaisonnements et les sauces. On y trouvait également une rangée imposante de plats d'étain retournés auxquels s'ajoutaient les couteaux et les fourchettes d'acier. À un bout de la cuisine, deux larges fourneaux servaient à cuire de grandes quantités d'aliments : des

baquets de pommes de terre, d'énormes quartiers de viande, des pâtés par douzaines et des beignets par centaines. Des rayons couraient le long des murs, chargés de bidons et de barils bien rangés.

Hormidas Mondor fut le principal jobbeur au moulin Smith. Les rangées d'arbres de cette immense forêt étaient d'une telle densité que mon regard s'y heurtait sans pouvoir vraiment la transpercer. On aurait dit une armée en marche ! La piste d'un lièvre, d'un renard ou d'un chevreuil à travers les broussailles, voilà ce que je voyais. À ce chantier, cinq cabanes, formées de billots non écorcés et placés horizontalement, étaient érigées au milieu d'une clairière. Les interstices étaient calfeutrés avec de la mousse.

Les toits étaient faits d'un rang de planches brutes et recouverts d'un papier noir goudronné. Le plancher était également composé d'un rang de planches brutes. Pour le chauffage, on se servait d'une truie (fourneau de camp fait d'un bidon d'acier monté horizontalement sur quatre pieds). L'hiver, par temps froid, lorsque le vent hurlait en longeant les murs, on devait constamment alimenter le poêle. La nuit, plusieurs bûcherons dormaient avec inquiétude du fait que le tuyau et la truie devenaient rouges. On me raconta qu'au réveil, il n'était pas rare de trouver l'eau gelée dans le seau ainsi que dans la marmite chevauchant la truie. On devait puiser l'eau dans un ruisseau et s'assurer que le trou ne se referme pas en se servant d'une hache pour briser la glace passablement épaisse.

Pour les toilettes, il fallait sortir pour aller à la « bécosse » située à environ cent vingt-cinq pieds du camp. On y trouvait à l'intérieur de vieux journaux jaunis par le temps accrochés à un clou rouillé.

Aux heures des repas, un marmiton avertissait tous les employés du camp en frappant sur une tige de fer suspendue à l'extérieur de la cuisine. Au signal, tous se précipitaient aux tables,

prenaient place sur des bancs communs avant d'engloutir le plus rapidement possible des tas de victuailles telles que du ragoût, de la forsure, des cretons, des fèves au lard, des patates, du ketchup, du pain et de la mélasse. Comme breuvage, du thé très fort, du café à la chicorée et du lait en poudre étaient servis. Le dur travail et l'air vif aiguisaient l'appétit.

J'ai eu la chance d'observer de près l'étape de l'abattage. À l'aide d'un godendard, chacun des deux scieurs tire à tour de rôle la scie de toutes ses forces. Les dents sont formées de façon à permettre le sciage dans les deux sens. La lame s'enfonce dans l'arbre du côté opposé à l'entaille. On place ensuite des coins derrière la lame pour empêcher l'arbre d'exercer une trop grande pression sur celle-ci, ce qui nuirait à son fonctionnement.

À l'intérieur des camps, les hommes faisaient sécher leurs vêtements, bavardaient ou lisaient de vieux *Almanach du Peuple*. Levés de bonne heure et ayant travaillé dur toute la journée, ils éteignaient les lampes à l'huile très tôt. À nouveau, l'esprit de la Forêt régnait.

Si nous allions maintenant visiter un camp de bûcherons par un dimanche après-midi. Des hommes détendus, assis tout autour de la pièce, reprisaient tandis que d'autres affûtaient une hache ou un godendard. La fumée des pipes était aussi épaisse que la brume. Quelqu'un jouait de l'harmonica en sourdine. Dans un autre coin du camp, un travailleur levait le coude. Son voisin, guilleret, s'affairait à coudre des boutons tandis que plusieurs lavaient leur linge qu'ils mettaient ensuite à sécher sur des cordes installées près du poêle.

Ces braves travailleurs couchaient sur des paillasses que l'on avait disposées en deux rangées le long des parois. Dans un coin, on apercevait une espèce d'évier en planches, des serviettes et un tonneau d'eau. Juste avant de partir, après les avoir salués, quelqu'un

me demanda de laisser la porte ouverte, question d'avoir un peu d'air. Voilà brièvement le compte rendu de cette visite.

Au moulin à scie de Smith, on a déjà scié une bille en pin de 36 pouces de diamètre et de 12 pieds de longueur. D'après l'ancienne mesure P.M.P. (pied mesure de planche), cela représente 710 pieds. Toute une pièce !

À l'époque, la latte de bois était très en demande; on s'en servait dans la construction domiciliaire pour préparer les murs de plâtre. On les posait horizontalement sur les colombages en laissant un espace entre chacune. Par la suite, une bonne épaisseur de mortier gras (mortier dans lequel il y a beaucoup de chaux) était étendue. Une fois séché, on appliquait une mince couche de plâtre et, à l'aide d'instruments appropriés, on réussissait à obtenir une couche lisse. À Villeray, sur la rue Henri-Julien, j'ai vu de mes propres yeux des poseurs de lattes. Embauchés à contrat, ils avaient le tour de la bouche noirci et pleine de petits clous, mais attention, un seul coup de marteau leur suffisait pour enfoncer complètement le clou dans la latte. Ce travail était exécuté à une allure endiablée. Quant à l'hygiène, c'était aussi « dégueulasse » que de voir des chiqueurs et des chiqueuses de tabac...

Cette vaste forêt était animée d'une activité fébrile. La St-Maurice Lumber effectuait une coupe de bois à l'extérieur des limites de Smith et déposait ses billots sur le lac des Îles qui, au printemps, allaient être dravés sur la rivière Mastigouche jusqu'à leur scierie de St-Gabriel. Un jour, à la sortie du grand étang, tout près du lac Ste-Rose, il y eut un « embâcle » et monsieur Mosus, bien connu de tous, s'élança muni d'une gaffe pour tenter de régler ce problème. Malgré son habileté à marcher sur des billes flottantes, il manqua le pied et tomba à l'eau, tête première sur les billes devant ses camarades impuissants à le secourir. Après avoir repêché son corps, il fut transporté sur un brancard de fortune pour ensuite être inhumé à St-Damien.

Il y a plusieurs années, j'ai rencontré des gens qui avaient œuvré pour Hormidas Mondor dans le temps où il travaillait au chantier des lacs Creux et Quesnel pour le compte de Smith & Lee. Le premier, un endroit difficile d'accès, est situé à St-Damien, entre les lacs Quesnel et Bourque. Ce ne fut pas une mince tâche que d'y aménager un chemin carrossable autour du « lac Creux » à même la montagne (latitude 46° 23', longitude, 73° 31').

À l'époque, il n'y avait pas de machinerie appropriée. On réussit tout, même à réaliser l'impossible! « Celui qui désire une chose l'obtient, mais le plus difficile, c'est de vouloir ».

Au cours de cet hiver, Wilfrid Fiset passait sur le lac Quesnel avec un voyage de billots lorsque, soudainement, sa sleigh et ses chevaux s'enfoncèrent dans le lac.

Il eut juste le temps de sauter sur la glace ferme pour ne pas être englouti. Si un jour, en pêchant dans ce lac, il vous arrive de sortir un attelage de chevaux, pensez alors à monsieur Fiset qui mourut environ cinquante ans après cette mésaventure.

Le terrain étant très accidenté et marécageux en certains endroits, la coupe du bois et le transport se faisaient de préférence l'hiver. Ces hommes et ces chevaux courageux devaient halier les billots fraîchement coupés pour les empiler en bordure d'un sentier. D'autres préposés au transport devaient manœuvrer ces billots avec prudence pour charger les sleighs de chantier avec leur pivé (cant hook) tirés par de bons chevaux canadiens habitués à affronter la rigueur du climat.

Lorsque cela s'avérait nécessaire, on réparait les chemins. Il se formait souvent des buttes de neige durcies que l'on devait aplanir, tandis qu'en d'autres occasions, il fallait remplir les « trous ». Parfois, on plaçait des branches de sapin ou de cèdre dans des trous d'eau en y ajoutant de la neige dans l'espoir qu'elle gèlerait la nuit. En somme, les hommes agissaient comme des cantonniers de façon à ce que le transport s'effectue sans anicroche.

Certains jours, lorsque le froid s'attaquait à ces braves ouvriers, d'un commun accord, ils faisaient un peu de jogging pour chasser cet état « d'engourdissement ». Quant aux chevaux, à l'haleine fumante et au corps givré, on les protégeait du mieux qu'on pouvait en plaçant des couvertures sur leur croupe. Il fallait parfois leur donner un médicament très fort ou utiliser le liniment « Raleigh ». Les sabots étaient vérifiés régulièrement et il arrivait souvent que l'on doive les étriller. Il fallait bien consacrer un peu de temps à ces bonnes bêtes si l'on voulait être capable de s'en servir encore longtemps !

On raconte que vers 1920, l'entreprise essaya de remplacer les chevaux par deux tracteurs afin d'assurer le transport du bois de sciage vers St-Gabriel dans la cour du Canadien Pacifique. C'étaient des tracteurs assez imposants munis de quatre roues d'acier sans chenilles. Ce fut certes une mauvaise décision car ces machines s'enlisaient facilement, endommageaient les chemins privés et publics, ce qui provoqua la colère de bien des gens. Cette expérience n'aurait en fait duré que deux semaines. On retourna rapidement aux bons vieux chevaux, ce qui fit le bonheur de tous !

Monsieur Smith parlait français avec un petit accent « british ». C'était un homme doté d'un bon sens de l'humour. Sympathique et fin causeur, il avait le sens des affaires. Quand il attelait son « Jim » sur une berline pour ses randonnées qu'il effectuait à une vitesse démesurée, on avait l'impression d'assister à l'enlèvement du prophète Élie sur son char de feu !

Après réflexion et rendu au crépuscule de sa vie, monsieur Smith décida de vendre son commerce à Albert Rainville. Celui-ci connut malheureusement dès le début de nombreux déboires. Par la suite, Georges (Pit) Bolduc fit l'acquisition de cette entreprise (scierie et limite à bois) pour la revendre trois semaines plus tard à J.C. Brown. Peu de temps après, ce dernier démolissait le moulin

vers 1932 et déménagea toutes les machines à Danville où il fabriquait des épingles à linge.

Quelques années plus tard, j'ai rencontré un des fils de Brown à Danville qui a bien voulu me parler de cette limite en question. Elle était située dans le rayon des lacs des Bourque et Rond. Semble-t-il que cette forêt serait à nouveau exploitée en temps opportun par la compagnie Brown. Entre-temps, les arbres ne cessent de pousser et le chant des oiseaux se répercute dans ce « sanctuaire » montagnoux.

Ce récit comporte peut-être certaines incohérences mais je me devais de vous raconter les principaux passages. Alors je compte sur votre indulgence !

Moulin à scie Grandchamp et Charbonneau

C'est en 1965 que monsieur Émile Grandchamp décida de bâtir un moulin à scie au 12^e rang, près du ruisseau, chez Wellie Grandchamp. La machinerie provenait d'un ancien moulin de St-Jean-de-Matha. On se servait d'un moteur de camion comme force motrice pour faire tourner ce moulin qui a fonctionné environ cinq ans, après quoi cette machinerie fut vendue à une dame de Ste-Émélie-de-l'Énergie.

Moulin à scie Guy Baril

En 1969, Guy Baril acheta le moulin à scie d'Édouard Desroches. Il s'agissait en fait du dernier moulin conventionnel encore actif à St-Damien. Pour être plus concurrentiel, Guy Baril décida de le reconstruire en 1979 et de le doter d'un équipement moderne avec contrôle électronique. Cet homme dynamique et pragmatique fut maire de St-Damien de 1975 à 1991. Il détient

d'ailleurs le record de longévité sur la scène municipale. Grand amateur de pêche et de voyages, c'est un homme qui déborde d'optimisme.



Moulin à scie de Guy Baril et Fils Inc.

Entreprises d'autrefois

Fabrique de boîtes à beurre

Cette fabrique aurait été construite à la fin du XIX^e siècle par Fidèle Mondor sur le ruisseau du 9^e rang, à proximité du Domaine Lac Boucher. On y trouvait un moulin à scie tout juste à côté, lequel était activé par une roue d'eau.

Quelques années plus tard, on y annexa une crèmerie qui était exploitée par messieurs Thomas et Camille Mondor. Cette dernière installation existait déjà avant la Crèmerie Grenache.

Monsieur Camille Mondor vendit cette fabrique à Arthur Maxwell qui déménagea au bout de la rue St-Joseph au village St-Damien. À cet endroit, on employait la vapeur afin d'obtenir la force motrice nécessaire.

En 1925, Georges Mondor, fils de Édouard Mondor (Isaac), en société avec Adrien Cédras, achetèrent cette fabrique de boîtes à beurre pour le prix de 5 000 \$. À l'époque, cette petite industrie était florissante et prometteuse. Au bout de cinq années d'exploitation, un incendie se déclara dans la nuit et la fabrique fut une perte totale. Les propriétaires ne purent récupérer que 2 000 \$ grâce à leur assurance.

Georges Mondor, qui désirait rebâtir la fabrique à la suite du désastre, se vit carrément refuser une augmentation par la compagnie d'assurance, en raison des risques trop élevés. Après réflexion, les deux sinistrés vendirent leur permis et leur droit à monsieur Jean-Baptiste Dénomée, homme d'affaires, du bas du village.

Monsieur Georges Mondor était un homme remarquable et plein de ressources. Outre son poste de secrétaire de la commission scolaire, il était mesureur de bois licencié et juge de paix. Il devint gérant de la Caisse populaire de St-Damien lors de sa fondation en 1936 et y demeura en poste plusieurs années dans sa propre maison (résidence actuelle de Mme Germain Frappier).

Il était également représentant de machineries agricoles pour le compte de la compagnie « Massey Harris ». Il convient également de souligner que messieurs Georges Mondor et Dosithée Dénomée signèrent respectivement, le 27^e jour d'octobre 1942, comme secrétaire-trésorier et président lors de la signature du premier bail de pêche avec le gouvernement.

J'ai eu l'occasion de rencontrer monsieur Mondor pour la dernière fois à St-Cuthbert alors qu'il était bénéficiaire dans un centre pour personnes retraitées. Heureux et en pleine forme, il m'a raconté beaucoup de choses sur le passé.

Lorsqu'il était au collège, il avait été embauché durant ses vacances d'été par la St-Maurice Protection, comme gardien de tour à feu au lac Mastigouche. Par beau temps, il devait assumer une surveillance constante du haut de sa tour pour détecter les feux possibles en forêt. Il m'a confié qu'il vivait presque continuellement seul dans le bois et qu'il n'avait jamais eu peur. Il apprit les rudiments de la survie en forêt. Très bon marcheur, il s'orientait très facilement, ce qui est primordial en forêt.

Il rencontra un chef indien qui lui enseigna quoi faire s'il venait à rencontrer des bêtes sauvages. Ainsi, il ne fallait jamais reculer devant une bête quelconque ou l'agacer, car cela aurait pu être fatal.

Un jour, il rencontra une mère ourse avec ses petits et celle-ci prit aussitôt une position de défense. Mais grâce aux conseils du chef indien, notre homme savait quoi faire dans une telle situation. Il prit un sac de toile qui contenait ses effets personnels et le lui lança. Pour apaiser sa rage, la mère ourse le saisit et le déchira en petits morceaux. Notre homme en profita pour lancer deux à trois cris d'ours qui incitèrent les petits à se diriger vers le bois, la mère à leur trousse, laissant ainsi la voie libre à monsieur Mondor. Même si on a peur, il faut rester brave ou du moins en avoir l'air.

L'original, quant à lui, va piocher, creuser des trous avec ses pattes et passer sa rage pour ensuite s'enfuir. Si on ne recule pas, c'est toujours ainsi.

En me parlant de choses et d'autres, il vint également à me dévoiler les noms de ses meilleurs amis avec qui il avait entretenu de bonnes relations. C'est assurément un fils de St-Damien qui, au cours de sa vie, a démontré un attachement profond pour sa petite patrie.

Les larmes aux yeux, il m'a parlé de sa défunte épouse, Alexina Grenache et de ses trois filles dont il était si fier : Marthe, Madeleine et Charlotte.

Avant de nous quitter, nous nous sommes donnés une poignée de main des plus chaleureuses.

« Beurrerie du cap »

Cette crémérie fut bâtie par Sifroy Comtois qui l'exploita avec son fils Damien vers 1910 sous la raison sociale de « Beurrerie du Cap ». Elle était située au 8^e rang dans le bas d'une côte à la fois particulière, abrupte et tordue. En 1913, cette beurrerie fut vendue à Joseph Forest qui l'a vendit en 1915 à Wilfrid Dandeneau qui l'exploita pendant de nombreuses années. En 1922, Albert Dubeau s'associa à Lucien Desrosiers pour faire l'acquisition de la beurrerie. Au bout de quelques années, celui-ci vendit sa part à Arthur

« La beurrerie du Cap » était située en bas de la côte du 8^e rang avant d'arriver chez Honorius Fiset et Gabriel Croisetière.



« La beurrerie du Cap ». Sur la plate-forme, Albert Dubeau et Lucien Desrosiers

Albert Dubeau, Lucien Desrosiers, sa femme Yvonne et Mme Albert Desrosiers (Maria St-Georges) à côté de la beurrerie en 1921.



En voiture, près de la beurrerie, Marie-Reine Dubeau et Gabriel Croisetière



Mance Dubeau dans les bras de son oncle Donat

Duperrault. Albert Dubeau en devint par la suite l'unique propriétaire. Il l'exploita jusqu'en 1939 pour finalement la revendre à son frère René Dubeau qui continua à faire du beurre pendant au moins trois ans.

Au temps de ma jeunesse, j'ai travaillé pour cette crèmerie jusqu'à ce que la Société Coopérative Agricole de St-Damien en prenne possession. Ce dernier changement eut pour effet de concurrencer la Crèmerie Grenache qui, à l'époque, était en pleine expansion dans le domaine de la fabrication de la crème glacée.

La Crèmerie Dubeau avait une grande glacière. C'était à l'intérieur de cette bâtisse que l'on conservait de la glace pour l'été en la recouvrant de bran de scie.

Cette glace était découpée l'hiver sur la rivière Matambin, juste en amont du moulin à scie Beaulieu. Pour cette activité qui durait environ un mois, on employait au moins quinze hommes, munis de godendards à glace et de pinces, qui sortaient de la rivière de beaux blocs de glace cristalline. Le transport s'effectuait à l'aide de sleighs tirés par des chevaux jusqu'à la glacière. Pour empiler les blocs, on installait un dalot et chaque morceau de glace était agrippé à une pince et tiré par un cheval à l'aide d'un câble et de poulies; le tour était joué!

Cette glace était utilisée pour l'entreposage et le refroidissement des produits laitiers.

De nos jours, les méthodes de refroidissement ont changé. En effet, ce sont des camions citernes qui ramassent le lait en vrac et ce secteur est en plein essor.

La pruche

Au début de la colonisation, il existait des arbres d'essences variées, et la pruche était l'un de ceux-ci.

La pruche est un arbre de 60 à 75 pieds de hauteur avec de petites aiguilles disposées comme celles d'un sapin. On l'associe

généralement au bouleau, au hêtre et à l'érable à sucre. Son bois, mou et cassant, mais plus fort que le pin blanc, est utilisé en charpenterie ainsi que dans la fabrication de caisses et de bardeaux.

L'écorce riche en tannin était très utilisée dans le domaine de la tannerie. C'est un bois passablement lourd qui n'est pas utilisé dans les papeteries du fait qu'il ne flotte pas et qu'il ne peut donc pas être transporté par voie d'eau. Ces arbres devaient être transportés en voiture jusqu'au moulin à scie. D'assez bonne grosseur, ils poussent de façon isolée.

À l'époque, on se servait de la hache et d'un ciseau à bois assez robuste pour enlever l'écorce ; c'était une tâche ardue. La plupart du temps, ces pruches écorcées étaient laissées sur le terrain et se décomposaient complètement après de nombreuses années.

Ces écorces de pruche étaient coupées et cordées en sections de quatre pieds de longueur. Une fois séchées, on les transportait aux premières neiges à la Tannerie Bergeron de St-Gabriel où elles étaient vendues 4 \$ la corde (4' x 8' x 4'), ou l'équivalent de cent vingt-huit pieds cubes.

Rendues à l'usine, on pulvérisait ces écorces pour tanner les peaux d'animaux afin de les rendre imputrescibles. Pour les colons, le cuir servait certainement à plusieurs fins.

Toutefois, de nos jours, on n'utilise plus l'écorce pour le tannage. D'autres techniques ont été élaborées depuis, et chaque peau exige un tannage particulier.

Pour le tanneur, il existe des huiles spéciales à base de chrome, d'aluminium ou d'alun, etc. C'est ainsi que la pruche perdit ses lettres de noblesse !

L'hôtel Ciarlo

L'Hôtel Ciarlo fut bâti au lac Matambin en 1937 par Léo Ciarlo à l'endroit où se trouve aujourd'hui le « Fil de l'Eau ». L'Hôtel Ciarlo d'origine était plus spacieux et plus fonctionnel que



« L'hôtel Ciarlo » en 1937, bâti par son propriétaire Léo Ciarlo

celui qui fut reconstruit après l'incendie. Léo Ciarlo avait une bonne vision de l'avenir du tourisme à St-Damien, mais la majorité des paroissiens ne voyaient pas les choses de la même façon.

En effet, il existait à l'époque une loi intitulée « la prohibition », qui retarda considérablement le développement du tourisme. Par un mini-référendum, les gens de la paroisse, appuyés par le clergé, votèrent en faveur du maintien de cette prohibition.

Léo Ciarlo fut donc contraint d'exploiter son hôtel sans aucune vente de boissons alcoolisées. Toutefois, à l'occasion, sous l'insistance des clients, il lui arrivait de céder et, par malchance, de se faire prendre.

À l'époque, le clergé, bénéficiant d'une certaine complicité avec le gouvernement, jouait un rôle de premier plan quant à l'octroi des licences aux hôteliers. Léo Ciarlo avait beaucoup d'ennuis parce qu'il contrevenait à la loi en obtempérant aux demandes de ses clients. Il fut donc contraint de vendre son commerce à perte et dû repartir à Montréal appauvri.

Enfin, vers 1950, Maurice Duplessis, alors premier ministre du Québec, abolissait la prohibition à la grandeur de la province. Les préjugés ayant disparu, on constata rapidement que la mise sur pied d'une régie de licences pour débit de boissons était chose nécessaire, et que l'établissement de règlements permettrait de mieux protéger les usagers tant sur les plans de la discipline que de la qualité des produits vendus. Autre temps, autres mœurs !

Cette construction évoque en moi certains souvenirs. Lorsque je décidai de devenir électricien, il y a environ 50 ans, je travaillais pour le compte de l'entrepreneur Émile Lessard de St-Jean-de-Matha. La construction de cet hôtel n'était pas terminée à l'intérieur et c'est à cet endroit que je me fis la main. Il fallait à l'époque passer les fils B.X. (fils d'acier). La tâche la plus ardue consistait à percer des trous dans les soliveaux et les colombages avec un vilebrequin à la main tout en maintenant son équilibre dans un escabeau. Je travaillais douze heures par jour pour un seul dollar, mais le travail ne me faisait pas peur. Je ne voudrais surtout pas me plaindre mais seulement dire aux jeunes qu'à l'époque on travaillait fort. À la fin de la journée, nous étions réellement fiers de nous.

Je me rappelle en outre que Léo Ciarlo était un excellent cuisinier. Un jour, il nous prépara des fèves au lard et nous confia que ses fèves déclenchaient beaucoup moins de gaz...

L'hôtel Ciarlo a connu plusieurs propriétaires dont : M. Léo Ciarlo, Mme Léo Ciarlo, M. Paul Provost, Laval Beudet et associés, M. Guy Baril, M. Gérard Lajeunesse.

L'hôtel Ciarlo se nomme maintenant « Au fil de l'eau ».

Moulin à farine Langevin

Le moulin à farine était situé de l'autre côté de la rivière Matambin, du côté nord « est » de la résidence de Lorenzo Tellier, autrefois la maison de Hilaire Beaulieu. À cet endroit, il y avait un barrage en bois qui enjambait la rivière et retenait l'eau sur une



L'hôtel « Au Fil de l'eau » au temps du propriétaire M. Guy Baril

distance d'environ 1 ½ km. C'est vers 1845 que Noé Rainville construisit ce moulin à proximité de la chute. À l'époque, c'était la principale force motrice disponible et surtout la plus économique.



Bar-terrace « Au Fil de l'eau », M. Gérard Lajeunesse, propriétaire

Notre région connut également, après l'arrivée du Pacifique Canadien à St-Gabriel, l'avènement des chaudières à vapeur. Il faut bien l'avouer, le transport d'une chaudière depuis Montréal s'avérait auparavant quasi impossible, du fait que les routes de l'époque, souvent tortueuses, étroites et caillouteuses constituaient un sérieux handicap.

Achille Langevin, surnommé « le gros bonhomme », en raison de sa forte corpulence, devint propriétaire de ce moulin. L'eau était acheminée par un gros tuyau en bois partant du barrage et tombait dans des godets placés à la circonférence d'une roue qui recevait l'eau nécessaire au fonctionnement de la moulange à meules de pierre.

À remarquer que l'utilisation des moulins est presque aussi ancienne que l'histoire du monde. Au temps de Moïse, on employait pour moudre le grain, un appareil composé de deux meules, l'une rotative et l'autre fixe. Des bras d'hommes actionnaient les roues du moulin.

Chez nous, la moulange « dite à pierre » était à l'origine une pierre ronde choisie et équarrie avec un ciseau à froid et un marteau. Ce travail à la main demandait plusieurs semaines. Cette pierre avait parfois 4 pieds de diamètre et environ 8 pouces d'épaisseur. Le « shaft » (arbre de couche), d'une circonférence de 12 à 16 pouces, était en bois carré. La pierre était fixée à cet arbre.

Dans le cadre de mes recherches, j'ai trouvé à Ste-Ursule, sur la Rivière du Loup, un moulin à farine qui fonctionne encore selon le même principe. Existant depuis 1742, ce moulin est doté d'une pierre fixée à l'arbre de bois carré d'environ 15 pouces et fonctionne grâce à une roue d'eau. Une autre pierre est fixée à la bâtisse et la friction entre les deux pierres permet de moudre le grain. Le propriétaire, monsieur St-Louis, meunier de métier, fait de la farine de sarrasin, laquelle est particulièrement recherchée dans la région, surtout à l'occasion du Festival de la Galette de Sarrasin.

Ce moulin de Ste-Ursule est certes le reflet de nos anciennes moulanges. Lors de ma visite à ce moulin, je fus vivement impressionné.

Boutique de forge Wilfrid Baril

Cette bâtisse de deux étages comportait la boutique au rez-de-chaussée et le logement à l'étage supérieur. Elle avait été construite par Joseph Comtois à la même époque que le développement du village de St-Damien.

Cette forge changea de propriétaire plusieurs fois comme en font foi les noms suivants : messieurs Bellehumeur, Breault et Féréol Armstrong. Ce dernier demeurait à Ste-Émélie-de-l'Énergie. Il travaillait le jour à St-Damien, puis le soir venu, il transportait chez lui ses principaux outils, y compris son enclume.

Il y eut ensuite Hilaire Beaulieu qui exploita la forge pendant quelques années avant de la revendre, en 1914, à Wilfrid Baril. Avec l'argent de la vente, il s'acheta un moulin à scie qui portera son nom : le moulin à scie H. Beaulieu.

Avec entrain, Wilfrid Baril exploita sa boutique une bonne partie de sa vie. On le disait excellent maréchal-ferrant. À l'époque, il était essentiel que les sabots d'un cheval soient bien entretenus et que de bons fers les protègent toute l'année durant.

Wilfrid demandait 2 \$ pour ferrer un cheval, incluant les fers, les clous et la main-d'œuvre.

Il réparait aussi des voitures d'été et d'hiver et fabriquait des sleighs de chantier qu'il vendait à ses nombreux clients. Malheureusement, le modernisme est venu anéantir ces bonnes vieilles boutiques de forge qui étaient souvent l'orgueil de nos villages. La venue de l'auto et du camion, jumelée à la disparition graduelle des chevaux, changèrent les habitudes des gens en matière de transport. Les garages vinrent remplacer les boutiques de forge. Et

aujourd'hui, seul le proverbe subsiste : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron ».

Boutique de forge Comtois

Vers 1897, la boutique de forge occupait le rez-de-chaussée tandis que la famille Comtois habitait l'étage supérieur. Elle était située entre le domicile de Camille Bolduc et la beurrerie Grenache. Cette boutique fut bâtie par Wellie Bellehumeur aux alentours de 1880. Ce dernier l'exploita durant environ dix ans. Elle fut par la suite vendue vers 1890 à Ovila Gareau qui avait cinq enfants : Anna, Lucia, Alma, Jeanne et Marcel. Ce dernier, retraité, demeure aujourd'hui au lac Boucher. Vers 1897, cette boutique de forge fut vendue à Joseph Comtois, mari de Joséphine Bolduc. De cette union naquirent neuf enfants : Dora, Léonidas, Flore, Anna, Agnès, Josaphat, Simon, Antonio et Marie-Ange. Cette dernière se dévoua corps et âme pour les malades et ses talents de sage-femme lui valurent l'admiration des médecins souvent trop éloignés ou non disponibles.

En plus d'être forgeron, Joseph Comtois était « arracheur de dents ». Il avait de la poigne comme on dit. On raconte même que plusieurs bonnes dents auraient été extraites par mégarde. Je dois toutefois préciser que notre homme était sourd. Ste-Appoline, patronne des dentistes, protégez-nous !

Nos érablières...

Dès leur arrivée au pays, les Blancs constatèrent que les Indiens savaient comment extraire la sève de l'érable pour ensuite la transformer en sucre, lequel fut très tôt baptisé : « sucre du pays ».

On utilisa d'abord les méthodes rudimentaires des Indiens : larges entailles pratiquées à la hache, chalumeaux et augets de bois,

casseaux d'écorce de bouleau. Par la suite, on se servit de chaudrons de fer ou de fonte suspendus à la crémaillère pour faire évaporer la sève.

Tout le monde savait que les érables à sucre fourmillaient à St-Damien. D'ailleurs, des gens de St-Norbert, de Berthier et même de Lanoraie s'adressaient à Bernard Monday de St-Gabriel dans l'espoir de louer, tout particulièrement dans le 9^e rang, des centaines et des centaines d'érables, question de faire un peu d'argent.

À la mi-mars, le temps des sucres battait son plein. Les corneilles annonçaient cet événement à pleine gorge. Le soleil s'intensifiait et les grands bois reprenaient vie. Des chansons se mêlaient aux cris des corneilles et au chant des pinsons ; c'était le printemps, c'était le réveil de la nature. Des journées splendides, caractérisées par d'excellentes gelées, se traduisaient par des coulées abondantes.

Le temps des sucres venu, des familles accouraient, munies de plusieurs ustensiles : seaux, grandes barriques servant d'ordinaire à la mélasse, grands chaudrons de fer, chalumeaux, haches, etc. Certaines d'entre elles érigeaient des abris de fortune tandis que d'autres préféraient cohabiter avec le propriétaire du lot. L'enthousiasme était à son comble. Lorsqu'on retirait la tarière, la sève s'infiltrait immédiatement dans la cavité qui était avidement léchée par les enfants avant que le chalumeau ne soit enfoncé à coups redoublés de maillet de bois. Cette eau était recueillie, puis soumise au processus d'ébullition. L'arôme du sirop d'érable se dégageait en même temps que l'eau s'évaporait.

Vers 1930, mon père loua une terre et y exploita une érablière avec mes frères Adrien et Amédée. Ils « faisaient la tournée » avec des raquettes ou des « pattes d'ours » pour ramasser la précieuse sève. Puis, ils la transportaient et la vidaient dans une tonne de bois

déposée sur un traîneau qu'un cheval tirait jusqu'à la « cabane à sucre ».

C'est là pour la première fois que j'ai vu comment on faisait du sirop et de la tire d'érable ainsi que du « sucre du pays ».

Pour moi, ce travail est un métier à la fois sain et agréable, surtout au printemps lorsque les journées sont si belles !

Naturellement, les équipements et techniques d'exploitation s'améliorent de jour en jour.

À l'industrie du sucre d'érable se rattache un folklore des plus riches. Les parties de sucre ont toujours été fort populaires, tout spécialement dans notre province.

L'érable occupe une place prépondérante dans le paysage canadien. Les premiers colons l'appréciaient pour sa beauté et son utilité. Aux premières gelées de l'automne, l'érable revêt des teintes multicolores et la forêt arbore son manteau pourpre et or. Pas étonnant que le Canada soit connu comme « le pays de la feuille d'érable ».

C'est ainsi que la feuille d'érable est devenue, le 21 novembre 1921, l'emblème officiel de notre pays.



Cabane à sucre chez Honorius Fiset dans les années '40, avec les vicaires Houle et Lavallée.

Anecdotes

Entente à l'amiable

Thomas Therrien avait eu de grosses discussions avec le curé Désautels lors de la construction de l'église de St-Damien en 1867. Monsieur Therrien voulait être rattaché à l'église St-Gabriel mais le curé et la fabrique refusaient tout bonnement. Devant ce refus, Thomas Therrien cessa d'aller à l'église de St-Damien. Les années passèrent jusqu'au jour où, se sentant vieillir, il demanda à voir le curé chez lui. Après plusieurs discussions, la controverse fut réglée à la condition qu'il soit inhumé sous l'église après sa mort.

Il décéda le premier août 1919 et l'entente fut respectée par le curé Jodoin. Après avoir scié le plancher, on creusa la fosse sous l'église tel que convenu. Des morceaux de bois temporaires supportaient la tombe pendant les funérailles. Après quoi, on enleva ces supports pour descendre le cercueil dans la fosse préparée à cette fin. C'était sans contredit quelque chose de spécial à voir !

Vers 1940, la fabrique de St-Damien décidait d'installer un système de chauffage sous l'église qui fonctionnait à l'aide de fournaies à air chaud alimentées au bois. On entreprit donc de creuser sous l'église des tranchées assez grandes pour mettre en

place les fournaises, la cheminée et l'espace de rangement nécessaire pour le bois. C'était une tâche ardue du fait que l'on devait transporter la terre à l'aide de brouettes. Naturellement, on déterra, au cours des travaux, la tombe de Thomas Therrien qui fut entreposée dans le charnier pendant quelques jours.

Le dimanche arriva et on sentait une certaine complicité de la part des témoins au sujet de ce « trésor mystérieux ».

Joseph Mondor dit Charbonnier déclara qu'il l'avait connu de son vivant et insistait pour le revoir. Il alla donc rencontrer le curé Robillard pour avoir la permission d'ouvrir la tombe. Cette permission lui fut accordée. Lorsqu'il alla le voir, je l'ai suivi avec plusieurs autres. Je m'en rappelle comme si c'était hier !

La grande barbe blanche de monsieur Therrien était demeurée intacte. Quant à son pantalon, encore en très bon état, il ressemblait à un tuyau de poêle. D'un clin d'œil amusé, Odilon Frappier coupa un morceau du pantalon du défunt en guise de souvenir. Cette étoffe devait servir par la suite pour taquiner les gens.

Quant à moi, question de faire rigoler les autres, je lui arrachai un poil de barbe, geste que j'ai par la suite regretté. En effet, deux jours plus tard, je rêvais que toute la lignée des Therrien de St-Damien riaient de moi parce que j'avais le corps entièrement couvert de grands poils blancs, tout comme un singe blanc disaient-ils ! Je me regardais dans un miroir et j'essayais de sourire, mais rien à faire. Angoissé et suant à grosses gouttes, je me sentais à la fois puni et amoindri. À mon réveil, j'ai vite réalisé que ce n'était qu'un affreux cauchemar !

Adorer le veau d'or

À St-Damien au début du siècle, Albert Rainville, fils de Noé Rainville, avait beaucoup d'ambitions mais malheureusement, ses réussites ne furent pas nombreuses.

En effet, on avait découvert de la pyrite de fer sur la terre de Hormidas Mondor dans un galet situé sur un coteau élevé d'une trentaine de pieds. À cet endroit, c'était comme si une explosion souterraine avait eu lieu il y a des centaines d'années, ce qui aurait fait gonfler le terrain. Des roches roulantes gisaient çà et là et on se demandait d'où venaient ces pierres ?

Dans ce galet, on trouve de la pyrite de fer (Fe S_2). Le métal, d'un jaune vif à reflets brillants, est constitué de petits morceaux d'environ trois-quart de pouces. La couleur de la pyrite trompe les gens, mais il faut toujours se rappeler du proverbe : « Tout ce qui brille n'est pas or ».

Étant persuadé de pouvoir s'enrichir rapidement, Albert Rainville décida de creuser afin de cueillir ce « précieux » métal. Il était sûrement de bonne foi. Comme on le sait, ce mirage n'était rien d'autre qu'une illusion d'optique. Débordant d'enthousiasme, il creusa donc, avec ardeur, un trou d'environ trente-cinq pieds de profondeur.

D'après mes renseignements, le « mineur » se rendit un jour en Californie aux États-Unis et eut la « brillante » idée de vendre des parts de cette mine potentielle. Par la suite, les acheteurs voulurent obtenir plus de renseignements sur la progression des travaux en cours. Semble-t-il que Albert Rainville aurait eu certaines difficultés à tirer son épingle du jeu et qu'il aurait appris, à ses dépens, que son travail ne valait pas son pesant d'or. Malheureusement, j'ignore ce qui s'est passé par la suite.

« Souliers magiques »

On raconte que vers 1880, la famille Therrien déplora la mort de l'un des siens. La dépouille mortelle fut exposée dans sa maison et, comme le voulait la coutume, on veillait le corps jour et nuit, durant trois jours. Parents et amis se relayaient pour accomplir

cette tâche qui s'avérait, à n'en pas douter, monotone et épuisante à la fois.

La première nuit, l'une des personnes affectées à la garde, s'aperçut que les souliers du défunt étaient demeurés à leur endroit habituel. Profitant du faible éclairage, elle s'empara des souliers avec l'intention de faire peur aux autres.

Dès les premiers bruits, la plupart des gens furent pris de panique ; effrayés, ils se jetèrent les uns sur les autres pour se retrouver, à un moment donné, dans le même coin de la pièce. Était-ce une coïncidence, un fantôme ou un esprit malin ? Comment savoir ? C'est alors que le joueur de tour, d'une voix grave, déclara : « Si le mort a besoin de ses souliers, il n'a qu'à venir les reprendre ». À ce qu'il paraît, après quelques minutes de confusion, le calme revint.

Le troisième jour, une senteur écœurante se dégageait du contenu de cette boîte en cèdre fabriquée de planches brutes, qu'on appellera ici la tombe ou le cercueil. Il va sans dire que le défunt n'était pas embaumé. Question de changer un peu l'odeur de la maison, l'aîné de la famille décida d'allumer sa pipe de bruyère et bientôt, la fumée l'entoura d'une auréole d'homme sage. Pour sa part, la cousine Corinne sortit de son sac à main une tabatière à priser, ce qui en amena plusieurs à tenter l'expérience pour la première fois. Par maladresse toutefois, un ami de la famille, se trouvant trop près de la tombe, éternua et éclaboussa le visage du défunt avec cette poudre. Ainsi maquillé, le défunt faisait pitié à voir ! On raconte même que tous les témoins s'en trouvèrent gênés et mal à l'aise malgré leur envie de rire. Pour ne pas attrister davantage les proches de la victime, ils réussirent tant bien que mal à garder leur sérieux. Mais c'était tellement drôle qu'au bout de dix secondes, tous sans exception éclatèrent de rire. Réaction nerveuse me direz-vous, mais aussi quel soulagement !

Le dimanche suivant, le curé Joseph Brien, d'un naturel moqueur, monta en chaire et se mit en devoir de rappeler à ses fidèles le respect qu'ils devaient à leurs morts. Mais devant la mine réjouie de ses ouailles, il sentit bientôt le rouge lui monter au visage. Il écourta donc son sermon en raison des efforts qu'ils devaient lui-même déployer pour ne pas se mettre à rire.

À l'offertoire, le curé baisa l'autel comme à l'habitude, mais ne se retourna pas vers les fidèles pour prononcer le célèbre *Dominus Vobiscum*. Il avait visiblement trop envie de rire et ses épaules sursautaient malgré lui.

Par respect, personne n'osa le critiquer – on présume que son évêque n'entendit jamais parler de cette affaire.

Je tiens à relater ce fait vécu, avant que le temps ne l'efface, pour souligner que la réalité dépasse parfois la fiction.

La jument du curé Jodoin

Cette jument, baptisée « Princesse », avait un gracieux port de tête. Alcide Morin, homme de cour du presbytère, la traitait avec une grande bonté.

Un jour, en 1922, tout près du lac Corbeau, sur la terre d'Eugène Croisetière, un feu d'abattis menaçait de se communiquer à la forêt environnante. C'est alors que le vicaire, l'abbé Antonio Gagné, emprunta la jument du curé et partit à titre de volontaire pour circonscrire cet élément destructeur.

On avait attaché « Princesse » à un arbre près d'une habitation. Aussi, plusieurs paroissiens s'étaient-ils rassemblés pour se relayer à tour de rôle les chaudières d'eau du lac Corbeau que l'on utilisait pour éteindre le feu. Lorsque tout danger fut écarté, le vicaire décida de retourner chez lui et détacha la jument pour se remettre en route. Celle-ci, probablement apeurée par la fumée, se cambra, prit le mors aux dents et se mit à piaffer et à hennir à fendre l'âme. Le vicaire, après quelques difficultés, réussit à embarquer

dans la voiture. Inquiets, les gens de son entourage se dirent « ça va descendre au village sur un joli temps »!

Mais c'est le contraire qui se produisit. « Princesse » devint soudainement rétive, c'est-à-dire qu'au lieu d'avancer, elle reculait, ruait, encensait et chauvissait des oreilles pour finalement heurter un merisier et endommager la voiture. Inutile de vous dire que l'abbé Gagné ne jurait pas, mais il pestait et qualifiait la jument du curé Jodoin de « méchante bête ». Et pendant ce temps-là, les petits oiseaux s'en donnaient à cœur joie dans le crottin de la belle Princesse!

Courses précurseurs — Maski-Courons

En février 1931, on organisa une course à pied à St-Gabriel-de-Brandon autour du lac Maskinongé. Commanditée par le D^r Aldéric Laurendeau, ce fut la première course d'envergure dans notre région.

Les coureurs devaient parcourir environ 12 milles en partant de l'hôtel de ville pour se diriger au sud sur le chemin du Cordon, puis à l'est vers le chemin Lafrenière et atteindre la route 43 ou 347 avant de terminer la course au village de St-Gabriel, juste en face de l'hôtel de ville. Cette course avait été organisée par messieurs Réal Masse, Léon Lamontagne et Jos Lamontagne. Voici la liste des prix. premier prix ; 50 \$, deuxième prix : 40 \$, troisième prix : 30 \$, quatrième prix : 20 \$, cinquième prix : 10 \$. D'autres prix de 5 \$ furent également remis.

Toutefois, quelle ne fut pas la surprise des spectateurs de remarquer la présence, sur la ligne de départ, de deux nouveaux coureurs de St-Damien, soit messieurs Thomas Mondor et Alphonse Préville. Ces deux athlètes étaient respectivement parrainés par Côme Mondor, garde-chasse de St-Damien et Georges Bolduc, homme d'affaires également de la municipalité.

Les coureurs inscrits s'expliquaient mal la présence de ces deux intrus. De toute façon, ils ne pourraient aller bien loin se disaient-ils en riant sous cape.

Le signal du départ fut donné et tous les coureurs s'élancèrent, précédés par les « officiels » à bord de leur voiture tirée par deux chevaux. On raconte que le petit Thomas, surnommé « Tinou » Mondor, aurait abandonné la course sur le chemin Lafrenière (à Pitoute) pour des raisons inconnues. Alphonse Prévile, quant à lui, prit la tête des coureurs et rejoignit même, dans la montée du Château Bellevue, la voiture des « officiels » dont les pauvres chevaux étaient complètement épuisés. Il tapait sur le dossier de la voiture et criait : « Enlevez-vous, enlevez-vous, vous me retardez ». Évidemment, cette tactique avait pour but de faire en sorte que les coureurs de St-Gabriel rejoignent Alphonse Prévile.

Malgré tout, Alphonse arriva bon premier et fut déclaré grand gagnant. Les autres coureurs, qui avaient consacré bien des heures à l'entraînement, acceptèrent mal cette défaite. Tous les participants arrivèrent à l'hôtel de ville et la moitié d'entre eux complètement vidés. Alphonse de son côté sautait sur place en guise de satisfaction.

Une discussion s'ensuivit et le ton monta rapidement. Il n'était pas question pour Alphonse que sa victoire soit contestée. Il leur fit même cette proposition : « Nous allons reprendre immédiatement cette course, et l'on verra bien qui est le véritable gagnant ». Personne ne voulut relever le défi. Voici les résultats de cette course mémorable. Le premier, Alphonse Prévile : une heure vingt-huit minutes ; le deuxième, Sylvio Riopel : une heure vingt-huit minutes trente secondes ; le troisième, Zénon Beausoleil : une heure vingt-neuf minutes. Une tempête dans une verre d'eau...

Souvenirs de jeunesse

Au temps des sucres vers 1935, Cléophas Therrien, fils de Joseph Therrien, travaillait chez Honorius Fiset.

Mademoiselle Jeanne Beaulieu, de nature espiègle, décida de jouer un vilain tour à Cléophas : elle versa du réduit dans une tasse et y ajouta un laxatif. D'un ton mielleux, elle lui offrit un verre que Cléophas s'empressa de boire car il aimait particulièrement le réduit, surtout lorsqu'il était offert par une charmante jeune fille. Après avoir ingurgité ce délicieux breuvage, il décida de retourner chez lui en longeant la rivière Matambin, car il demeurait à proximité du moulin H. Beaulieu & Langevin. Aussitôt après son départ, Jeanne et les autres gens de la maison le surveillèrent. Naturellement, notre homme n'alla pas bien loin car il fut contraint de s'arrêter pour soulager certains « besoins naturels » !

La pipe de Patrick Dandeneau

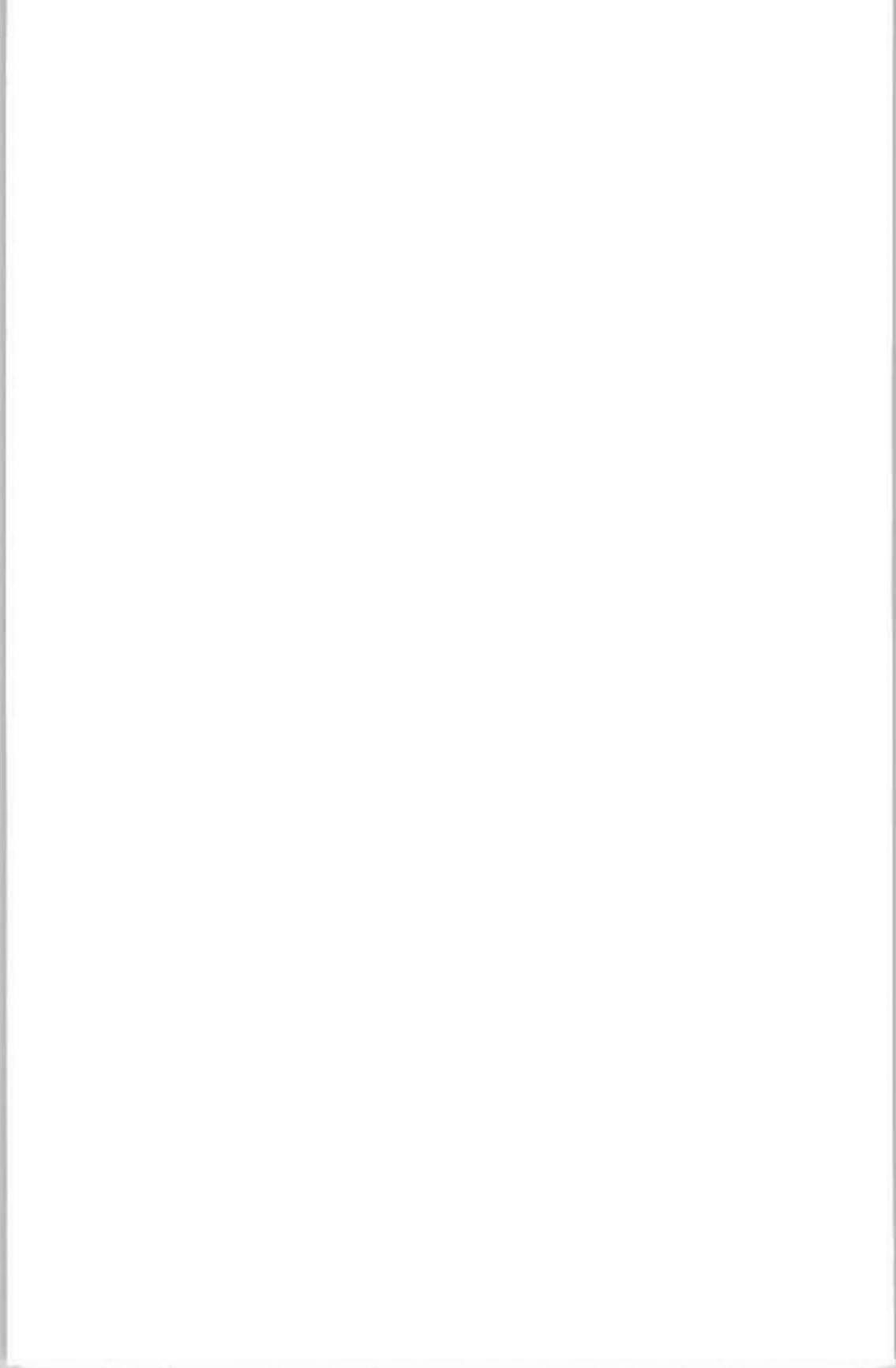
Plusieurs se souviendront de Patrick Dandeneau. À l'époque, les gens d'un certain âge fumaient la pipe. C'était donc monnaie courante de trouver des crachoirs dans les endroits publics, question de propreté et d'hygiène. On en trouvait dans presque toutes les cuisines ; en fait on en voyait partout. Il y en avait de très beaux et chacun portait un nom particulier. Je me souviens entre autres de celui qu'on avait baptisé : « Spittoon ». On plaçait des crachoirs dans les salons où les filles recevaient leurs amis qui fumaient la pipe par souci d'économie car il faut se rappeler que nous étions au temps de la crise.

Le crachoir était placé à quelques pieds des fumeurs et ceux-ci y lançaient les allumettes de bois que fabriquait la compagnie Eddy Matches de Berthierville, entreprise aujourd'hui disparue. Ils les lançaient dans le crachoir sans se lever tellement ils étaient habitués. Lorsqu'ils fumaient la pipe, les gens avaient ce besoin constant de

cracher car le jus leur laissait un drôle de goût dans la bouche. Lorsque la pipe se bloquait, on y passait une clisse de balai.

Beaucoup d'entre vous se rappelleront sûrement que certaines pipes étaient munies d'un bouquin plus long, ce qui permettait de refroidir la fumée avant que celle-ci n'atteigne la bouche du fumeur. Mais elles avaient aussi un défaut ; elles s'emplissaient très souvent de salive, forçant le fumeur à secouer sa pipe, à lui passer une clisse de balai, etc. Les fumeurs de pipe étaient passés maîtres dans l'art de lancer leurs crachats de très loin sans rater la cible la plupart du temps !

Un bon jour, Patrick Dandeneau était assis dans le magasin général, juste en face d'Émilien Degrandpré. Ce dernier était assis près du crachoir et fumait tout bonnement sa pipe. La pipe de Patrick sirotait et il sentit le besoin de cracher. Ce faisant, il rata complètement la cible et son crachat vint atterrir sur le bout de la bottine d'Émilien Degrandpré. Monsieur Patrick, qui n'était pas homme à insulter son voisin, sortit son mouchoir pour essuyer la bottine d'Émilien. Mais Émilien, vif d'esprit, lança à Patrick : « Laisse faire, du jus de baveux, c'est bon pour le cuir ». L'affaire en resta là car nos deux comparses n'étaient pas de nature rancunière.



Des gens qui ont fait l'histoire

Avalanche de neige

En décembre 1986, madame Médéric Croisetière me raconta qu'elle avait vécu, le 7 janvier 1915, l'avalanche de fond de neige qui survint à l'arrière du site actuel de « l'Homme à la Chaise ». Pour être plus précis, cet événement se produisit à proximité du chemin Beaulieu (Projet des Deux Cantons). Tôt le matin, alors qu'elle s'affairait comme à l'habitude à préparer le petit déjeuner, la porte arrière de la maison fut arrachée dans un fracas épouvantable.

Un énorme amas de neige pénétra dans la maison et emporta tout sur son passage. Tout le monde se retrouva à l'extérieur, devant la maison, avec les meubles : poêle, table, chaises, etc. La maison était vide et remplie de neige. Effrayés, tout le monde se réfugia chez Joseph Frappier. Quelques-uns s'y rendirent même pieds nus n'ayant pas eu le temps de se chausser. Du même coup, le bâtiment abritant les animaux de Camille Brunelle, un voisin, fut emporté par l'avalanche. N'ayant jamais été témoins d'une telle catastrophe, les gens furent naturellement saisis d'une grande frayeur. « La Boule de Neige », voilà le nom que l'on donna à ce phénomène naturel qui survint au même endroit que les pluies diluviennes qui



*En juillet 1981, ce n'était pas une avalanche de neige,
mais un torrent d'eau et de roches.*

s'abattirent en juillet 1981 et qui causèrent l'érosion catastrophique de la côte du chemin Beaulieu.

Un pionnier parmi d'autres

Natif de St-Damien dans le 8^e rang, mon père, Maurice Beaulieu, y passa toute sa jeunesse à aider aux travaux de la ferme et à compléter ses études primaires quand la charge de travail le permettait.

Entreprenant et fonceur, il fut de cette génération qui, à même les maigres moyens qu'avaient pu léguer leurs aïeux et les immenses ressources de notre magnifique pays, investira toute son ardeur, malgré sa faible scolarité, pour bâtir tout au long de sa vie un monde meilleur.

Homme aux mille métiers comme beaucoup d'autres, il se trouva un filon particulièrement intéressant. En effet, le développement local l'amènera à prospérer en tant qu'entrepreneur électricien.



Maurice Beaulieu posant avec son premier camion au 8^e rang en 1948.

D'autre part, il garda en tête l'image de ces lacs magnifiques où, adolescent, il travailla à la coupe du bois. Un beau jour vint donc où le rêve d'acquérir un coin de ce paradis put enfin se réaliser. Que de plans pour exploiter le décor du Lac à la Truite et le faire partager à d'autres.

Quelques années plus tard, une autre opportunité suscita beaucoup de calculs et d'idées bien arrêtées. Le gouvernement ouvrait enfin la voie au développement local et deux autres lacs contigus devenaient subitement disponibles. Il convoita alors les lacs Quesnel (Tiffin) et Lafrenière (Therrien).

Les choses prenant des proportions beaucoup plus grandes, il fallait donc songer au financement de ces achats et de ces développements! La meilleure solution fut de vendre le plus petit projet pour mener à bien le plus gros. L'effet de levier dans les mains d'un tel fonceur porta fruit.

Au début de 1967, avec un plan bien étayé en main, mon père obtint le feu vert du gouvernement provincial. Toutefois, le ministère



Première enseigne illuminée au néon (Route 347 et chemin Beaulieu) en 1969

des Terres et Forêts lui imposa des normes environnementales rigoureuses pour l'époque.

Fort d'un projet documenté et approuvé par les autorités, les négociations, quelquefois ardues, furent entreprises avec les propriétaires fonciers pour obtenir les droits de passage donnant accès aux lacs nouvellement acquis. Le choix arrêté, on débuta enfin le tracé du chemin actuel à l'été 1967.

De là prenait naissance une longue aventure avec sa compagnie Projet des deux Cantons Ltée, nommée ainsi de par sa situation dans les cantons de Brandon et Gauthier. Plusieurs donnent depuis à ces lieux le nom familier de « Aux 2 Cantons ».

Pour ceux qui ont emprunté la route menant aux lacs Quesnel et Lafrenière, vous savez comment il a fallu de détermination pour s'attaquer à un tel projet, surtout en raison de l'abrupte montagne qu'il fallait gravir dès le début, des courbes servant à éviter les écueils et des autres défis que pose la nature.



Un coin du lac Quesnel

Le premier chalet, refuge du citadin à la recherche de calme et de beauté sauvage ainsi que résidence du campagnard en mal d'espace et de forêts, fut construit en 1968.

Bien entendu, le rêve initial du défricheur a été quelque peu modifié par la réalité des choses et des hommes, mais le labeur du pionnier a certes porté fruit.

Plusieurs ont embrassé ces lieux, comme beaucoup d'autres le font d'ailleurs partout dans ce paradis tout laurentien qu'est St-Damien-de-Brandon.

Pierre Beaulieu

Souvenirs d'il y a 70 ans

La maison que madame René Beuparlant occupe aujourd'hui, au coin du chemin Beuparlant et de la route 347, a été construite en 1918 par monsieur Joseph Corneillier dit Grand-champ.



*Croix du chemin érigée sur
le terrain de René Beuparlant
en l'année sainte 1950*

Cette propriété est encore en bon état et son apparence simple dénote une architecture de bon goût. C'est avec fierté que monsieur Téléphore England prit possession du fonds de terre sur lequel elle est érigée. Toutefois, celui-ci décida en 1946 de démolir le bâtiment servant d'abri aux animaux pour en rebâtir un autre plus fonctionnel. Il fit alors appel à mes services pour l'installation de la tôle ondulée sur le toit de ce nouveau bâtiment.

Avec l'aide de quelques hommes, je devais mener à bien cette tâche. À l'époque, je n'avais

que vingt-deux ans et j'étais un peu nerveux, entreprenant et surtout habile dans les hauteurs.

Je m'en félicite car, après plus de quarante ans, cette bâtisse est encore très bien conservée. Il n'y a aucune fuite lorsqu'il pleut.

Téléphore England était un homme jovial et enthousiaste. Lorsqu'il parlait, il avait souvent tendance à se frapper sur les hanches avec ses mains. Un jour d'ailleurs, il alla au poulailler et en ressortit avec des œufs plein ses poches de « frock » (veste en jean). De retour à la maison, il rencontra Hilaire Beaulieu, son voisin, qui venait déposer des lettres dans sa boîte à lettres. Ayant remarqué les œufs dans les poches de son ami, Hilaire Beaulieu profita de l'occasion pour lui jouer un tour. Il lui raconta donc une histoire passablement épicée dans l'espoir que son ami England se frapperait sur les hanches, ce qu'il fit d'ailleurs. Hilaire Beaulieu ne put s'empêcher de rire tout en poursuivant la discussion et en

voyant les œufs couler sur le pantalon de son voisin. C'était franchement marrant !

Lorsque Téléphore England se rendit compte qu'un liquide visqueux et jaunâtre coulait à flot sur son pantalon, les deux compères trouvèrent la plaisanterie très drôle, et les rires durèrent un bon moment. Ils n'avaient qu'à prononcer le mot « magique » œufs, et les rires percutants reprenaient de plus belle.

On m'a raconté que vers 1947, son garçon s'était acheté une jeep à quatre roues motrices. Pour s'amuser, il se mit à escalader un tas de bois de chauffage avec son véhicule et resta pris.

Lorsque son père, le « frock » sur le dos, sortit de la maison, il fut fort dépité à la vue d'un tel spectacle et, vous vous en doutez bien, se mit à se frapper sur les hanches. Cette fois-ci heureusement, il n'avait pas d'œufs dans ses poches... Pour reprendre le proverbe : « L'habitude est une seconde nature » !

Alexina Dénommée Beuparlant

Plusieurs se souviendront de Pierre Beuparlant, époux de Alexina Dénommée, décédé le 1^{er} décembre 1937, à l'âge de 45 ans.

Bien que ses quatre garçons étaient relativement jeunes, Alexina, devenue veuve, sut très bien se tirer d'affaires, car elle avait cinq filles qui pouvaient l'aider. Elle avait une très grande cuisine, tenait un magasin général et tolérait les clients qui bavardaient jusqu'à une heure tardive, ce qui n'empêchait pas pour autant cette femme courageuse de coudre jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Fort habile, elle préparait le trousseau de mariage des jeunes filles de l'entourage et se permettait même, à l'occasion, de prodiguer de bons conseils aux gens qui éprouvaient des difficultés de toutes sortes.

Le samedi soir et le dimanche après-midi, c'était le rassemblement. Le salon et la salle à dîner étaient occupés par des jeunes



*Alexina Dénommée Beuparlant
en 1967*

son beau-frère Damien pour ce qui est des travaux de la ferme. Parfois, on voyait son neveu Rolland participer avec empressement à des corvées. Pour la corvée du bois de chauffage, tante Alexina pouvait toujours compter sur ses gendres qui avaient de bons bras. J'ai vu Georges-Albert Forest, Jean Dandeneau et Marc Lafrenière utiliser un « engin » de marque Forano ainsi qu'un banc de scie. Chacun avait une tâche à effectuer pour le tronçonnage des billes. Plus le morceau était gros et plus la scie changeait de son – se lamentait à tous les saints et le teuf-teuf de « l'engin » passait

pétants de santé. Je grattais alors ma guitare dans une ambiance propice au divertissement. Après les chansons « Western », tante Alexina faisait son apparition au salon, question de participer à cette fête collective. Je me rappelle encore de ces douces mélodies qu'elle nous interprétait au piano.

Je ne voudrais pas non plus passer sous silence les bons moments à écouter les chansons de l'abbé C.-Émile Gadbois (dans la Bonne Chanson).

Mentionnons que madame Pierre Beuparlant a reçu l'aide de



*École n° 5, 8^e rang
Blanche, Alexina et Claire
Beuparlant*



*Osanna Dénommée Lalonde,
institutrice à l'école n° 5 avec ses élèves*

alors du crescendo au decrescendo. On sciait surtout du hêtre, du sapin, du pin et un peu de bouleau.

Ce bois de différentes essences provenait du glanage du boisé que l'on transportait sur un sleigh de chantier. C'était ni plus ni moins que du bois de chauffage que l'on coupait en longueur



Chez Alexina, le magasin général du 8^e rang

d'environ 18 pouces pour la maison et de 36 pouces pour la cabane à sucre.

Je trouvais Alexina Dénommée Beauparlant tout simplement formidable et j'ai le sentiment que son défunt mari la soutenait d'en-haut. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que nous éprouvions tous une très grande sympathie pour cette veuve dont le charisme était envié de tous.

Un vicaire incomparable



M. l'abbé Hermas Lavallée

Je me dois de faire ici l'éloge de l'abbé Hermas Lavallée qui fut vicaire à St-Damien pendant quatorze ans, soit de 1933 à 1947. Les fidèles eurent la chance d'apprécier son grand dévouement, sa vitalité remarquable et surtout sa grande charité. Il avait 28 ans lorsqu'il est arrivé à St-Damien. C'était un homme de haute stature dont le dynamisme était contagieux.

L'abbé Lavallée, qui avait une très belle voix, contribua largement aux succès que remporta notre chœur de chant. Aussi, la salle Bruneau devint-elle en quelque sorte la mini Place des Arts de St-Damien. C'est là que les jeunes et les moins jeunes pouvaient faire valoir leur talent. Les spectacles étaient animés par notre vicaire et les meilleurs d'entre eux étaient présentés sur le balcon de l'église à l'occasion de la St-Jean. De nos jours, plusieurs se souviennent encore des vedettes de l'époque comme madame Hector Frappier (Anne-Marie Mondor) et « Pitro » Mondor pour ne nommer que ceux-là.

Tout était planifié pour la tenue de la fête : défilé typique de chars allégoriques; discours; chants; déclamations; séances pittoresques. Pour couronner le tout, on avait organisé un magnifique

feu d'artifices qui était commandité en partie par des touristes du Lac Corbeau. Une foule considérable assista à l'événement et des centaines de spectateurs, venus de paroisses avoisinantes, constatèrent à quel point on fêtait la St-Jean Baptiste en grand à St-Damien !

En hiver, l'abbé aimait particulièrement le patin sur glace et les grandes randonnées en raquettes en compagnie de tous les jeunes qui voulaient bien le suivre. L'été, c'était le baseball. Le vicaire organisait des parties pour les jeunes et pour les adultes. Étant lui-même lanceur professionnel, nous étions émerveillés par son lancer qui déjouait constamment les frappeurs adverses. Il fallait le voir lancer et courir avec sa soutane ! Le dimanche après-midi, Dosithée Dénomée transportait, au volant de son camion, les joueurs de baseball qui allaient disputer la victoire à d'autres paroisses. Parmi celles-ci, mentionnons St-Gabriel, St-Charles, St-Félix et Ste-Émélie. Nos joueurs nous faisaient honneur et les supporters chantaient : Halte là ! Halte là ! Halte là ! les gens de St-Damien sont là ».

Notre vicaire ne ménageait pas ses pas. Il se rendait dans toutes les écoles expliquer le catéchisme aux élèves et organisait aussi des Roues de Fortune en faveur des missions. Peu importe la saison, il se faisait un devoir d'aller porter le viatique aux malades aux quatre coins de la paroisse. L'abbé Hermas Lavallée participait activement aux activités du « Cercle des Fermières » et des « Enfants de Marie ». Il appuyait en outre sans réserve « Le Cercle Lacordaire et Sainte-Jeanne-D'Arc ».

Marcel Boucher

Homme dynamique et natif de St-Damien, Marcel Boucher était un courtier d'assurance. En utilisant la terre de son père Aldéric située dans le 10^e rang, Marcel s'affaira à la construction d'environ trente-cinq résidences et baptisa ce projet « Domaine Lac Boucher ». Soulignons que les blocs de béton décoratifs à l'intérieur

de l'église de St-Damien ont été fabriqués par Marcel Boucher à son usine de St-Gabriel. Cet homme positif fut certes un bel exemple pour les citoyens de notre paroisse.

Souvenir de Nazaire Dénommée

L'hiver à St-Damien et ce, jusque vers 1935, on n'enterrait pas les défunts. On les gardait plutôt, jusqu'au printemps, dans le charnier situé dans le cimetière.

C'était probablement parce qu'on ne possédait pas l'outillage nécessaire pour creuser les fosses dans la terre gelée ou encore par souci d'économie.

Nazaire Dénommée, ricaneur de nature, aimait jouer des tours à tout le monde. Souvent, il s'assoyait sur sa galerie et surveillait les gens qui passaient devant sa maison. Il réussissait toujours à faire de bonnes blagues sur leur compte. Parfois, il demandait à ceux qui voulaient l'entendre, s'ils possédaient des cotons de blé d'inde ? À cette étrange question, les gens restaient surpris et muets. Nazaire leur répondait alors, que ces cotons serviraient à nourrir les morts endormis dans le charnier !

Au mois de mai, le curé annonçait le jour et l'heure de l'inhumation de ces défunts. La famille de chaque défunt assistait à cette cérémonie et le prêtre récitait les prières d'usage. Cela occasionnait certains inconvénients, puisque le chagrin recommençait à faire surface après s'être un peu estompé.

Un jour, Nazaire perdit un bras dans le sillon d'un moulin à battre le grain. À l'époque, cet instrument aratoire fonctionnait à l'aide d'une trépigneuse ou hospor. Son travail consistait à introduire des tapons d'avoine pour approvisionner la batteuse.

Lorsque la machine ne pouvait « digérer » le paquet d'avoine, « l'opérateur » devait à ce moment là le retenir sans quoi tout bloquait, y compris la trépigneuse. Malgré cette épreuve, Nazaire Dénommée conserva toujours sa bonne humeur qui est l'une des

plus grandes qualités de la vie. En outre, son handicap ne l'empêcha jamais de pourvoir aux besoins de sa famille.

Les cultivateurs se servaient déjà de trépineuses comme force motrice. Selon le dictionnaire général de la langue française au Canada, ce mot signifie : manège à plan incliné dans lequel le cheval, par son poids, entraîne en piétinant sur place un tablier roulant qui transmet le mouvement aux organes d'utilisation. Aussi appelé Hospor au Canada.



Gravure représentant la trépineuse (horse power). Machine agricole fabriquée par Matthew Moody à Terrebonne vers les années 1880

L'homme au crochet

Très jeune, Adélarde Dénomme avait eu un accident. En effet, il perdit son bras droit en travaillant sur un planeur à bois à St-Gabriel. Une fois son moignon cicatrisé, il se fit installer un bras de fer, recouvert de cuir et muni d'un crochet pour lui

permettre plus de latitude ; on l'appelait : « L'homme au crochet ». Son travail consistait à aller chercher le courrier à Ste-Émélie et à le livrer dans le 12^e rang et ensuite au village. Il se rendait en dernier lieu chez Omer Lafrenière avec les moyens du bord, c'est-à-dire, avec des chevaux par beau temps et en traîneaux à chiens par mauvais temps. Il faut dire qu'à l'époque, les routes n'étaient pas très belles et plusieurs colons se sont fait sermonner lorsqu'ils demeuraient dans des endroits quasiment inaccessibles. « Violette de oiseau de proie » était son « juron » préféré. C'était un homme assez sévère qui criait continuellement après ses chiens et ses chevaux, probablement dans le but de les stimuler.

Il n'en reste pas moins que Adélarde avait du cœur au ventre. Il faut bien comprendre que ce n'était pas facile pour le postillon de circuler dans des chemins impraticables ; pourtant il fallait passer, c'était le boulot et aussi son gagne-pain. À titre indicatif, on changeait de postillon chaque fois qu'un nouveau gouvernement prenait le pouvoir.

Souvenir de Léo Dénomée

C'est en décembre 1922 que Léo Dénomée livra, pour le compte de la Cie St-Maurice Protection, une tour de gardien de feu au lac Mastigouche, non loin de St-Zénon. Cette tour, d'une hauteur de 100 pieds, était démontée en sections de 20 pieds. Les cinq sections chargées sur son « bobsleigh », Léo partit de St-Damien à six heures le lendemain matin en empruntant les 11^e et 12^e rangs en direction du chemin Désautels, via le 13^e rang. Trois chevaux attelés à la file indienne, en raison d'un chemin très étroit, devaient être utilisés pour tirer le bobsleigh et son chargement. La tour et ses accessoires en acier constituaient toute une charge à transporter.

Il lui a fallu toute la journée pour se rendre au lac Mastigouche qu'il atteignit tard le soir. Heureusement à son retour, il rencontra des jobbeurs en forêt qui lui offrirent un gîte pour la nuit. Jamais

il n'aurait pu revenir sans avoir profité, lui et ses bêtes, d'une bonne nuit de sommeil!

Il m'a confié qu'il avait regretté, une fois rendu au lac des Îles, d'être parti seul compte tenu des 18 à 20 milles qu'il fallait franchir en plein bois. À un certain moment, bien des idées sombres lui passèrent par la tête. Lorsqu'il revint le lendemain, il était on ne peut plus fier d'être rentré au bercail sans incident, mission accomplie!

Si jamais vous rencontrez Léo Dénommé de St-Gabriel, demandez-lui de vous parler du chemin Désautels. Il en sait quelque chose.

Premiers chemins ou sentiers du nord du comté

Le premier sentier du nord du comté partait du 10^e rang, depuis l'emplacement du moulin à Smith. Il ne longeait pas la rivière Therrien, mais allait plutôt vers la droite, par la grande côte située entre le lac à la Vase et le lac Rond. De là, il menait au lac Clair et au lac des Îles.

Quelques années plus tard, un autre chemin fut ouvert dans le 10^e rang, depuis le lac Blondin jusqu'au lac à la Truite. De plus, en partant de chez Hormidas Mondor, on se rendait au « trou du diable » situé sur le lot de Sifroy Comtois qui a appartenu plus tard à Wilfrid Comtois. De là, on pouvait se rendre aux limites de Brown, aux 12^e et 13^e rangs.

Ces chemins donnaient accès aux entrepreneurs forestiers dont les travaux de coupe de bois permettaient d'alimenter les moulins à scie de la région.

Désappointement

Le gouvernement conservateur de Sir Mackenzie Bowell, sixième premier ministre du Canada, rata une belle occasion de contribuer au développement de notre région en refusant de



Maison de M. et Mme Sifroy Comtois (Délina Robert), située au 600 chemin Beuparant, puis de M. et Mme Théophile Forget et de M. et Mme Raymond Forget. Propriété actuelle de Marcel Lebeau.

En médaillon : Sifroy Comtois. Ce bâtisseur dans le vrai sens du mot, avait plusieurs cordes à son arc, aussi excellait-il dans toutes les sphères d'activités de construction de l'époque à St-Damien.

subventionner le Pacifique Canadien qui désirait élargir son réseau ferroviaire.

Dans une lettre adressée au conseil du village de St-Gabriel, en date du 14 mai 1894, l'abbé Laporte, curé de Ste-Émélie-de-L'Énergie, demanda l'appui du conseil municipal pour obtenir la construction d'un chemin de fer. P. A. Monday, fils de Bernard Monday, appuyé par Jos. Beausoleil, formula la proposition suivante : « Attendu que la construction d'un chemin de fer partant de St-Gabriel à un point de jonction avec le C.P.R. et devant se rendre à St-Michel-des-Saints en passant par les paroisses de St-Gabriel, St-Damien, Ste-Émélie, St-Zénon, est d'une grande

utilité publique, tant pour le progrès de l'industrie, du commerce et de l'agriculture que pour l'avancement de la colonisation; qu'il soit résolu que ce conseil favorise de tout son pouvoir la construction de ce chemin et prie le Parlement du Canada d'octroyer les subsides nécessaires pour assurer le succès de cette importante entreprise ».

Ce projet n'eut malheureusement pas de suite, le gouvernement fédéral s'évertuant à trouver de mauvais prétextes.

Cependant, l'arpenteur Martin guidé par le capitaine Octave Hénault et accompagné de P.A. Monday parcoururent toute la région, qu'un chemin de fer y traverserait par la Mastigouche et n'y trouvèrent aucun obstacle à sa construction. Extrait du livre de Ducharme sur St-Gabriel.

Chapelle De Grandpré

Avec l'intention de s'y faire inhumer un jour, Côme Hypolite Grandpré se fit construire une magnifique chapelle en pierres des champs dans le 10^e rang à St-Damien. Cette chapelle devait mesurer au moins douze pieds de largeur par dix-huit pieds de longueur. La façade était agrémentée d'une belle colonne de chaque côté et d'une jolie porte cintrée; une croix en pierre était juchée sur le toit. Entre celui-ci et le cintre, une niche était prévue pour une statue. Sous cette niche, une pierre avec l'inscription « St-Cosme mille huit cent quatre-vingt-un ». Sur chaque mur latéral, il y avait une petite fenêtre.

Quant à l'intérieur, le plafond était en forme de voûte. Tout l'intérieur était peint en blanc de même que l'autel dont la simplicité était remarquable. Accrochés au mur, l'on pouvait voir un sabre et un revolver appartenant à ce « dignitaire ».

Outre ces statues, il y avait comme décor des images saintes, des lampions, des bancs, un prie-Dieu et un missel. Le calme de ce petit sanctuaire se prêtait bien au recueillement. C'est au sous-

sol de cette bâtisse qu'un cercueil fut déposé le 23 janvier 1884 renfermant le corps de ce pionnier très spécial. Que son âme repose en paix.

Histoire surprenante

Jean de Grandpré a eu l'amabilité de me faire connaître l'histoire de ses ancêtres, depuis son arrière-grand-père, qui vécut une partie de leur vie à St-Damien.

Bien que ses recherches circonstanciées soient très intéressantes, je ne vous relaterai que l'essentiel de ces écrits.

Côme Duteau Grandpré, célibataire, acheta le 14 avril 1851 un lot dans le dixième rang à St-Damien de William Morrisson. Cette transaction fut effectuée à Berthier devant le notaire R. Laferrière. Après avoir travaillé quelques années au défrichement de son terrain, monsieur Grandpré décida de le louer et de retourner vivre à sa demeure située sur la rue St-Constant à Montréal.

Il occupa le poste de greffier à la Cour d'Appel de Montréal durant de nombreuses années. Pendant ce temps, il mena une vie excentrique en évitant autant que possible toute relation avec le monde extérieur. Parmi ses excentricités, soulignons qu'il avait l'habitude de coucher dans un cercueil qu'il s'était fabriqué en noyer noir, doublé de satin blanc et orné de six splendides poignées d'argent.

Il avait aussi l'habitude de vernir et de polir son cercueil chaque année. Pour une raison inexplicée, il avait pourvu le couvercle à charnières d'une fermeture à ressort, question de le rassurer advenant que le couvercle se referme.

Une nuit cependant le couvercle s'affaissa brutalement alors que monsieur Grandpré était plongé dans un profond sommeil. Pris au piège, il se demandait bien comment on le sortirait de cette fâcheuse position. Heureusement, on le découvrit au moment où il commençait à suffoquer.



Maison d'Émilien De Grandpré

À la suite de cet incident, monsieur Grandpré abandonna son lit « lugubre », mais il en prit toujours un soin jaloux.

Après cet événement, monsieur Grandpré revendiqua son titre de Comte et écrivit plusieurs biographies sur ses ancêtres. Quelques journaux locaux de l'époque tournèrent au ridicule cette prétention. Cependant, plusieurs écrivains crurent à son titre et rapportèrent qu'il était en possession de grandes valeurs ayant déjà appartenu à ses ancêtres français qui vinrent s'établir au Canada.

Un peu plus tard, Côme Duteau-Grandpré ajouta le préfixe « de » devant son nom de famille. Il décida d'adopter son neveu, le fils de sa sœur Edwidge mariée à Eusèbe Guilbault, et lui donna le nom de Joseph-Félix Guilbault de Grandpré. Joseph-Félix eut un fils nommé Émilien. À l'âge de vingt-trois ans, ce dernier épousa Maria Gravel, fille mineure de Gaspard Gravel, meunier de métier et marié à Rosalie Coutu de la paroisse de St-Damien. Ils s'établirent sur la terre léguée par testament aux quatre petits-enfants adoptifs de Côme-Duteau de Grandpré. Ils eurent seize enfants.



*À gauche, la chapelle De Grandpré
À droite, Gérard De Grandpré, fils d'Armand, devant la chapelle, portant le
crâne de son arrière-arrière-grand-père Côme Hypolite Granpré, vers 1949*

Côme-Duteau de Grandpré caressait un grand rêve qui était de construire lui-même une chapelle sur sa terre avec des pierres liées entre elles par du mortier. Ces pierres furent choisies sur sa ferme et amenées à l'aide de sa voiture attelée de deux chiens sur le chemin de Grandpré, en bordure du chemin des Cascades. Comme il était seul à la construire, le travail fut long et ardu. Une fois terminée, il se servit de cette chapelle particulière pour ses dévotions. Cette chapelle lui servira de tombeau trois ans plus tard. Posséder sa propre chapelle, que ce soit à St-Damien ou ailleurs, ça ne s'était jamais vu !

Testament de Côme Comte de Grandpré en présence de Maître Jean Octave Chalut, notaire, en la ville de Berthierville, sous le numéro six mille sept cent cinquante et un, le vingt-huitième jour du mois d'octobre, à une heure de l'après-midi, en l'année de notre Seigneur mil huit cent quatre-vingt-un... de mon présent testament, je nomme comme exécuteur testamentaire mon dit fils adoptif Joseph Félix Guilbault alias Cosme Damien, Hypolite de Valois Vicomte de Grandpré, alias Damien Duteau de Grandpré, alias V. V. De Grandpré, entre les mains duquel, je me dessaisis de tous mes biens. Et le dit Côme Comte de Grandpré, le testateur

a signé le présent testament en la présence des dits Notaire et témoins qui l'ont aussi signé les uns en présence des autres et après lecture faite : signé C. Comte de Grandpré, J. A. Laferrière, Élie Boucher. signé J. O. Chalut, N.P.

Après avoir lu au complet ce testament ou plutôt ce chef-d'œuvre de complexité, j'étais abasourdi. Pour résumer le tout, il léguait entre autres choses à quatre de ses petits-enfants adoptifs une terre et ses bâtiments dans le dixième rang à St-Damien, mais à titre d'usufruit, ce qui signifie que chaque génération pouvait jouir de cette terre. Le temps venu, il fallait que le premier résidant la cède à l'autre génération, encore en usufruit et en bon état jusqu'à la 5^e génération, qui elle avait le loisir de vendre cette terre. Ceux qui l'obtinrent en usufruit furent Joseph-Félix Guilbault, Émilien, ses deux frères, Côme-Damien et Arthur et finalement Lucien et Armand Guilbault de Grandpré.

Cette terre a été vendue en mil neuf cent soixante-dix-neuf aux frères Scott de Rivière-des-Prairies. Le chemin qui conduit à ces petits lots cadastrés porte le nom de « chemin de Grandpré ».

Émilien, dont plusieurs d'entre nous se souviennent, portait une grande barbe blanche et aimait bien discuter avec tout le monde. Il avait aussi l'habitude de se rendre au magasin général du village, alors propriété de Josaphat Grenache (aujourd'hui Louis-Edmond Gravel) où il pouvait rencontrer des gens et tenir des discussions intéressantes.

Lucien de Grandpré, fils d'Émilien, vénérait son ancêtre et réparait à l'occasion, avec des moyens de fortune, la chapelle de son grand-père. Avec le temps toutefois, celle-ci commença à se désagréger, à s'écrouler lentement morceau par morceau avant de finalement disparaître complètement. En 1967, ce n'était plus qu'un amas de pierres éparses.

On le surnommait, à juste titre *Monsieur*, parce qu'il était très poli et qu'il avait pris l'habitude d'appeler tout le monde *Monsieur*.

Son travail l'amenait à côtoyer beaucoup de gens, car il transportait les touristes-pêcheurs au Club de pêche de St-Damien avec son attelage. Plusieurs d'entre eux étaient des Américains qui ne parlaient pas le français et la communication s'avérait parfois difficile. Cependant, Lucien se débrouillait assez bien et appelait tous ses clients *Monsieur*. Lorsque les Américains revenaient l'année suivante, ils réclamaient le guide *Monsieur*.

Un gars du village, Rolland Dénommée, avec qui Lucien parlait souvent de ses difficultés de communication avec ses clients américains lui avait suggéré de se procurer un dictionnaire français et anglais, format de poche, comme outil de travail, ce qu'il fit. Ce dernier connaissait tous les lacs du Club comme le fond de sa poche et disait souvent à Rolland : « Mes clients ne sont jamais déçus, ils repartent toujours avec du poisson... » C'est évident, on ne naît pas pêcheur, on le devient à force de pratique et d'expérience. On apprend à pêcher comme on apprend à lire. Le pêcheur progressif sait se servir de son bon sens, de son habileté et de son esprit d'observation.

Habituellement sur un lac, si les conditions ne sont pas favorables, tous les poissons cesseront de mordre en même temps et ce, à la grandeur du lac.

Pour terminer, même si Rolland m'avait demandé de n'en souffler mot à personne, il arrivait parfois à Lucien d'appâter avec des sauterelles dans le but d'appivoiser les truites lorsque celles-ci refusaient de collaborer!

Aqueduc De Grandpré

Vers 1900, Émilien De Grandpré construisit l'aqueduc dans le rang Beuparlant.

Il construisit une réserve d'eau sur un petit ruisseau et embaucha des hommes pour creuser, à la pelle, le fossé dans lequel on placerait le conduit d'acier. Il voulait faire passer le conduit dans

les champs agricoles dans le but de raccourcir la distance. Les cultivateurs ne s'y objectèrent point à l'exception d'Élisée Forest.

Celui-ci refusait carrément qu'on utilise ses terres. Devant ce refus, Émilien fut contraint d'utiliser le fossé du chemin, ce qui nécessita des travaux additionnels de creusage. Néanmoins, Émilien accepta ces quelques contraintes et réalisa son projet.

Déterminé comme jamais, il construisit un deuxième aqueduc dans le rang Beuparlant (est). Il commença par construire un barrage sur le ruisseau passant sur la terre de Aldéric Therrien. On peut aujourd'hui voir ce barrage chez Rosaire Mondor.

Ce barrage ingénieux permettait d'obtenir la pression nécessaire compte tenu de la longueur (3 km) de l'aqueduc.

Sur la terre de Lionel Lussier, il y avait une source qui comportait une réserve pour accumuler l'eau, le tout fonctionnant par gravité. Sur la petite montagne, il y avait également un réservoir qui était fort utile aux heures de pointe.

Cet aqueduc desservait 35 clients dont la plupart étaient cultivateurs. En hiver, on consommait beaucoup d'eau, surtout à la beurrerie. Vers 1905, Émilien vendit cet aqueduc à Omer Lafrenière qui l'exploita de son vivant.

Cet aqueduc exigeait passablement d'entretien en raison du vieillissement et de la rouille dans les conduits. Les usagers commencèrent à douter du service en raison de la diminution de la pression d'eau.

Le réseau d'aqueduc avait besoin de réparations majeures, mais les héritiers n'entreprirent aucuns travaux dans ce sens, et les gens préférèrent plutôt se creuser des puits, ce qui amena la fin du réservoir d'aqueduc.

Un du quat Médé... !

Saint-Damien-de-Berthier, en 1933, ne roulait pas sur l'or. Les pires années de la crise économique minaient ce village des

Laurentides, comme d'ailleurs tout le Québec. Pour épargner 200 \$, un sous-entrepreneur en coupe de bois et son fils livrèrent à pied, en chaland, en radeau, à la nage deux chevaux, de Saint-Michel-des-Saints (où ils s'étaient rendus par camion) jusqu'à un chantier au nord de La Tuque. De Joliette à Rapide-Blanc, c'est en effet le prix qu'il aurait fallu déboursier pour transporter par chemin de fer ces quadrupèdes, seuls bulldozers alors à l'œuvre dans les chantiers.

— Quatre-vingt-dix milles en forêt franchis en quatre jours : y a du coureur des bois là-dessous ! dis-je à Germain « Tibi » Frappier, fils du sous-entrepreneur Odilon Frappier.

— Mon père était un professionnel de la forêt. Pour la « Consol » (lisez Consolidated Bathurst), il avait fait de la coupe dans l'île d'Anticosti où j'ai moi-même usé les bancs de la petite école. Avec son compas et sa carte, mon père savait déceler le trajet le plus commode. Il nous a quand même fallu franchir une montagne avant d'atteindre le lac Clair par des sentiers.

Germain Frappier conserve dans son cylindre métallique ori-



ginal cette grande carte forestière en toile cirée sur laquelle on peut lire en grosses lettres blanches sur fond bleu : « Partie de la vallée du Saint-Maurice — 1913 », et sans laquelle le jeune homme de 17 ans et son père n'auraient guère pu livrer les deux chevaux : un noir et un gris.

Mais le jeune homme devait aller beaucoup plus loin. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il a parcouru la

Tout guilleret à 65 ans, le caporal Germain « Tibi » Frappier entreprend les années de la retraite à St-Damien, où il a été maître de poste pendant plus de trente ans.

France, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne avec les « titre-poids » de calibre 5.5 du 4^e Régiment d'artillerie moyenne qui vous propulsaient des obus de 100 livres jusqu'à 15 milles de distance.

Qu'est-ce- que ce 4^e Régiment d'artillerie moyenne (en anglais *4th Canadian Medium*, d'où l'amusante francisation de Quat'Médé consacrée par la chanson régimentaire)?

La réponse nous vient *Par la bouche de nos canons*, gros bouquin de près de 300 pages publié en 1970 à 500 exemplaires par l'historien Jacques Gouin.

L'auteur nous y rappelle que déjà sous Louis XIV des artilleurs canadiens de naissance savaient faire mouche avec leurs batteries. On se souvient que dès la première salve le pavillon du navire amiral britannique fut abattu par Jacques LeMoyne de Sainte-Hélène lors de l'expédition de Phipps contre Québec.

« Ce n'est qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale que les artilleurs canadiens de langue française pourront enfin renouer, pour la première fois depuis le régime français, avec la fière tradition créée par Frontenac et les frères LeMoyne, écrit M. Gouin dans l'introduction de son livre. Le 4^e Régiment d'artillerie moyenne a été le seul régiment canadien d'artillerie de langue française complet dans tous ses cadres, qui ait pourchassé l'ennemi commun jusqu'à la victoire finale en Allemagne, le 6 mai 1945. »

Dans sa courte existence (de 1941 à 1945), ce corps de troupe accumula les superlatifs, et parmi ses décorés les plus célèbres on compte le capitaine Pierre Sévigny.

« L'histoire militaire n'est guère populaire au Canada français, de conclure M. Gouin. La jeune génération ne veut plus rien savoir des deux hécatombes qui ont assombri tragiquement le dernier demi-siècle. Il n'en reste pas moins que les deux grandes guerres qui ont marqué notre génération, nous les plus vieux, ont fait ressortir des vertus de courage, d'héroïsme et d'abnégation, peut-être plus que jamais auparavant dans l'histoire. »

Un gars de Saint-Damien-de-Berthier, Germain « Tibi » Frappier, ne le contredira pas.

Édouard Doucet

Un vélo, une photo, toute une histoire...

Ce n'est pas l'envie qui me manque de vous raconter cette anecdote en commençant par le traditionnel : « Il était une fois l'histoire d'une photo ».

Voilà quelques années, alors que je travaillais comme graphiste-pigiste à la revue Vélo-Québec, on me demanda d'illustrer un texte sur l'histoire de la bicyclette (revue Vélo-Québec, printemps 85). J'utilisai une petite photo en noir et blanc. Je l'avais dénichée dans l'album familial. Y apparaissaient mon père, sa sœur, son frère et des amis posant un dimanche à St-Damien au retour de la messe. En 1944 paraît-il, c'était monnaie courante de prendre des « portraits »!

Mon travail terminé chez Vélo-Québec, j'oubliai et l'article et la photo. J'étais loin de me douter alors que cette même photo serait repêchée par un tiers et qu'elle serait reproduite en format géant, cette fois en couleur, en plusieurs milliers d'exemplaires, en 1990 pour publiciser le Tour de l'île de Montréal. Elle a de plus fait l'objet d'un article dans le journal la Presse en juin 1990. Comme il aurait été agréable que mon père, décédé en 1988, puisse être témoin de l'évolution de cette photo!

Mais qui, me demanderez-vous, s'était permis d'utiliser cette photo? Un des graphistes du Tour de l'île l'ayant vue dans la revue Vélo-Québec jugea bon de s'en servir pour mousser la publicité de leur grand événement annuel.

Quelle ne fut pas la surprise de tante Marthe, de ma mère, de mes frères et de moi-même d'apercevoir cette photo placardée sur les murs de Montréal. Pour tante Marthe qui n'avait que seize ans à l'époque, que de bons souvenirs lui revinrent ainsi en mémoire à mesure qu'elle les communiquait aux journalistes, mis au fait, venus l'interviewer. Des

souvenirs d'un temps révolu où le port du pantalon était mal vu chez la gent féminine, mais où la vie était quand même bien agréable au dire de tante Marthe.

Quant à mon père, la vue de cette photo n'aurait pas manqué de lui rappeler cette époque lointaine où, pour exécuter ses travaux d'électricité et se déplacer vers chaque chantier, il enfourchait alors sa précieuse bicyclette. Il s'équipait tel un homme orchestre afin d'économiser les aller-retour.

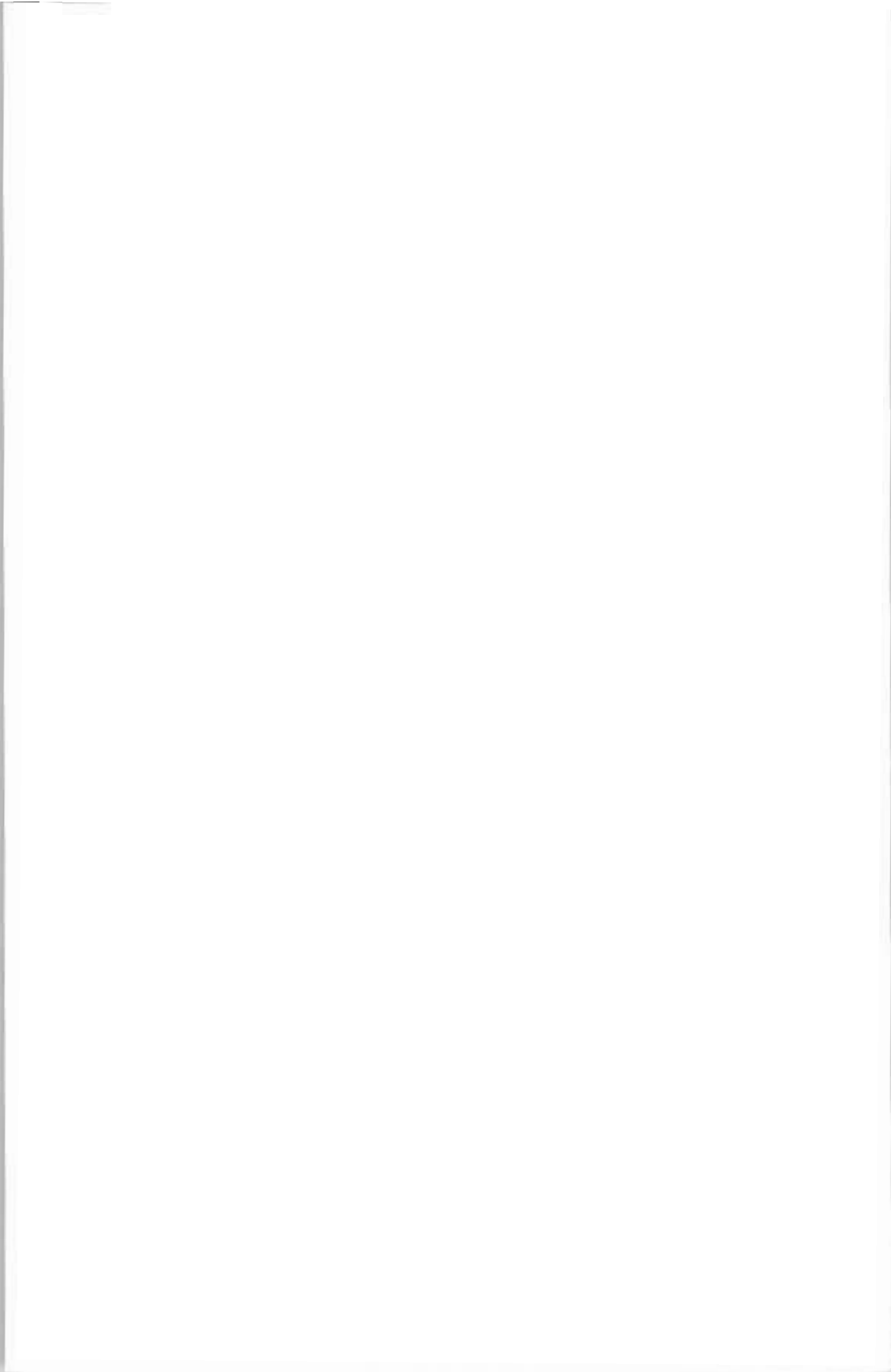
Cette photo extraite de l'album familial il y a quelques années possède maintenant sa petite histoire ; en la tirant des griffes de l'oubli, elle m'a permis de connaître un bout du passé.

Diane Beaulieu



C'était en 1944.

De g. à dr. : Blanche Beuparlant, cousine, mon père Maurice Beaulieu, Janette Prévaille, amie, Liliane Fiset, cousine, oncle « Ti-Bert » Beaulieu, tante Marthe Beaulieu-Poirier sur sa bicyclette et Laurent Fiset, voisin



Glanures

En 1918, le notaire J.-A. Gadoury, fils de Léon Gadoury, gardait au sous-sol de son domicile les archives de la municipalité de St-Damien. Malheureusement, un incendie détruisit toutes les archives; ce fut une perte totale.

J'ai dû ne ménager ni mes pas ni mes démarches pour que l'histoire de St-Damien puisse être relatée. J'ai effectué des recherches minutieuses aux bureaux d'enregistrement de Berthier, de Joliette, de Louiseville ainsi qu'à la bibliothèque de Montréal afin de mieux me documenter...

Par la suite, j'ai eu le privilège de rencontrer plusieurs personnes âgées de St-Damien. Leur mémoire indéfectible m'a été d'un précieux secours. J'ai également consulté beaucoup d'autres gens qui m'accueillaient toujours avec plaisir et admiration. Je désire témoigner ma gratitude à ces personnes-ressources.

J'écrivais fidèlement tout ce qu'on me racontait et je devais parfois revenir à la charge pour vérifier si les dates concordaient ainsi que la signification de leurs propos. Ce ne sont pas toujours les gros parleurs qui sont les meilleurs informateurs. Il y a des gens qui ne parlent pas beaucoup mais dont les propos sont fort utiles.

Premier baptême de la paroisse : le 20 octobre 1867, fut baptisée Marie Joséphine, fille légitime de Joseph Breault et de Angèle Rocheleau. J.-J. Désautels, prêtre curé.



La première sépulture au registre de la paroisse de St-Damien fut enregistrée le 14 novembre 1867. C'était celle de Théodore Blondin, décédé à l'âge de 8 ans, fils de Jean-Baptiste Blondin et de Julie Sauriol.



Record de longévité à St-Damien : le 7 décembre 1872, à l'âge de 109 ans, est décédée madame Charlotte Auger, épouse de feu Jean-Baptiste Gouin.



Le médecin utilisait une voiture et un cheval pour aller visiter ses malades. Il se rendait sans mot dire dans des endroits assez éloignés en ne sachant pas toujours s'il pourrait s'en retourner facilement. Les accouchements se faisaient à la maison. Lorsque le boulot l'appelait, pas question de maugréer !



Vers 1850, un magasin général était situé à l'arrière de la maison de Hilaire Beaulieu. Desservant les gens des 8^e et du 9^e rangs, il était exploité par Léandre Hérard.



En 1908, c'était l'arrivée des Sœurs de Saints Cœurs de Jésus et de Marie au couvent de St-Damien, voisin immédiat du dépanneur actuel au centre du village. Ces religieuses dévouées ont donné le ton à l'enseignement dans notre paroisse.



Couvent de St-Damien

Les lois de la santé, telles que décrites dans *l'Étoile du Nord* (Joliette) du jeudi, 22 décembre 1887.

Un air pur est la nourriture des poumons.

Une nourriture saine et bien cuite.

L'eau ne doit pas être glacée mais refroidie en la plaçant sur la glace.

Un exercice complet en plein air.

Du soleil en grande quantité.

Il ne faut pas s'asseoir ou lire dans une chambre obscure ou éclairée par le gaz.

Pour les occupations d'un caractère trop fort, huit heures d'ouvrage, huit heures de sommeil et huit heures de repos.

Baignez-vous une fois par semaine. Les bains doivent être de la même température que le corps.

*Pas de mariage avec de proches parents.
 Ayez en horreur le vin, le whisky, la bière et le tabac.
 Un habit propre et suffisant qui ne sera pas juste au corps
 mais blanc et chaud.
 Les couleurs blanches pour l'été et noires pour l'hiver. En
 hiver, portez un bandage de flanelle autour de l'abdomen.*



*Japhet Tellier fut l'un des premiers pionniers au lac Matambin.
 Il bâti ce deuxième chalet du lac pour M. François Ranger, père de Jean.
 Maintenant habité par sa sœur Francine.*

Japhet Tellier aurait défriché un lot au lac Blanc sur le chemin Désautels vers 1905, lequel se trouvait à 5 km de la maison de Hormidas Grandchamp. Il n'y a cependant jamais vécu en permanence car son domicile était situé au lac Matambin. Il disait souvent : « Mon blanc, sa mère, il faut y aller ». Il partait effectuer ses travaux et couchait dans son abri rudimentaire quoique très pratique à l'époque.



Pendant que monsieur Jean-Baptiste Dénommée exploitait son moulin à scie sur la rivière Therrien, il occupait la maison d'Eugène Mondor qui était marié à Rosanna Mondor, parents de Gérard, Sylvio, Irène, Rosaire, Laurette et Donald.



Monsieur Hermas Roch, brasseur d'affaires de St-Gabriel, a bâti cinq moulins à scie à St-Damien pour les revendre aussitôt. De plus, il a démoli quelques moulins pour ensuite les rebâtir ailleurs. Monsieur Roch était le principal actionnaire d'une compagnie offrant un service téléphonique desservant St-Gabriel et les paroisses voisines. Bref, il était un homme d'action et clairvoyant et ses investissements lui rapportaient de beaux bénéfices. « *L'argent fait tout* ».



Le 15 janvier 1895, Patrick Grandchamp se maria à Marceline Beauregard à St-Gabriel. Il éleva sa famille à St-Damien dans le 12^e rang et il eut trois enfants : Albert, Doria et Florida.





L'ancien magasin général de Josaphat Grenache. Son fils Jean lui succéda par la suite et le vendit à Louis-Edmond Gravel qui l'exploite depuis 37 ans.

Liste des noms des premiers marchands à St-Damien : les premiers marchands à St-Damien furent : Gédéon Hamelin Hercule Maxwell, Léandre Hérard (Oscar), Télésphore Michaud, Elzéar Dénomée, Cuthbert Bourret, Jos. Breault, Ephrem Marion, Napoléon Bolduc, Josaphat Grenache, Adélard Bruneau, Aldéric Boucher, Émérentienne Maxwell, madame Dufresne et Moïse Beaulieu.

Moïse Beaulieu vendit son dépanneur à Léo Beaulieu le 23 mars 1937 pour la somme de 1 200 \$. Cet ancien commerce a été remplacé depuis par le bar salon situé en face de l'église.





M. et Mme Moïse Beaulieu (Geneviève Desrosiers) devant leur magasin général au centre du village



L'ancien magasin général de Aldéric Boucher puis Antonio Mondor et Roger Gadoury. C'est l'emplacement du bureau de poste actuel.

Château de Léon Gadoury — L'emplacement de cette bâtisse d'envergure était au même endroit que celui de 6790 rue Principale actuellement.

La partie avant du « Château » de Ti-Léon comportait trois étages. Une salle publique s'y trouvait où l'on pouvait à l'occasion visionner des films animés. Par ailleurs, lorsque les candidats « Ti-Coq » Barrette et Théodore Gervais briguèrent les suffrages des électeurs dans Berthier-Maskinongé à l'occasion d'une assemblée contradictoire, la salle était remplie à craquer et les orateurs électrisèrent l'auditoire.

Il y avait à l'arrière de ce « Château » une grande écurie publique d'une centaine de stalles. Cette écurie de pierres s'avérait très utile pour les gens de la paroisse surtout les dimanches alors qu'ils pouvaient dételer leurs chevaux et garer leurs voitures en toute quiétude. Le prix de l'abonnement était en outre des plus raisonnables.

Monsieur Gadoury assistait à la messe dominicale et pour ne pas déranger les autres se mettait à genoux, les mains jointes, à l'arrière de la grande allée et demeurait ainsi pendant toute la célébration. On aurait dit qu'il était en extase. Si une mouche allait l'importuner, il l'ignorait au grand étonnement des paroissiens.

Un jour, il décida d'aller voir ses enfants qui habitaient Woonsocket, dont son fils Ronaldo, curé à Notre-Dame, Reine des Martyrs. Il se rendit donc à la gare de St-Gabriel, attacha ses bœufs à un arbre dans la cour du Canadien Pacifique et prit le train, en ne soufflant mot à personne. Le voyage tant pour l'aller que pour le retour dura plusieurs jours. Bien entendu, la faim et la soif eurent tôt fait de tenailler les pauvres bœufs qui n'en finissaient plus de beugler à qui mieux mieux. L'agent de la station se chargea de nourrir ces pauvres bêtes qui faisaient réellement pitié à voir.

Pour ma part, Léon Gadoury était un type unique. J'admirais beaucoup chez lui sa grande détermination. En écrivant ces lignes,

il me vient à l'esprit un conseil que ma grand-mère m'avait donné :
*Maurice, fais toujours de ton mieux et ne te surprends pas si la moitié
des hommes se moque d'autrui.*



*Famille Bélanger ; 1^{ère} rangée : Henri, l'épouse d'Adélarde (Marie-Rose Lanoie),
Sr François-Henri (Anna) sœur de la Providence
2^e rangée : François et Bernadette*

Au risque de me répéter, Joseph Bélanger scia le bois de charpente à son moulin du 9^e rang en vue de la construction de l'église de St-Damien. Par la suite, ce moulin changea de propriétaire plusieurs fois.

Son fils Adélarde, sourd-muet, fabriquait des wagons-tombeaux pour les cultivateurs. Les roues étaient plus hautes et plus étroites que les modèles courants. Le véhicule était donc plus ou moins versant, mais offrait une meilleure tenue de route.

Adélarde Bélanger était le père du curé Henri Bélanger, natif de St-Damien. Mlle Anna Bélanger, sœur de Henri, fut ma première institutrice en 1928. Je l'ai revue pour la dernière fois lors des fêtes du Centenaire de la paroisse en 1967 et j'en garde un excellent souvenir.



Le dimanche au mois de novembre, il y avait autrefois sur le perron de l'église de St-Damien une vente aux enchères qu'on appelait : « La Criée ». Cette vente servait à recueillir les honoraires de grand-messes pour les défunts et pour les biens de la terre.

Antonio Dénomée fit sa marque comme encanteur dans notre paroisse. On trouvait un peu de tout à ses encans : volailles, cochonnets, savon de pays, pièces de catalogue, écheveaux de laine, etc. Sa voix résonnait et il réussissait toujours à obtenir le maximum d'argent pour l'article offert. Chacun retournait heureux de sa participation à une bonne œuvre profitable à tous.



La boulangerie de St-Damien, voisine du magasin Grenache, changea plusieurs fois de propriétaires : Jeffry Marion vers 1900; Georges Croisetière en 1910; Joseph Tellier en 1913 qui la revendit quelques années plus tard à Alcide Grégoire. En 1920, Amédée Mondor en fit l'acquisition et l'exploita durant trente ans pour la revendre à Plouffe & Frères. Ceux-ci en furent propriétaires jusqu'en 1956. Le dernier boulanger fut Reynald Baril.



Georges (Pit) Bolduc fut le boucher du village de St-Damien pendant de nombreuses années. Il abattait ses animaux et les dépeçait pour en faire le commerce de détail.

Il exploitait aussi un verger de pommes qui était situé dans le 10^e rang (chemin Comtois). Georges Bolduc était un homme d'affaires avisé qui avait élu domicile à côté du stationnement de l'église.



Durant plusieurs années, Albert Dubeau fut le laitier du village. Très tôt le matin, il partait dans sa voiture tirée par un cheval livrer du bon lait frais à ses clients dans les fameuses pintes ou chopines de l'époque. Homme très actif, Albert Dubeau ne ménageait pas ses efforts.



Vers 1880, il y eut un poste d'écémage chez Adélarde Gravel dans le 9^e rang et un autre en face de monsieur Arthur England dans le 8^e rang ainsi qu'un autre au lac Corbeau qu'exploitait monsieur Robitaille. Je dois préciser que vers 1900, la crémérie de Francis Robitaille au lac Corbeau fabriquait surtout du fromage. Cette usine était située à l'ancienne plage publique du lac Corbeau, soit au 2970, chemin lac Corbeau, St-Damien. Au 12^e rang, il y avait un autre poste d'écémage, chez Azarie Hénault.

Ces postes fonctionnaient au moyen d'une chaudière à vapeur. L'écémuse est une machine centrifuge à rotation très rapide (au moins 5 000 à 6 000 tours/min) servant à séparer la crème du lait. C'est la première étape dans la fabrication du beurre.

Au village, il y avait la beurrerie Grenache ainsi que la beurrerie Albert Dubeau dans la côte du 8^e rang. Auparavant, il s'agissait d'un poste d'écémage qui avait été installé par Sifroy

Comtois et Damien Comtois, sans oublier « La Coopérative St-Damien » qui était située à côté de la propriété de Gratien Dubeau.



Jean-Baptiste Dénommée était très fier du rendement de sa moulange « Volcano ». Toutes les étapes de la mouture s'effectuaient automatiquement, de l'arrivée du grain dans le moulin jusqu'à sa sortie de la farine. J'ai vu Adalbert Dénommée, tout blanc, le cœur content, faire de la belle farine de sarrasin. Je me souviens également, comme si c'était hier, d'avoir éternué trois fois de suite... Allergie?

Une fois la farine pesée, J.-B. Dénommée prenait 10 % à titre de paiement et le cultivateur s'en retournait chez lui satisfait. En France, cette farine est parfois appelée « blé noir ». Il n'en demeure pas moins que la fabrication de la galette de sarrasin, si populaire au Canada autrefois, tend aujourd'hui à disparaître.



La photo de droite représente le « complexe » de J.-B. Dénommée en 1930. À gauche, coin visible du moulin à scie, à droite la manufacture de boîte à beurre, au rez-de-chaussée le moulin à farine et à l'étage supérieur le moulin à carder la laine. Ces deux bâtisses étaient reliées entre elles par un arbre de couche. La turbine de la scierie fournissait la force motrice nécessaire au bon fonctionnement de toutes ces machines. Tout en haut de la photo la maison de Virginie et de Jean-Baptiste Dénommée. Dans la deuxième rangée de la photo, Clovis tient sous son bras une boîte à beurre puis Jean-Baptiste fume une bonne pipe. Adalbert chevauche son chien en le tenant par le collier. À l'avant de la photo, de gauche à droite : Maurice, Thérèse, Yolande et Rolland, enfants de Dosithee. Ne cherchez pas ce dernier, il était le photographe.



Quelques anciens se souviennent encore d'Adalbert Dénomée lorsqu'il allait livrer, en tombereau, des rognures de bois du moulin de son père Jean-Baptiste Dénomée à plusieurs clients du village. Il demandait 0,20 \$ pour le bois mou et 0,40 \$ pour le bois franc, livraison comprise.



Voici les prix que demandait Antonio Bruneau, barbier au village de St-Damien vers 1930. Coupe de cheveux pour enfant : 0,15 \$, pour adulte : 0,25 \$ ou 0,40 \$ pour cheveux et barbe.

Au deuxième étage de cette bâtisse se trouvait la salle paroissiale qu'on pouvait louer à un prix très raisonnable. Cette propriété est située à l'angle des rues Bruneau et Principale.



Jean-Baptiste Comtois, un peu grognon de nature, est décédé à l'âge de 88 ans. Il utilisait le patois « bonguienne » et ce, des milliers et des milliers de fois, sans pour autant que son nom apparaisse dans le livre Guinness des records !



Adélarde Bruneau a déjà capturé un petit orignal qu'il parvint à apprivoiser comme un cheval. Il l'attelait à sa voiture pour se promener. Semble-t-il que cet animal (« Ti-Pit ») lui aurait fait passer de très bons moments.



Henry Hétu remplaça le notaire J.-A. Gadoury comme secrétaire municipal. Plusieurs se rappellent ce villageois coloré qui cumulait plusieurs emplois. On l'appelait garde-chien à l'église parce qu'il devait faire respecter l'ordre. Lorsque la messe commençait, il

sortait et invitait les paroissiens à entrer. Il avait le don d'irriter les citoyens qui souvent lui répondaient d'une manière pas trop « catholique ».



Dosithée Dénommée, Hormidas Grandchamp et Maurice, fils de Dosithée, au lac des Îles en 1949.

En janvier 1949, Dosithée Dénommée fit une coupe de bois franc au lac des Îles. On s'affairait à charger les camions de billots de merisier, empilés sur le lac, lorsque la pelle mécanique de Prud'Homme & Frères de Joliette s'enfonça dans la glace, entraînant du même coup l'opérateur qui se noya. Cette catastrophe sema la consternation au sein de la collectivité forestière de St-Damien.

C'est en 1952 que le moulin à scie du bas du village cessa ses activités et ce, après un siècle d'exploitation.



Israël Gravel, paroissien bien connu et danseur de gigue jusqu'à un âge avancé, n'avait pas son égal, surtout durant les noces. Son père, Joseph, était excellent « violoneux » et il jouait toute la soirée durant pour la modique somme de trois dollars. Les danses carrées étaient très populaires à l'époque, mais n'essayez surtout pas de danser plus vite que le violon !



L'abbé P. Derome, curé de St-Damien, accompagné de plusieurs de ses paroissiens, se rendit en 1903 à Berthier pour entendre le Chef et Premier Ministre Canadien, l'Honorable Wilfrid Laurier. Ce fut certes à l'époque l'orateur parlementaire le plus remarquable du Bas-Canada.

Ce qui m'amène à vous citer quelques commentaires sur Wilfrid Laurier recueillis dans le *Courrier de Montréal* du 14 octobre 1874 et signés L.-O. David.

« Monsieur Laurier a l'avantage d'être né orateur, mais il a le mérite d'avoir cultivé ce don magnifique de la nature et de l'avoir respecté, d'avoir compris que l'orateur doit être un honnête homme, un homme de bien ».

« On s'aperçoit en l'écoutant que la parole chez lui est l'écho d'une âme convaincue, d'un esprit droit et d'un cœur bien fait ».

« On se rappelle l'effet que produisit sa parole au Parlement, et les applaudissements qu'elle souleva même parmi ses adversaires ».

« En chambre, les députés furent émerveillés quand ils l'entendirent prononcer en anglais son magnifique discours contre l'expulsion de Louis Riel, chef des métis canadiens – français du Nord-ouest qui se rebellèrent contre l'envahissement de leurs terres par les colons britanniques (1870 et 1885); exécuté à Régina le 15 novembre 1885 ». Bref, monsieur Wilfrid Laurier est né à St-Lin (1841-1919). Chef du parti libéral et Premier ministre du Canada de 1896 à 1911.



Aldéric Boucher tenait un magasin général à St-Damien à l'endroit où se trouve aujourd'hui le bureau de poste.

Le dimanche, avant ou après la messe, c'était le lieu de ralliement des paroissiens qui discutaient des nouvelles locales et de la politique tout en fumant la pipe, histoire de passer le temps.

Un jour, Aldéric Boucher, reconnu pour son caractère enjoué, raconta qu'une femme aurait, semble-t-il, nourri un « poulain » de deux ans. Les témoins se regardèrent, intrigués, et se mirent à rire aux éclats en apprenant que cette femme était en fait mariée à un certain monsieur Poulin, père d'un nourrisson de deux ans!



Cimetière indien – Vers 1830, un grand nombre d'Indiens demeuraient dans Brandon. Ils s'adonnaient entre autres au trappage et à la pêche sur le lac Maskinongé. Ils avaient leur propre cimetière à St-Damien, lequel était situé à l'est de l'embouchure de la rivière Matambin là où ils campaient si souvent. Deux témoins oculaires, messieurs Adam Dauphinais et Albert Martel, nous racontent que ces autochtones couchaient parfois à même leur cimetière. Dans le cadre de mes recherches effectuées aux archives provinciales, on m'a confirmé que ce cimetière était bien visible vers 1870. Ce cimetière est situé sur un lot que monsieur Gouin a défriché et qui devint par la suite la propriété de Dieudonné Lafrenière.



Drave à St-Damien – messieurs Jos Beuparlant et Amédée Therrien, qui habitaient dans le 7^e rang, devaient assurer la drave de tous les billots provenant du lac des Îles via la rivière Mastigouche jusqu'au lac Maskinongé. Ils étaient d'excellents draveurs. Ils marchaient sur les billes comme on circule sur un trottoir. On m'a aussi raconté que c'était tout un spectacle de voir, en mai et juin, le lac Maskinongé quasiment rempli de billes destinées à la scierie McLaren de St-Gabriel.



Joseph Brien fut curé durant 23 ans à St-Damien, soit de 1878 à 1901. Normalement, après huit ans, les curés étaient mutés à une autre paroisse. Dans son cas, il obtint toutefois une faveur spéciale qui lui permit de demeurer à St-Damien jusqu'à sa mort, qui survint le 23 mars 1907, à l'âge de 61 ans.

C'est le 26 mars 1907 que M^{gr} Alfred Archambault, aidé de douze prêtres qui signèrent le registre paroissial, présida ses funérailles. Lorsqu'il se retira de sa cure en 1901, il habitait une maison qu'il s'était fait construire à l'angle de la rue Principale et du chemin Taschereau dans le village de St-Damien. Bien que cette maison soit presque centenaire, elle est encore en excellent état. Adrien Cédras et sa famille l'ont d'ailleurs habitée longtemps.



Camille Bolduc, qui vit le jour le 22 avril 1867, épousa Zéphirina Duperrault à l'âge de 30 ans. De cette union, naquirent onze enfants. Il fut maire de 1903 à 1905 et de 1919 à 1921.

En 1905, Camille Bolduc et Joseph Maxwell s'associèrent pour la mise sur pied d'un réseau d'aqueduc dans le village de St-Damien. À cette occasion, plusieurs villageois, le sourire aux lèvres, contribuèrent à cette excavation.

Toutefois, vers 1911, les conduits étant devenus trop petits et vétustes, Camille Bolduc décida d'y apporter les améliorations qui s'imposaient, et par la même occasion fixait quelques bornes-fontaines, lesquelles étaient entourées de madriers de cèdre.

C'est au cours de ces travaux que Arthur Comtois, qui maniait une petite pelle, fut enseveli sous un éboulis. Ironie du sort, au même moment résonnaient les cloches de l'église pour souligner un baptême. On réussit à le dégager tant bien que mal et Arthur en fut quitte pour une bonne peur. D'après ce qu'on raconte, il mit plusieurs semaines à s'en remettre.

Bien sûr, on ne peut comparer cet aqueduc à ceux de la haute antiquité. Les Romains en construisirent dont les ruines subsistent encore.



Omer Dénommée était un homme polyvalent. Il était tantôt forgeron, ouvrier charron, fabricant de cercueils sans compter qu'il inventait parfois des trucs utilitaires qu'il ne fit jamais breveter.

À l'époque, lorsqu'une personne mourait, elle était exposée chez elle, le crêpe à la porte, et monsieur Dénommée la transportait à l'église pour la cérémonie funèbre. Ses deux chevaux noirs, couverts de caparaçons noirs et de panaches à plumes d'autruche sur la tête ressemblaient à des chevaux de cirque.

Lentement, le cortège s'ébranlait en direction de l'église. Les passants se découvraient et saluaient le « majestueux » corbillard.



Léon Gadoury, que l'on surnommait « le petit Léon », citoyen déjà bien connu à St-Damien, était marié à Marie-Louise Belleville de Ste-Émélie qui lui donna 21 enfants mais qui mourut à la suite de l'accouchement de son 22^e rejeton.

Lors de la construction de la cathédrale de Joliette, on demanda à monsieur Gadoury des pièces de bois spéciales que lui seul était en mesure de fournir. Il coupait lui-même des arbres sur sa terre à bois située à St-Jean-de-Matha. Une fois le bois prêt, il le transportait de nuit avec ses bœufs jusqu'à destination.



Après avoir sondé le cœur et les reins de St-Damien, j'ai appris quelques histoires d'alcôves..., mais soyez sans crainte, vous pouvez compter sur ma discrétion absolue. « La chasteté est un trésor précieux que nous portons dans des vases d'argile ». L'Ecclésiaste.



Récits et faits...

Un peu d'histoire

Le comté de Berthier, dont fait partie St-Damien, porta le nom de Warwick de 1792 à 1829. En 1829, ce nom fut changé pour Berthier, mais les limites ne furent pas modifiées.



En 1853, deux médecins s'installèrent à St-Gabriel, soit les Dr. M.B. Dame et Bethume.



En 1878, il y avait trois écoles à St-Damien.



Autrefois, pour un salaire dérisoire, les institutrices de la paroisse s'occupaient de tout : entretien, bois de poêle, etc. Elles enseignaient les mathématiques, le français, le catéchisme, la bien-séance, l'histoire et la géographie.



Le premier député fédéral (Conservateur) du comté de Berthier fut L.L. Mall, le 10 septembre 1867.



Le premier député provincial dans Berthier fut monsieur David Morrisson Armstrong en 1870.



C'est en 1867 que St-Damien accueillit ses premiers marguilliers, soit Messieurs Isaac Mondor, Joseph Champagne et Ambroise Gravel.



Le bureau de poste chez Onésime Lafrenière existait déjà en 1890.



En 1897, le député Cléophas Beausoleil offrait au conseil de St-Damien des poteaux en fer avec fanaux pour l'éclairage du village. On en accepta trois, mais j'ignore où ils ont été installés.



En 1916, le commerce de la potasse était encore florissant et ce, même après 80 ans.



C'est en 1916 que fut installé le téléphone à St-Damien.



La municipalité de St-Damien possédait un arrache-souches que tous pouvaient utiliser. Cet appareil était très utile aux colons défricheurs. De mémoire, cet outil a été aperçu en 1917 chez Jean-Baptiste Comtois dans le 8^e rang.



Voici la maison qui appartenait à M. Liboire Grandchamp, bâtie au lac Migué. Elle fut défaire par modules et transportée à St-Damien au coin de la Route 347 et du chemin Beaulieu, en haut du village. Maintenant la résidence de Jean et Bernadette Lafrenière.

En 1918, il y eut un très gros feu de forêt à St-Damien dont le rayon s'étendait du lac Blanc au lac Blondin. L'incendie prit des proportions inquiétantes et tous les hommes disponibles furent mobilisés pour combattre le brasier.

À cette époque, madame Médéric Croisetière demeurait au lac Blanc. Mariée depuis peu, elle m'a raconté qu'il y avait plusieurs familles qui habitaient sur le chemin Désautels. Pour n'en nommer que quelques-unes, citons « Petit » Turcotte et François Turcotte qui demeuraient au bas de la côte du 13. Lors de l'incendie, ils eurent la frousse et décidèrent de déménager au lac Matambin. D'autres ont déménagé au village St-Damien ou encore dans le coin de Hormidas Grandchamp.





*Résidence de Bernadette et de Jean Lafrenière au
7205 chemin Beaulieu, coin de la Route 347*



*De la route 347 en haut du village, on peut voir la
propriété de Bernadette et de Jean*

C'est en 1925 que l'électricité fut installée à St-Damien par la Shawinigan Water & Power Corp.



Les loisirs de St-Damien connurent un essor remarquable en 1933 avec l'arrivée de l'abbé Hermas Lavallée. Ce vicaire dynamique donna le ton aux sports d'hiver et d'été. À partir de 1970, la municipalité fit sa part et, avec le concours du gouvernement, les loisirs devinrent mieux structurés pour le bénéfice de tous les gens de St-Damien.



Voici un fait cocasse que j'ai plaisir à vous raconter. Messieurs Billy et Guisou Héту, deux citoyens de St-Damien, devaient se partager un habit de sortie qu'ils portaient donc, par la force des choses, chacun leur tour. Lorsqu'une soirée était organisée, l'un des deux compères allait veiller quelque temps, puis retournait à la maison pour donner l'habit à son frère, qui s'empressait à son tour de se rendre à la fête. À ce qu'il paraît, ils jouaient souvent à pile ou face pour déterminer lequel des deux irait à la soirée le premier.



Concours de labour

En 1935, Cléophas Bastien était député provincial sous le gouvernement Taschereau. Il organisa un concours de labour chez Adélarд Turenne à St-Damien.

À cette occasion, il y eut plusieurs participants et plusieurs prix en argent. C'est monsieur Léo Forest qui mérita le premier prix, soit sept dollars. Il y eut également un concours sur l'apparence des « attelages » de chevaux.



*De g. à dr.: Léo Forest et
trois de ses quatre enfants :
Jean, Yves et Thérèse*

On avait pris soin d'apporter un baril de bière et la fête battait son plein. L'année suivante, Maurice Le Noblet Duplessis s'emparait du pouvoir.

Ce même Léo Forest coupa sur sa terre du 8^e rang une belle pruche de trente pouces de diamètre qui fut sciée au moulin à scie de Hilaire Beaulieu vers 1953.



Les fermières de St-Damien

Les Fermières du Québec existent depuis 1915. Les Fermières de St-Damien, quant à elles, fondèrent leur cercle en 1935. J'ai souvenance qu'au tout début, des figures bien connues faisaient partie du Cercle des Fermières de St-Damien dont voici quelques noms : Mesdames Honorius Fiset, Dosithée Dénommée ; Roch Grenache, Hector Frappier, Antonio Bruneau, René Poirier, Maurice Robert, Paul Grégoire, Germain Frappier et mademoiselle Nina Dubeau.

Vers 1935, on assista à la fondation du Cercle des Fermières de St-Damien qui, devint en 1971 « Les Artisanes de St-Damien ». Cette dernière appellation correspondait mieux aux aspirations de nos participantes.



La Caisse Populaire de St-Damien fut fondée le 23 novembre 1936. Voici la composition du conseil d'administration : monsieur

Joseph Forest, président; monsieur Damien Dandeneau, vice-président ainsi que Messieurs Georges Bolduc, Armand Dénomée, Joseph Dubeau, Charles Rainville et l'abbé Louis Robillard. À la commission de crédit, on retrouvait, à titre de président, monsieur Wilfrid Dandeneau ainsi que Messieurs Théophile Forget et Jean-Baptiste Dénomée. Quant au conseil de surveillance, il était composé de Messieurs Aldéric Boucher, Omer Lafrenière et Arthur Duperrault.



Cette maison appartenait à Mlle Luce Maxwell puis à Méralda Bolduc (Banque Canadienne Nationale). Sa sœur Gabrielle est présentement propriétaire.

Mademoiselle Méralda Bolduc fut gérante de la Banque Canadienne Nationale de St-Damien pendant une bonne partie de sa vie, soit environ quarante-cinq ans. Elle accomplissait à elle seule tout le boulot et, malheureusement, fut victime de trois vols

de banque. Lors de l'un de ces « hold up », les malfaiteurs l'auraient « brassée » un peu trop fort à son goût.



Afin d'ériger un barrage au lac Taureau à St-Michel-des-Saints vers 1930, la Shawinigan Water & Power s'était dotée de gigantesques camions pour le transport des pièces de bois. De mémoire, ces pièces de bois pouvaient avoir 80 pieds de longueur et 12 x 12 pouces de grosseur.

Deux camions venant de Shawinigan se suivaient avec chacun à leur bord une vingtaine de ce bois carré qu'ils transportaient au lac Taureau, en passant par St-Damien. Les détours chez Omer Lafrenière, chez Dandeneau et chez Josaphat Grenache constituaient les principaux obstacles, surtout le détour au bas du village qui demandait plusieurs heures avant d'être franchi.

C'était une première. Jamais auparavant avait-on vu de telles pièces de bois transportées par des camions si imposants. Les conducteurs étaient tout simplement formidables, voire même ingénieux, car ils n'étaient jamais pris au dépourvu. Il faut souligner qu'à l'époque, il n'y avait aucune route à l'arrière du village.



Dieudonné Gravel, surnommé (Peloché), fut le premier, vers 1925, à faire du taxi à St-Damien avec une Ford à pédales. Or, un jour, sa cliente, madame Zéphirina Bolduc et ses filles Léonie et Méralda, se dirigeaient chez monsieur et madame Georges Croisetière qui habitaient à l'ouest de la fameuse côte de la beurrerie du 8^e rang.

Une fois débarquées, elles allèrent rencontrer la parenté. C'est alors que les jeunes Croisetière, quelque peu excités par cette visite, décidèrent de leur jouer un tour pendable.

Comme le conducteur était à l'intérieur de la maison, les jeunes espiègles décidèrent, d'un commun accord, d'aller faire un tour avec l'auto. Après plusieurs essais infructueux, le moteur démarra finalement. Malheureusement, les jeunes perdirent la maîtrise du véhicule qui se retrouva sur un tas de bûches de bois avec une direction bien amochée...

Dieudonné, fougueux de nature, aurait voulu « étrangler » ces jeunes écervelés. Piteux et repentants, les jeunes, question de réparer leurs bévues, défirèrent les pièces défectueuses qu'ils allèrent porter à la boutique de forge de H. Beaulieu tenue par le fils Germain. Ce forgeron répara le tout pour la modique somme de 10 \$. Aujourd'hui, on n'ose même plus imaginer ce qu'il en aurait coûté!

Lorsque Peloché repartit avec sa Ford, il constata avec étonnement que les six jeunes étaient accrochés aux ailes de sa voiture et leur dit : « Attendez que je vous invite »!

Villon disait : « Au temps de ma jeunesse folle ».



Israël Turenne, décédé le 17 octobre 1973, à l'âge de 93 ans et son épouse Lucia Robert, décédée le 9 septembre 1976, à l'âge de 86 ans ont passé leur vie dans leur paroisse natale de St-Damien.

Tous les deux, travailleurs infatigables, cultivèrent une terre aride dans le 9^e rang. De leur union naquirent douze enfants, une cinquantaine de petits-enfants et une dizaine d'arrière-petits-enfants. Mention honorable!



Cléophas Beaulieu, figure bien connue à St-Damien, maria Cécile Dandeneau le 26 octobre 1935. À partir de 1930, il travailla à son compte comme forgeron, à proximité de la maison de son

père Hilaire Beaulieu. Durant plusieurs années, il occupa le poste d'inspecteur municipal.



Il y a quelque cinquante ans vivaient au village de St-Damien, Virginie et Baptiste. Pour dérider son « vieux » Baptiste, elle lisait les histoires du *Canard*, journal humoristique et satirique. En voici quelques exemples.



Virginie et Baptiste sur leur perron



Le Canard, 20 mars 1938

UNE DISTRACTION GRATUITE

Jules garde ses vaches dans le champ qui descend jusqu'à la ligne du chemin de fer. Jules s'ennuie. Il grimpe sur la clôture qui longe la voie ferrée, s'assoit et là, un brin d'herbe entre les dents, et les jambes se balançant dans le vide, il attend. Passe son ami Jean.

— Ben, qu'est-ce que tu fais là, Jules ?

— Tu vois, j'm'amuse.

— C't'idée ! s'asseoir sur une clôture pour regarder passer les trains.

— Pourquoi pas ? Y a ben des gens qui prennent le train pour regarder passer les clôtures...

Le Canard, 6 novembre 1938

ELLE SE CROYAIT POLIE

Une habitante s'engage chez une dame du « High-Life ».

Après avoir fait proprement son ménage, la nouvelle servante vint dire à la dame : — Madame, j'ai le plaisir de vous dire que mon ménage est terminé mais aussi, j'ai le déplaisir de vous dire que votre petit chien c... partout.

Pour lui donner une leçon de politesse, la dame répliqua :

— Marie, on ne dit pas ça, on dit : votre chien laisse... sa carte de visite.

Le lendemain, un jeune homme vint sonner à la porte de la dame riche :

— Est-ce que madame est ici ?

— Non, monsieur, elle est sortie, répondit Marie.

— Puis-je laisser ma... carte de visite ?

Se souvenant du reproche de sa maîtresse, Marie répondit :

— Si vous voulez ch... allez ailleurs.

Le Canard, 6 novembre 1938

UN CRI DE... SENTEUR

Après avoir mangé, pour son souper, deux ou trois plats de « beans », un jeune amoureux partit, un jeudi soir, pour aller voir sa blonde. Il était bien résolu de lui déclarer tout son amour. Rendu dans le salon, il se décida à s'exprimer en termes poétiques et dit à sa blonde :

— Mademoiselle, veuillez, s'il vous plaît, écouter le cri de mon cœur...

Catastrophe ! au même instant il laissa échapper un... cri... de « bean ». La fille, rouge de honte et de colère, le mit à la porte en disant :

— Allez-vous-en, vous avez le « cri » du cœur trop mal placé.

Le Canard, 18 février 1939

SIMPLES RÉFLEXIONS

Ce n'est pas ce que nous gagnons mais ce que nous épargnons qui nous enrichit.

Ce n'est pas ce que nous mangeons mais ce que nous digérons qui nous fortifie.

Si votre travail presse et que votre belle-mère vienne à mourir, il est préférable de ne pas aller aux funérailles, le devoir doit toujours passer avant le plaisir.

Le Canard, 25 décembre 1938

C'ÉTAIT PLUS PRUDENT

— Hello, comme tu es chic avec ton habit neuf, dit un ami à un copain qu'il rencontre.

— Oui, lui répond celui-ci, et ce qu'il y a de beau, c'est que ce bel habit ne me coûte absolument rien.

— Vraiment? Alors, je t'en prie, donne-moi la recette pour que je m'en procure un semblable au même prix.

— Volontiers. Je suis allé chez le Juif du coin, j'ai demandé à essayer un complet et lorsque je l'ai eu sur le dos, j'ai simulé de soudaines et violentes coliques, demandant énergiquement les W.C. Il me les a indiqués, alors j'en ai profité pour me sauver et il m'attend encore.

L'autre fit exactement comme le premier. Lorsqu'il eut endossé l'habit.

— Vite, vite, dit-il au Juif, j'ai un mal de ventre horrible, où sont vos W.C.? Vite! Vite!

Le Juif, à qui la première expérience avait fait mal au cœur, ne voulait pas courir le risque de se faire prendre une deuxième fois.

— Oh, you rascal, lui dit-il tout menaçant et en lui montrant le plancher du magasin : Shit right here!

Le Canard, 4 avril 1942

À L'HÔPITAL

Un nègre vient de se faire opérer pour l'appendicite. Il s'éveille dans son lit et s'écrie indigné :

— Horreur ! Sacrés médecins pourris, ils m'ont recousu avec du fil blanc !



Charmeur de Pommes – Il y avait vers 1910, un dénommé Mazin qui demeurait à St-Jean-de-Matha, au bout du 9^e rang. Il possédait un verger assez bien entretenu. Chaque année, en septembre, il cueillait ses pommes et venait les vendre à St-Damien, de porte en porte.

Il possédait une « waguine » avec essieux en bois, tirée par un cheval pommelé. On l'entendait venir d'assez loin, car il chantait tout le temps « mangez des pom... pom... pom..., goûtez aux pom... pom... pom... Les gens en riaient tellement, qu'ils achetaient des pommes sans se faire prier. Quelques anciens se rappellent encore de ce monsieur Mazin, charmeur de pommes.



*Monsieur le curé
Louis Robillard
1932 — 1940*

J'hésite à vous raconter cette anecdote... et puis pourquoi pas. Notre curé, Louis Robillard, était affligé de surdité. Or, un jour, une fille d'un certain âge entre dans la cabine pour se confesser.   deux reprises, on entendit notre bon curé lui dire à haute voix : « Parlez plus fort ». Après quelque temps, on vit cette vieille fille sortir du confessionnal humiliée et toute confuse, le visage aussi rouge qu'une crête de coq.

Elle était quasiment sûre que tout le monde était au courant de ses « petits » p ch s. Comme je suis ricaneur de

nature, j'avais peine à me retenir surtout que mes voisins de gauche et de droite me donnaient des coups dans les côtes...

À mon avis, l'abbé Louis Robillard fut l'un des meilleurs gestionnaires de notre paroisse. Il a toujours appuyé notre vicaire, l'abbé Hermas Lavallée, un boute-en-train sur toute la ligne qui a laissé sa marque dans nos souvenirs. Le curé Robillard avait un chalet au lac Corbeau, près du petit ruisseau.

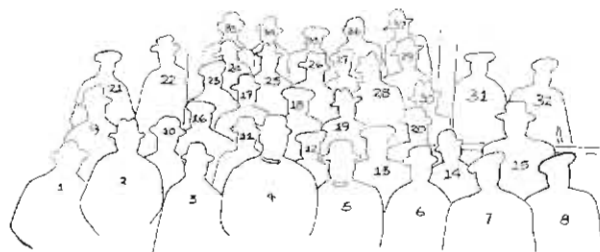
La vie est trop importante pour être prise au sérieux. (Don Quichotte De Cervantes)



*Vers 1940, au couvent de l'Immaculée Conception, on aperçoit
Mesdames Georgianna Maxwell, Marie-Ange Dénommée,
Éva Mondor, Père prédicateur, Rosalva Frappier,
Nalie Bruneau, Cordélie Fiset, Marie Beaulieu,
Alexina Beuparlant, Lucia Turenne, Laura Robert,
Albertina Robert, Claire Corriveau, Laura Provost,
Éva Marion Mondor, Anna Préville, une inconnue, Antoinette Turenne,
Éva Dénommée, Rose Provost, Bernadette Robert*



En 1935, à la Maison Querbes de Joliette, on peut reconnaître :
 Athanase Gravel (1), Côme Mondor (2), Honorius Fiset (3),
 Père prédicateur (4), le curé Robillard (5), Joseph Provost (6),
 Amédée Provost (7), Georges Prévile (8), inconnu (9), Armand Fiset (10),
 Gérard Mondor (11), Pierre Beauparlant (12), Eugène Beaulieu (13),
 Raymond Forget (14), Léo Gravel (15), inconnu (16), Damien Turenne (17),
 inconnu (18), inconnu (19), Amédée Mondor (20), Joseph Gravel (21),
 Rolland Provost (22), Albert Grandchamp (23), inconnu (24),
 Réal Provost (25), Gérard Turenne (26), Germain Frappier (27),
 inconnu (28), inconnu (29), Vitalien Provost (30), Damien Gravel (31),
 Daniel Gravel (32), M. Baril (33), M. Prévile (34), Narcisse Mondor (35),
 François Bélanger (36), inconnu (37)



À chaque année, des groupes se formaient pour une retraite fermée de trois jours, prêché par un prédicateur à Joliette. Les hommes se rendaient à la maison Querbes et les femmes se rendaient au couvent des Sœurs de l'Immaculée Conception.



L'Honorable Cléophas Bastien, ministre de la colonisation, décéda subitement le 10 février 1943, au Château Frontenac, à l'âge de 50 ans. C'était notre député dans Berthier.



Le 18 juin 1969, eut lieu une violente tempête de neige qui laissa au sol plus de 15 pouces de neige. Les jardins et les récoltes n'en souffrirent pas cependant.



L'Association des Pompiers Volontaires de Saint-Damien vit le jour en 1969 sous la présidence de monsieur Gérard Lavallée. Monsieur Jean Ranger occupa le poste de chef des pompiers de 1969 à 1976 et fut remplacé par monsieur Lionel Baril, qui demeura en fonction jusqu'en 1990.



C'est le 19 novembre 1973 que prenait naissance le Club de l'Age d'Or de St-Damien. Il convient de souligner que mesdames Gertrude Robert et Noëlla Poirier furent désignées pour effectuer le premier recrutement des membres.

Le conseil de l'exécutif était composé des membres suivants : madame Yvonne Beauregard, présidente ; monsieur Honorius Fiset, vice-président ; madame Rose Provost, trésorière ; madame Gertrude

Robert, secrétaire ; madame Jeanne Forest, conseillère et madame Marcelle Forest, conseillère.



Après de nombreuses démarches laborieuses, l'inauguration de la bibliothèque municipale eut lieu le 5 octobre 1975 dans la cafétéria de l'École St-Cœur-de-Marie. Solution provisoire...?



C'est en 1979 que la Z.E.C. (Zone d'exploitation contrôlée) des Nymphes, d'une superficie de près de 90 km², fut fondée par le gouvernement provincial. Remplaçant les clubs de chasse et pêche, ce nouvel organisme à but non lucratif offrait à la population les mêmes activités que celles des anciens clubs.



La pêche à St-Damien – Un loisir pas piqué des vers ! Peu importe votre âge, votre revenu ou votre physique, taquiner le poisson est une activité de plein air qui se pratique en solitaire, avec son conjoint, avec les membres de sa famille ou avec des amis. Avec si peu d'exigences, il n'est pas étonnant que des milliers de Québécois et de Québécoises mordent à l'hameçon.



Le dépanneur familial de St-Damien, organisme à but lucratif, a vu le jour en 1980. On y vendait surtout des articles de mercerie à prix minime et parfois gratuitement pour les personnes dans le besoin. Au fil des ans, plusieurs bénévoles, comme Bernard et Denise Desroches, Roger Gadoury, Monique Robitaille, Gilberte

Turenne, Anita Dénommée et Cécile Ferland ont joué un rôle de premier plan au sein de cet organisme populaire. Chapeau bas!



Créée en 1983, La Société d'Horticulture de la Matawinie, dont le siège social est à St-Damien, est membre de la Fédération du Québec. Madame Éliette Rondeau est une figure dominante de cet organisme dans notre paroisse.

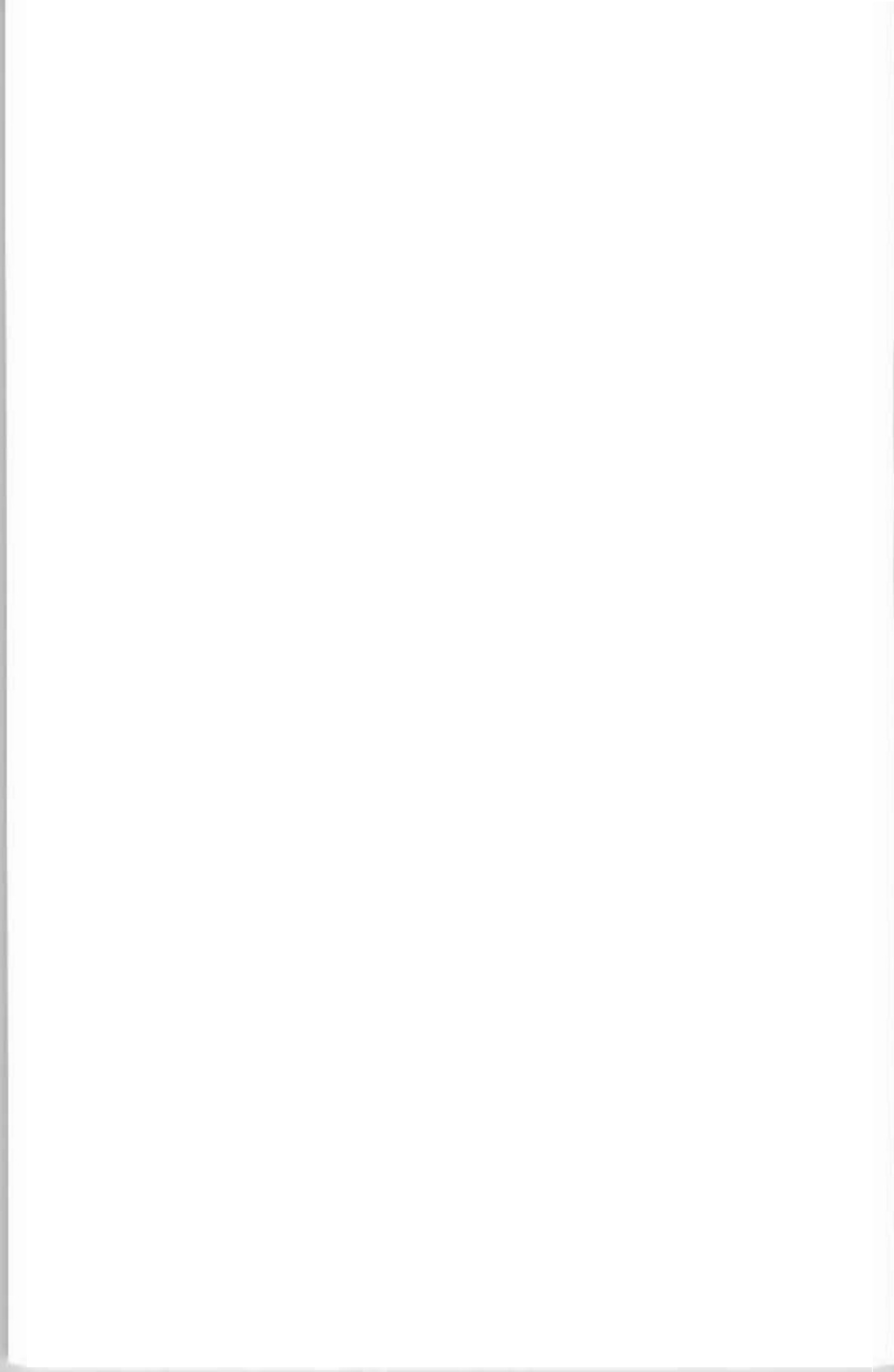


La villégiature représente l'activité la plus dynamique de notre paroisse. La population de St-Damien, qui s'élève à 1 450 âmes, quintuple en été.



Gilles Vigneault a écrit : « Un pays, c'est le monde qui l'habite avant d'être un territoire ».





Services publics et institutions

Nos bureaux de poste

Le premier bureau de poste avait pour nom « le bureau de poste du cap St-Gabriel » et ce, bien qu'il était situé à St-Damien à même la maison d'Onésime Lafrenière. C'est également à cet endroit que se trouvait le téléphone, appareil fort utile pour les colons vers 1906.

Ce bureau de poste, qui servait davantage de dépôt, desservait les 8^e et 9^e rangs. Plus tard, il sera supprimé.

C'est Joseph Comtois de St-Damien qui allait chercher le courrier de St-Gabriel avant de le déposer chez Onésime Lafrenière. Ce courrier était livré dans le village de St-Damien jusqu'à Ste-Émélie.

Vers 1911, madame Euclide Boucher (née Emma Forest), fut maître de poste dans la vieille maison située à l'entrée de l'école actuelle. Cette maison a appartenu successivement à madame Boucher, à Gustave Frappier, à son fils Odilon, puis à Joseph Forest.

Entre 1914 et 1918, le gouvernement fédéral était dirigé par le conservateur et premier ministre monsieur Borden. On affecta

alors des « bleus » à plusieurs postes intéressants pour respecter la coutume de l'époque. C'est Simon Maxwell qui fut le premier choisi pour s'occuper de la poste rurale à St-Damien. Simon distribua le courrier dans les 7^e, 8^e, 9^e et 10^e rangs, et son travail l'amenait à emprunter des chemins à peine praticables.

Adélarde Dénommée succéda à Simon Maxwell comme postillon en charge de la poste rurale. Simon fut de nouveau affecté à ce poste ultérieurement.

De 1915 à 1945, dame veuve Joseph Maxwell (née Georgianna Gosselin) fut maître-poste dans sa maison située en face du presbytère de St-Damien. Entre-temps, elle se remaria à Arthur Deslauriers.

Vers 1945, Georges Mondor fut maître de poste durant six mois dans sa maison qui fut par la suite vendue à Germain Frappier, maître de poste de 1946 à 1979.

De 1979 à nos jours, c'est Réjean Dubeau, aidé depuis 1981 de Jacqueline Comtois, qui assume les fonctions de maître-poste à St-Damien.

P.-S. : Le bureau de poste actuel a été construit sur l'emplacement de l'ancien magasin général d'Aldéric Boucher.

Les notaires à St-Damien

Trois notaires ont exercé leur profession à St-Damien, soit le notaire Lemarbre, le notaire J.A. Ecrément et le notaire Lavallée.

Me Arthur Ecrément était natif de St-Damien et demeurait, vers 1905, au lac Matambin en face du terrain qui deviendra par la suite l'Hôtel au Fil de l'Eau.

Il fut député libéral dans Berthier-Maskinongé de 1908 à 1911 sous le régime de Sir Wilfrid Laurier. À l'époque, Albert Robert n'avait que seize ans. Il m'a raconté qu'il se rappelait très bien avoir entendu le candidat Ecrément lors des assemblées

électorales. C'était, disait-il, une figure sympathique et très populaire dans la région.

Vocation religieuse à St-Damien

Prêtres enfants de la paroisse

Les abbés Fidèle Mondor, Fabien-Gédéon Deshaies, Médéric Beuparlant, Eugène Mondor, Joseph Comtois, Ronaldo Gadoury, Henri Bélanger, Maximilien Boucher, Jean-Paul Bolduc et Marcel Gravel.

Religieuses enfants de la paroisse

Srs Marie-Paule Gravel, Fleurette Préville, Alice Dénommée, Corona Rainville, Jeanne-Mance Dubeau, Rose-Anna Préville, Jeannine Croisetière, Ludivine Corneillier, Agnès Fiset, Béatrice Henrichon, Georgette Mondor, Mérelida Bruneau, Marie-Blanche Lafrenière, Anna Beuparlant, Maria Cédras, Amilda Croisetière, Agathe Bolduc, Anna Bélanger, Élodie Hérard, Aline Beuparlant, Laurette Beuparlant, Madeleine Bolduc, Thérèse Forest, Marie-Anna Dénommée, Parmélia Comtois, Alba Gadoury, Fernande Grenache, Thérèse Mondor, Laurette Dubeau, Roberte Robert, Camilla Bolduc, Eugénie Tellier, Antonia Beuparlant, Huguette Héneault, Régina Brault, Françoise Lavallée, Clara Beuparlant, Marie-Ange Robert, Louise Goulet, Marie-Louise Dugas, Marie-Délia Dugas, Bibiane Boucher, Marie-Louise Comtois, Dorilda Frappier, Alma Croisetière, Albertina Croisetière, Juliette Provost, Marie Provost, Rosa Bolduc, Marie-Louise Morin, Joséphine Croisetière, Juliette Lafrenière et Eva Préville.

Religieux enfants de la paroisse

Frères Réjean Croisetière,
Luc Dénommée
et Étienne Dénommée.

(Réf. : *Livre Centenaire de St-Damien-de-Brandon – 1867-1967*).

Les curés de la paroisse de St-Damien

M. Jean-Jacques Désautels	1867-1875
M. I.F. Des-Patis	1875-1878
M. Joseph Brien	1878-1901
M. P. Derome	1901-1904
M. J.B. Desrosiers	1904-1912
M. J.L.N. Jodoin	1912-1924
M. Viateur Deschênes	1924-1932
M. Louis Robillard	1932-1940
M. Albert Charpentier	1940-1949
M. Henri-Albert Laporte	1949-1958
M. Héria Héту	1958-1963
M. Paul Masse	1963-1964
M. Albée Forget	1964-1970
M. Léo Lanoie	1970-1973
M. Émilien Houle	1973-1977
M. Yvon Bélair	1977-1979
M. Léo Héту	1979-1984
M. François Harnois	1984-1991
M. Benoît Gingras	1991 –

Les maires de la paroisse St-Damien

M. Bruno Mondor	1876	M. Camille Bolduc	1919
M. Charles Payette	1877	M. Georges Maxwell	1921
M. Louis Duperreault	1882	M. Wilfrid Dandeneau	1923
M. Jean-Baptiste Gouin	1887	M. Philias Phaneuf	1925
M. Georges Sylvestre	1888	M. Georges Bolduc	1927
M. Jean-Baptiste Gouin	1889	M. Côme Mondor	1931
M. Charles Frappier	1890	M. Théophile Forget	1933
M. Jean-Baptiste Gouin	1891	M. Joseph Forest	1937
M. Romulus Mondor	1894	M. Côme Mondor	1941
M. Napoléon Déhaies	1901	M. Dosithée Dénomée	1943
M. Camille Bolduc	1903	M. Hector Frappier	1947
M. Joachim Robert	1905	M. Édouard Frappier	1952
M. Joseph Gravel	1907	M. René Croisetière	1957
M. Cuthbert Lafrenière	1909	M. Germain Frappier	1961
M. Joseph Baril	1910	M. Stanislas Turenne	1967
M. Georges Croisetière	1911	M. René Croisetière	1969
M. Joseph Baril	1912	M. Daniel Grandchamp	1971
M. Siméon Lafrenière	1913	M. Pierre Grandchamp	1973
M. Gustave Frappier	1915	M. Guy Baril	1975
M. Siméon Lafrenière	1916	M. Arthur Laurin	1991

Réflexion

Dans l'histoire de notre peuple, certains se sont illustrés dans les domaines de la politique, de la science, des arts, de l'éducation. Mais il y eut aussi toute la cohorte des gens tout simples, qui ont porté les fardeaux quotidiens du travail, de la famille, des services, et qui ont été confrontés à chaque jour aux soubresauts des crises économiques, sociales et familiales, de la maladie et de la souffrance.

Leur nom n'apparaît jamais dans les livres d'histoire ; mais pourtant eux aussi, par leur générosité et les valeurs qui les guidaient, leur sens pratique et leur jugement, ont marqué leur époque. Ils ont laissé un héritage.

Marcel Taillefer, c.s.c., recteur

Épilogue

C'est avec un vif intérêt que j'ai parcouru le livre de monsieur Maurice Beaulieu qui raconte à sa manière l'histoire attachante de St-Damien.

Mes ancêtres, tant du côté maternel que paternel, font partie de ces gens courageux qui, avec les moyens du bord, ont bâti ce beau patelin à la sueur de leur front.

Dans le livre intitulé « L'avenir du peuple Canadien-français » écrit par E. Denevers, on relate qu'en 1763, la France devait aux 67,000 Canadiens-français huit millions de dollars (40,000,000 francs). Après la guerre de l'indépendance (1812-1814), les Anglais donnaient quinze millions de dollars aux loyalistes américains qui s'étaient réfugiés au Canada (Garneau). Ceci explique en partie l'extrême pauvreté de nos ancêtres, le pourquoi du peu de participation du contrôle de notre économie dans notre province.

Cependant, nos pionniers de St-Damien avaient du cran, contre vents et marées, ils ont lutté pour survivre tout en croyant à la Providence et je souhaite que de là-haut, la vue merveilleuse de leur paroisse vienne récompenser leur dur labeur.

Rolland Dénommée

FIN

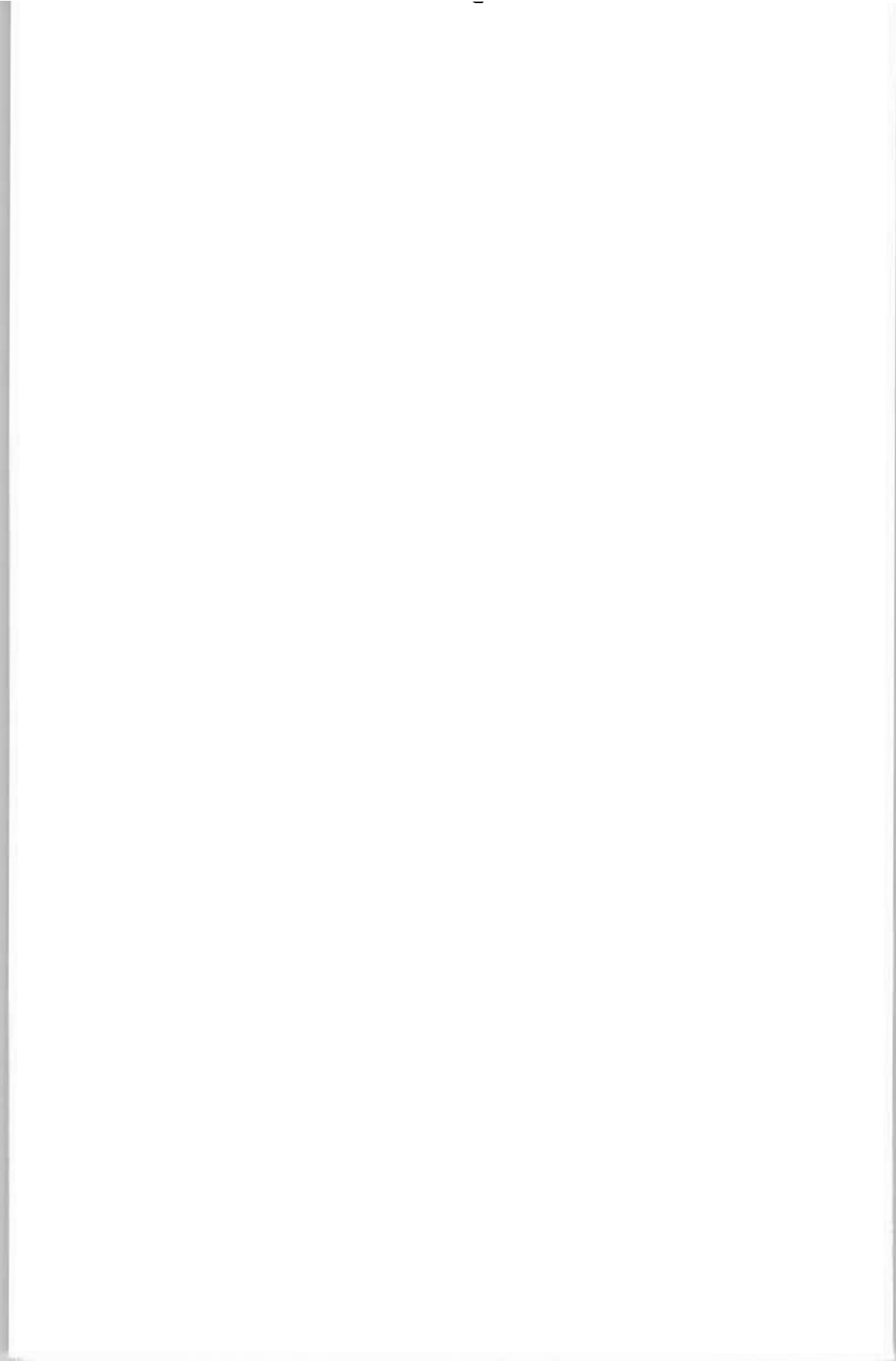


Table des matières

Préface	8
Lettre de François Harnois, prêtre	10
Lettre du maire	12
Lettre du député	13
À propos de mon père	14
À propos de ma mère	15
Un de mes vœux se réalise	16
Avant-propos	20
St-Damien, patron de notre paroisse	21
Carte de St-Damien	24
La petite histoire	25
Situation géographique	30
Nos lacs	31
Nos rivières	32
Colonisation dans Brandon	33
Les rivières Maskinongé et Matambin	38
Famille Therrien	41
Fusil à baguette	44
Rencontre importante	45
Robert Frappier raconte	46
Tractations	57
Les misères du curé Désautels	60
Boom	63
Premier réseau routier entre St-Damien et Berthier via St-Gabriel et St-Norbert	65

Quelques familles	69
Famille Dénomée	70
Famille Grenache	82
Famille Onésime Lafrenière	88
Famille Grandchamp dit Corneillier	92
Monsieur Roméo Tellier	100
Famille Beuparant	103
Les premières familles Mondor de St-Damien	105
Famille Georges England	107
La lignée des Forest	108
Famille et moulin à scie Lebert	110
Famille Joseph Dubeau	114
Exploitation forestière, activité principale	117
Liste des scieries à St-Damien	117
Moulin à scie Onésime Desroches	118
Moulin à scie Maxwell-Phaneuf	118
Moulin à scie Lépine	119
Moulin à scie Pit Therrien, histoire de la palette du diable	119
Moulin à scie Gervais	121
Moulin à scie Locas	122
Moulin à scie de Joseph Guiboche & associés	124
Moulin à scie Salender	125
Moulin à scie Russell	125
Moulin à scie et pont Hilaire Beaulieu	125
Moulin à scie Smith & Lee	127
Moulin à scie Grandchamp et Charbonneau	133
Moulin à scie Guy Baril	133

Entreprises d'autrefois	135
Fabrique de boîtes à beurre	135
« Beurrerie du cap »	137
La pruche	139
L'hôtel Ciarlo	140
Moulin à farine Langevin	142
Boutique de forge Wilfrid Baril	145
Boutique de forge Comtois	146
Nos érablières...	146
 Anecdotes	 149
Entente à l'amiable	149
Adorer le veau d'or	150
« Souliers magiques »	151
La jument du curé Jodoïn	153
Courses précurseurs — Maski-Courons	154
Souvenirs de jeunesse	156
La pipe de Patrick Dandeneau	156
 Des gens qui ont fait l'histoire	 159
Avalanche de neige	159
Un pionnier parmi d'autres	160
Souvenirs d'il y a 70 ans	163
Un vicaire incomparable	168
Marcel Boucher	169
Souvenir de Nazaire Dénomée	170
L'homme au crochet	171
Souvenir de Léo Dénomée	172
Premiers chemins ou sentiers du nord du comté	173
Désappointement	173

Chapelle De Grandpré	175
Histoire surprenante	176
Aqueduc De Grandpré	180
Un du quat Médé... !	181
Un vélo, une photo, toute une histoire...	184
Glanures	187
Récits et faits...	207
Un peu d'histoire	207
Services publics et institutions	227
Nos bureaux de poste	227
Les notaires à St-Damien	228
Vocation religieuse à St-Damien	229
Les curés de la paroisse de St-Damien	230
Les maires de St-Damien	231
Réflexion	232
Épilogue	233

Quoi de plus noble que de remonter le cours du temps dans le but de retracer les racines profondes d'une collectivité ? Maurice Beaulieu, figure bien connue de St-Damien, s'y est employé avec détermination.

St-Damien-de-Brandon regorge d'anecdotes et d'histoires passionnantes que vous prendrez plaisir à découvrir dans ce livre. Les pionniers qui choisirent de s'établir dans ce coin de pays ont dû surmonter de nombreux obstacles qui se sont dressés sur leur chemin. Reculant devant rien, ils ont relevé le défi avec éclat et nous ont légué une terre remplie de promesses !

Revivez toute une époque de l'histoire d'un très beau village de la région de Lanaudière.

Bonne lecture !

Les auteurs



*Thérèse
Beaulieu*



*Maurice
Beaulieu*



ISBN 2-9803990-0-0